

CLASSIQUES

LAROUSSE

LAMARTINE

MÉDITATIONS



LAROUSSE - PARIS (VI^e)

CLASSIQUES LAROUSSE

Cette collection, dont le succès ne cesse de grandir dans les universités, lycées, collèges, etc., comprend actuellement plus de 160 volumes. Demander la liste détaillée.

Moyen Age et XVI^e siècle

La Chanson de Roland.
Chansons de geste.
CHRÉTIEN DE TROYES.
Chroniqueurs : Extraits, 2 vol.
Conteurs français du XVI^e siècle.
La Poésie lyrique.
La Littérature morale.
Le Roman de Renart.
Romans courtois.

Théâtre du moyen âge, 2 vol.
DU BELLAY : Œuvres choisies.
Historiens du XVI^e siècle.
Humanistes du XVI^e siècle.
MONTAIGNE : Extraits, 2 vol.
RABELAIS : Extraits, 2 vol.
RONSARD : Poésies, 2 vol.
La Satyre Ménippée.
A. D'AUBIGNÉ : Les Tragiques.

VILLON, MAROT : Poésies.

XVII^e siècle

BALZAC, VOITURE : Œuvres.
BOILEAU : Satires et Épîtres.
Le Lutrin et l'Art poétique.
BOSSUET : Oraisons funèbres
et Sermons, 2 vol.
CORNEILLE : Le Cid. Horace.
Cinna. Polyucte. Le Men-
teur. Nicomède. Rodogune.
La Mort de Pompée. Ser-
torius. L'Illusion comique.
10 vol.
DESCARTES : La Méthode.
FÉNELON : Lettre à l'Acadé-
mie. Télémaque (Extraits).
FURETIÈRE : Le Roman bour-
geois.
LA BRUYÈRE : Caractères, 2 v.
M^{me} DE LA FAYETTE : La Prin-
cesse de Clèves.
LA FONTAINE : Fables choi-
sies, 2 vol.
LA ROCHEFOUCAULD : Maximes.
MALHERBE : Œuvres choisies.

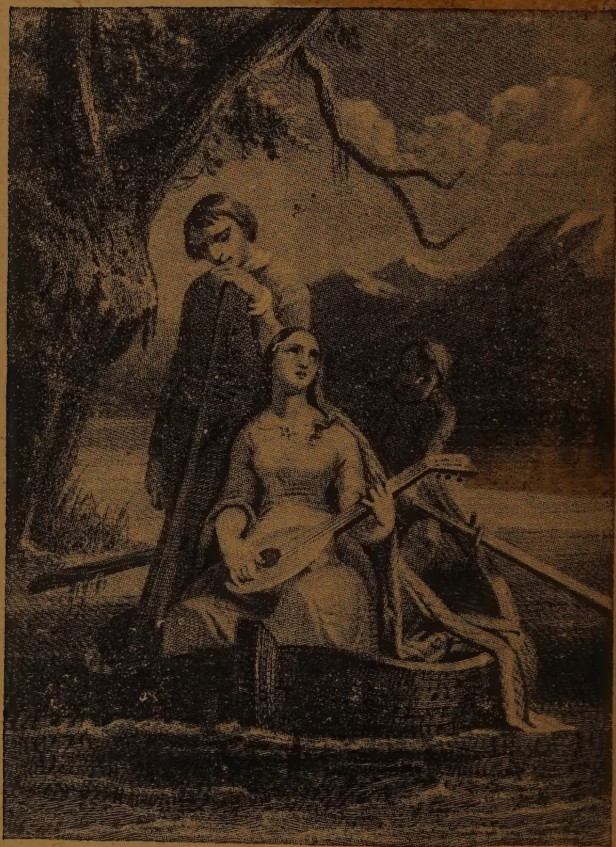
MOLIÈRE : L'Avare. Le Bour-
geois gentilhomme. Les Fem-
mes savantes. Le Malade
imaginaire. Le Misanthrope.
Les Précieuses ridicules. Le
Tartuffe. Dom Juan. L'École
des Femmes. La Critique
de l'École des Femmes.
Fourberies de Scapin. 11 v.
PASCAL : Pensées, etc., 2 vol.
PERRAULT : Contes.
RACINE : Andromaque.
Athalie. Bajazet. Bérénice.
Britannicus. Esther. Iphi-
génie. Les Plaideurs. Mithri-
date. Phèdre. 10 vol.
RÉGNIER. TH. DE VIAU, SAINT-
AMANT : Poésies choisies.
SAINT-SIMON : Mémoires (Ext.).
SCARRON : Le Roman comique.
M^{me} DE SÉVIGNÉ : Lettres.
SPINOZA : L'Éthique.
URFÉ (Honoré d') : L'Astrée.

(Voir, à la page 3 de la couverture, la suite de la Collection.)

W. N. Gray, Paris; 1970

MÉDITATIONS

26^e ÉDITION.



Dessin de Tony Johannot; Paris. 1842.

Phot. Larousse.

LE LAC

CLASSIQUES LAROUSSE

Publiés sous la direction de

FÉLIX GUIRAND

Agrégé des Lettres

Professeur de Première au Lycée Condorcet

LAMARTINE

MÉDITATIONS

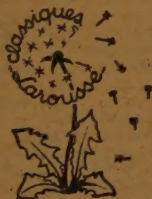
avec une Notice biographique,
une Notice historique et littéraire,
des Notes explicatives, des Jugements,
un Questionnaire et des Sujets de devoirs,

par

HENRI MAUGIS

Agrégé des Lettres

Professeur au Lycée Janson-de-Sailly



LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS-VI^e

13 à 21, rue Montparnasse, et boulevard Raspail, 114

Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE LAMARTINE (1790-1869)

- 21 octobre 1790. — Naissance, à Mâcon, d'Alphonse de Lamartine, fils du chevalier Pierre de Lamartine (né en 1752), et d'Alix des Roys.
- Mars 1801. — Après dix ans de vie toute « paysannesque » à Milly (14 kilomètres de Mâcon), le jeune Alphonse est mis en pension à Lyon.
- Octobre 1803. — Il va au collège des Jésuites de Bellay.
- Septembre 1811 à mai 1812. — Après un séjour de trois ans à Milly (1808-1811), il part pour l'Italie, et rencontre à Naples la première Elvire : Graziella.
- 1814-1815. — Au retour des Bourbons, il va tenir garnison à Beauvais; réfugié en Suisse pendant les Cent-Jours, il revient à Paris après Waterloo.
- Octobre 1816. — A Aix-les-Bains, il rencontre et aime M^{me} Julie Charles, retrouvée à Paris en 1817 (morte en décembre 1817).
1818. — Il achève la tragédie de *Saül* et annonce *Clovis*, un poème épique.
- Printemps 1819. — Il rencontre à Chambéry une riche Anglaise, Maria-Anna-Eliza Birch, qui s'éprend de lui.
- Mars 1820. — Les premières *Méditations* paraissent : succès « inouï et universel ».
- Lamartine est nommé secrétaire d'ambassade à Naples.
- 6 juin 1820. — Mariage de Lamartine et de M^{lle} Birch à Chambéry.
- Février 1821. — Naissance d'un fils à Rome. Lamartine rentre en France.
1822. — Naissance de sa fille Julia. Voyage en Angleterre. Mort de son fils en décembre.
- 1824-1825. — Activité partagée entre Paris et sa résidence de Saint-Point.
- Septembre 1823. — Les *Nouvelles Méditations*; la *Mort de Socrate*.
- Avril 1824. — Mort de Byron; le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*.
- Été 1825-1828. — Lamartine repart pour Florence où il sera promu « chargé d'affaires », en 1826. Il y compose les *Harmonies*.
- 1^{er} avril 1830. — Il est reçu à l'Académie française; juin, publication des *Harmonies poétiques et religieuses*. Après les journées de Juillet, il quitte la diplomatie.
- Juillet 1831. — Il échoue à la députation; *Réponse à Némésis*; *Sur la politique rationnelle*.
- 25 juin 1832. — Il s'embarque à Marseille pour l'Orient avec sa femme et sa fille.
- 6 décembre 1832. — Mort de sa fille Julia à Beyrouth. Il est de retour en septembre 1833.
- Janvier 1834 à septembre 1851. — Élu député de Bergues en son absence, il siège à la Chambre et participe aux débats et travaux parlementaires.
- 1835-1838. — *Voyage en Orient* (1835), *Jocelyn* (février 1836), la *Chute d'un ange* (1838).
- 1839-1841. — *Recueils poétiques* (1839). *Marseillaise de la paix* (1841).
- 1843-1847. — *Graziella* (1843); *Histoire des Girondins* (1847).
1848. — Immense popularité. Le 25 février, il arrache aux émeutiers socialistes le drapeau rouge. Il organise avec Ledru-Rollin le gouvernement provisoire.
- Avril-mai : il est élu dans dix départements.
- 10 décembre 1848. — Après l'apothéose, le rapide effondrement : il ne recueille que 18 000 voix au scrutin pour la présidence de la République.
- 2 décembre 1851. — Après le coup d'État, il quitte la vie politique. Vieillesse triste et laborieuse, où, pendant vingt ans, il sera un « galérien de la plume ».
- 1849 à 1869. — Il publie ses œuvres autobiographiques (*Confidences*, *Raphaël*, etc.), le *Tailleur de Saint-Point* (1851), il fonde le *Civilisateur* (1852-1854). *Histoire de la Restauration* (1851-1852), *Histoire des Constituants* (1854), *de la Turquie et de la Russie* (1855). *Cours familier de littérature* (à partir de 1856).
1857. — Il écrit son dernier poème *La Vigne et la maison*, « psalmodies de son âme ».
1860. — La ville de Paris lui concède un petit chalet à Passy.
1863. — Le poète perd sa femme. Il garde près de lui sa nièce et fille adoptive Valentine de Cessiat.
- 15 avril 1867. — Une loi dote le poète de la rente viagère d'un capital de 500 000 francs.
- 28 février 1869. — Mort de Lamartine; il est enterré dans le cimetière de Saint-Point.

Lamartine avait vingt-deux ans de moins que Chateaubriand, sept ans de plus que Vigny, huit ans de plus que Michelet, douze ans de plus que Victor Hugo, vingt ans de plus qu'Alfred de Musset et vingt-huit ans de plus que Leconte de Lisle.

MÉDITATIONS

1820

NOTICE

Ce qui se passait en 1820. — En politique. Règne de Louis XVIII (1815-1824). Assassinat du duc de Berry et réaction royaliste. Acte final du Congrès de Vienne. Congrès de Troppau.

En littérature. En France, vient d'être publiée la première édition d'André Chénier (1819). Villemain vient de commencer son cours à la Sorbonne (1819). En 1820, Guizot inaugure son nouveau cours. Augustin Thierry publie les *Lettres sur l'histoire de France*. Ch. Nodier fait paraître, après Jean Sbogar, *Adèle et Laure Ruthwen ou les Vampires*. — Création du théâtre du Gymnase ou Théâtre de Madame, dont Scribe va être le fournisseur : Michel et Christine, en 1820. Casimir Delavigne, qui a donné les *Vêpres siciliennes* en 1819, va faire jouer en 1821 le *Paria*.

A l'étranger. En Allemagne, Schopenhauer vient de publier le *Monde comme représentation et volonté* (1819). Goethe va faire paraître, en 1821, *Wilhelm Meister*. — En Angleterre, Walter Scott publie, en 1820, *Ivanhoé*. — En Italie, Manzoni fait paraître *Carmagnola*.

Dans les arts. Géricault a exposé, en 1819, le *Radeau de la Méduse*. Cette même année Gérard a peint *Corinne au cap Misène*. — 1820, *Portrait du comte Gourier*, par Ingres.

La publication des « Méditations ». — Lamartine avait composé un premier recueil d'élégies qu'il brûla en 1810. Il en constitua un autre, et en juin 1816, il avait quatre petits livres d'élégies qu'il comptait « faire imprimer incessamment ».

Mais, entre temps, il cherchait ailleurs sa voie qu'il crut trouver dans la poésie dramatique. Il écrit *Saül*, terminé le 16 avril 1818, tragédie biblique, mais aussi tragédie lyrique dont le sujet n'est pas sans analogie avec son propre état d'âme (*Saül* et David incarnent les deux hommes qui luttent en lui : le révolté et le résigné). L'échec de *Saül* à la Comédie-Française (l'acteur Talma, plein de scrupules classiques, lui demanda des modifications auxquelles Lamartine ne se prêta point) lui fait abandonner le projet de plusieurs autres tragédies.

Il songe un moment au poème épique. De novembre 1818 au milieu de février 1819, il travaille à une épopée, *Clovis*, où il veut fondre ensemble « du merveilleux platonique et du merveilleux chrétien ». Ce projet grandiose n'eut pas de suite.

Cependant la crise qu'il traversait depuis la mort d'Elvire, l'héroïne du *Lac* (M^{me} Julie Charles, morte le 18 décembre 1817) faisait son œuvre : crise sentimentale, crise morale et crise religieuse à la fois. La mort, loin de mettre un terme à cette belle histoire d'amour, va, au contraire, l'idéaliser et lui conférer une sorte d'immortalité mystique. La douleur, qui le dressa à certaines heures en révolté, le ramène peu à peu à cette foi chrétienne qui consola Elvire sur son lit d'agonie. Le culte d'une mémoire chérie et d'un souvenir qu'il veut éterniser lui fait retrouver le ciel et le ramène à Dieu.

De cette crise allaient sortir les plus belles des *Méditations*. Quelques-unes sont antérieures à la mort de M^{me} Charles ; la plus grande partie a été composée en 1818 et 1819. Si Lamartine connaît en ces années-là d'autres tourments et d'autres tristesses (inquiétudes de santé, désœuvrement, soucis d'argent, ambitions littéraires déçues, recherche d'une situation), s'il connaît aussi par contre certains apaisements et des consolations très douces (joies du travail littéraire, rêves d'avenir, projets de mariage, émotions religieuses et même passions amoureuses), il n'en reste pas moins que le souvenir d'Elvire, devenu chez lui une véritable religion, occupe surtout son âme, hante son cœur à la fois meurtri et purifié, est le sentiment essentiel d'où ont jailli les Méditations. C'est la mort d'Elvire qui a révélé à Lamartine la poésie lamartinnienne.

Où Lamartine prit-il ce titre ? Il avait déjà servi à Descartes pour ses *Méditations philosophiques*, à Malebranche et à Bossuet pour leurs *Méditations religieuses*. Mais Lamartine devait se souvenir plutôt des *Ruines* ou *Méditations sur les Révolutions des Empires* de Volney, où la philosophie s'encadre d'un décor poétique. Chateaubriand lui avait donné l'exemple de cette attitude et le modèle de ces rêveries. René comme Eudore méditent dans les paysages brumeux de l'automne, même au pied des monuments antiques. (A l'étranger, il faudrait citer les *Méditations* de James Hervey [1770], dont Baour-Lormian imita des fragments.) Lamartine avait d'abord hésité entre les deux mots : « Méditations » ou « Contemplations ». Il devait abandonner ce dernier titre que Victor Hugo saura retrouver plus tard.

Les Méditations poétiques parurent le 13 mars 1820 : c'est la date avouée par Lamartine. M. Lanson se contente d'une date approximative (entre le 4 et le 11), car le recueil fut annoncé au journal de la librairie (Bibliographie de la France), le samedi 11 mars 1820. Lamartine s'est plu à resserrer dans son souvenir tous les moments décisifs de sa vie (publication, succès, nomination dans la diplomatie).

C'était un mince volume de 118 pages, de l'imprimerie Didot, publié « Au dépôt de la librairie grecque-latine-allemande, rue de Seine, n° 12 ». Sans gravure et sans nom d'auteur, il portait cette

devise : « *Ab Jove principium* ». En tête, un avertissement de l'éditeur signé E. G. (Eugène Genoude) : « Le nom de *Méditations* qu'il a donné à ces différents morceaux en indique parfaitement la nature et le caractère; ce sont, en effet, les épanchements tendres et mélancoliques des sentiments et des pensées d'une âme qui s'abandonne à ses vagues inspirations. »

La première édition des *Méditations* comprenait vingt-quatre pièces dans l'ordre suivant : I, *l'Isolément* ; II, *l'Homme* : à lord Byron ; III, *le Soir* ; IV, *l'Immortalité* ; V, *le Vallon* ; VI, *le Désespoir* ; VII, *la Providence à l'homme* ; VIII, *Souvenir* ; IX, *l'Enthousiasme* ; X, *le Lac de B** ; XI, *la Gloire* : à un poète exilé ; XII, *la Prière* ; XIII, *Invocation* ; XIV, *la Foi* ; XV, *le Golfe de Baya, près de Naples* ; XVI, *le Temple* ; XVII, *Chants lyriques de Saül. Imitation des Psaumes de David* ; XVIII, *Hymne au soleil* ; XIX, *Adieu* ; XX, *la Semaine sainte* ; XXI, *le Chrétien mourant* ; XXII, *Dieu* ; XXIII, *l'Automne* ; XXIV, *la Poésie sacrée*.

Cet ordre de publication n'était pas l'ordre de composition.

La seconde édition (qui portait le nom d'auteur au titre, mais non sur la couverture) fut mise en vente un peu avant le 10 avril.

Les éditions se succédèrent rapidement. La huitième fut donnée au début de 1822, chez l'éditeur Gosselin. La neuvième (1823) contenait trente et une méditations, l'édition de 1849, quarante et une; cette dernière possède un commentaire qui donne des renseignements pas toujours exacts.

Les *Méditations* furent un des plus grands succès de notre histoire littéraire. Sans croire tout à fait Lamartine sur la rapidité inouïe de ce succès, il est certain que « une douzaine de jours après la publication, la gloire était venue ». (M. Lanson, qui fait cette remarque, en donne des preuves nombreuses [le mot de Talleyrand : « Il y a là un homme. » — Lamartine écrit à son ami Virleu, le 23 mars 1820 : « Le roi en a fait des compliments superbes : tous les plus anti-poètes, MM. de Talleyrand, Molé, Monnier, Pasquier les lisent, les récitent. » Un mois plus tard, Lamartine recevait de la part du ministre de l'Intérieur « la collection des chefs-d'œuvre de la langue française, par Didot et celle des auteurs latins, par M. Lemaire. — A ces témoignages officiels s'ajoutent bientôt les articles de journaux qui s'attachent surtout aux poèmes chrétiens et philosophiques. Victor Hugo loue et félicite, mais son admiration qui s'arrête au *Souvenir*, à *l'Homme*, à *Dieu* et à la *Poésie sacrée*, à la *Semaine sainte* et à *l'Invocation* ne retient, excepté le *Souvenir*, aucune des plus célèbres et des plus pures méditations. Le grand public, au contraire, goûte le recueil comme un nouveau et délicieux bréviaire d'amour]).

L'œuvre avait été, du reste, fort habilement « lancée » par le poète et ses amis. L'éditeur choisi par Lamartine était très connu des salons, des milieux catholiques et royalistes. Quand le poète vient à Paris, au début de 1819, il lit quelques-unes des méditations chez

du XVIII^e siècle, odes, stances, discours, épîtres, dont le souffle court était si mal porté par une langue molle, aux images sans éclat, aux métaphores pâlies, aux périphrases faussement nobles et laborieusement contournées.

Tout y était ancien — et pourtant tout était nouveau : ce que Lamartine apportait dans ses *Méditations*, c'était justement ce qui manquait à cette poésie, mignarde ou didactique, desséchée et toute cérébrale : la vie, la flamme, la sincérité brûlante d'un cœur qui s'épanchait librement. Jusque-là la poésie était de la sensualité, ou un simple jeu de l'esprit, ou encore un travail laborieux de marqueterie. Avec Lamartine, elle devient sentiment et émotion. Ce n'est plus un exercice plus ou moins réussi, plus ou moins artificiel, c'est le soupir d'une âme qui nous livre ses tourments, ses angoisses et ses rêves, qui nous fait partager tous ses regrets, toutes ses douleurs, tous ses espoirs. Personne ne s'est mieux défini que Lamartine lui-même dans la Préface des *Méditations* : « Qu'est-ce que la poésie?... Ce n'était pas un art, c'était un soulagement de mon cœur qui se berçait de ses propres sanglots. » Il dit encore : « Je suis le premier qui ai fait descendre la poésie du Parnasse et qui ai donné à ce qu'on nommait la Muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres mêmes du cœur de l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature. »

Ainsi la poésie de Lamartine est toute nouvelle parce que sa qualité est nouvelle. L'intelligence fait place à la sensibilité. Il n'y a plus de sujets proprement dits, plus de faits matériels et concrets, presque plus d'idées même : rien que les frissons et les élans d'une âme qui, dédaignant les tristesses mesquines de la vie et les déceptions vulgaires, ne s'attache qu'aux émotions les plus hautes, aux douleurs les plus nobles pour en tirer de la beauté et de nouvelles raisons de vivre et d'espérer. Ce mélancolique et ce languoureux, même dans le chant désolé des *Méditations*, a été un optimiste et un fort qui a métamorphosé ses tristesses en un hymne de foi plein de vaillance et de sérénité.

Tous les thèmes connus sont repris, mais ils sont renouvelés : le sentiment de la nature avait peut-être plus de majesté chez J.-J. Rousseau, plus de coloris et de splendeur dans Chateaubriand, mais il y a plus de poésie vraie, plus de communion intime avec l'univers dans Lamartine. Il ne se sépare pas de la nature, « il s'y baigne ». Les paysages lamartiniens ne sauraient être une description exacte et précise : c'est le sentiment et l'émotion qui restent l'élément dominateur, l'accord essentiel et profond qui ordonne et rythme le poème tout entier. Une colline, un vieux chêne, un lac, un fleuve, ce sont là des objets indistincts, comme noyés de brume vaporeuse, où l'on ne doit voir que les reflets de l'âme du poète. On l'a dit souvent : « Le paysage lamartinien est un état d'âme. »

C'est donc dans cet état d'âme que résidera la plus profonde originalité du poète des *Méditations*. Poète de la nature, il a été surtout

le poète de l'amour. Lamartine, bien sûr, n'a pas inventé l'amour, mais il l'a transformé. De ce sentiment qui était chez Corneille la forme supérieure et toute intellectuelle de l'estime, chez Racine la suprême et tragique folie du cœur et des sens, chez Chateaubriand surtout une attitude avantageuse où se plaisait son orgueil et où s'incarnait son égoïsme, Lamartine a fait quelque chose d'épuré et de noble, un élargissement de tout l'être qui s'associe à la nature et aspire à l'Infini. Son amour pour Elvire n'est pas un sentiment égoïste, mais le don de soi, l'élan naturel d'altruisme qui nous porte à vivre dans les autres, et le commencement de la sympathie universelle : « L'amour, a-t-il dit, fut pour moi le charbon de feu qui purifie les lèvres. » Voilà ce qui fait l'immortelle beauté du *Lac* : dans ces strophes éthérées nous entrevoyons deux êtres presque immatériels qui se cherchent, qui s'appellent, qui se pleurent et se consolent d'un bonheur aussitôt ravi que goûté par une sorte de panthéisme mystique, où les deux amants plongent leur frêle et brève existence dans la durable immensité de l'univers, et la divinisent par la communion avec l'infini. Du poème de l'amour brisé jaillit, dans un sublime coup d'aile, le poème de l'inquiétude religieuse. Les *Méditations* sont des élévations. Tous les grands problèmes de la destinée humaine sont posés par la mort de la femme aimée, et l'amour qui les pose saura aussi les résoudre, car rien ne se résout que par le cœur.

Ainsi ce chef-d'œuvre romantique restait, dans le sens le plus élevé du mot, éminemment classique : il semblait l'épanouissement du lyrisme racinien, libéré des anciennes servitudes. Elvire, comme Bérénice, comme Phèdre, est un symbole de l'éternel féminin : son souvenir, dépouillé de toute exactitude anecdotique et de toute individualité précise, est transfiguré et transposé sur un plan idéal et presque divin. Le poète, au lieu d'user de la fiction et du cadre de la tragédie, comme durent le faire les dramaturges du XVII^e siècle, s'exprimait directement, et pourtant il n'en atteignait pas moins à l'universel et à l'humain. Voilà pourquoi les *Méditations* furent accueillies comme le plus beau livre d'amour qui eût jamais été écrit, pourquoi les hommes de 1820 (et surtout les femmes) se laissèrent, avec ferveur et avec délices, bercer par cette musique enivrante dont chacun se sentait non seulement remué, mais exalté et ennobli. C'est avec ravissement que nos arrière-grand-mères « marchaient sur les nuages à la suite du chantre d'Elvire » pour y endormir leurs propres douleurs, y ranimer leurs plus nobles espoirs, y étancher leur soif de bonheur et d'idéal. « Tous ceux qui pleuraient un amour perdu ou qu'un désir d'aimer obsédait, tous ceux que nulle réalité ne contentait et que le rêve de l'infini tourmentait, tous ceux-là ont trouvé que Lamartine, en se disant, les avait dits. » Tous se plaisaient à trouver dans le merveilleux poète un consolateur et un exemple. Ne l'avait-il pas dit lui-même : « L'amour est la chaîne d'or qui relie la terre au ciel » ?

Cette impression d'élargissement de l'être, d'envolée au-dessus des mesquines réalités de la vie, était augmentée encore par la mélodie même des vers. Imprécise comme le rêve, suggestive comme la musique, la poésie de Lamartine agit moins par le sens des mots, dépouillés souvent de toute valeur intellectuelle et logique, que par l'harmonie de leurs sonorités fluides et caressantes. Ces vers, « dont on ne sait comment ils sont faits », sont plutôt comparables à quelque glissement d'ailes blanches dans un air léger, qui semble frôler l'oreille : leur suave et molle cadence vous berce d'un mouvement presque silencieux qui, peu à peu, vous enveloppe, vous apaise et vous enlève jusqu'au plus haut d'un grand ciel éthéré. On se lasse des prouesses poétiques, du pittoresque, du plastique et du redondant : on ne se lasse pas de cette musique délicieuse qui coule d'une âme comme d'une source profonde et pure : « Il y a un charme magique, a dit Théophile Gautier, dans cette respiration du vers qui s'enfle et s'abaisse comme la poitrine de l'océan : on se laisse aller à cette mélodie que chante le chœur des rimes comme à un chant lointain de matelots ou de sirènes. Lamartine est peut-être le plus grand musicien de la poésie. »

Qu'il avait donc raison, le grand poète, quand il refusait de laisser composer une symphonie musicale sur les strophes, si mélodieuses par elles-mêmes, du *Lac* ! « De la musique avant toute chose », le mot fameux de Verlaine ne s'applique-t-il pas excellemment à ces vers éclairés et agrandis de tant d'images aériennes et spiritualisées, tout imprégnées de correspondances suggestives ; à cette poésie vague et, pour ainsi dire immatérielle, dont les accords se prolongent en résonances mystérieuses ? Un contemporain du poète, Léon Thiessé, ne s'y était pas trompé, et il est curieux de retrouver sous sa plume cette réflexion si fine au lendemain de la parution des *Méditations* : il les comparait « à des airs de musique harmonieuse à laquelle manquent des paroles ». Même après les virtuosités et les griseries du symbolisme, nous souscrivons entièrement à ce jugement. Les *Méditations*, chef-d'œuvre de « poésie pure » ne sont, ni dans le fond ni dans la forme, l'expression réfléchie d'une intelligence, la création laborieuse d'un esprit, mais « la musique et le parfum d'une âme ».



Les quatre grands thèmes que Lamartine
a orchestrés :

a Nature
à amour
à mélancolie

also "L'Homme
sensible"

SONNET A LAMARTINE¹

*Toi qu'on ne peut aimer qu'avec idolâtrie,
Tes fidèles en foule ont dressé ton autel,
Consolateur divin, dont la Muse attendrie
Sur la terre d'exil apporte un peu de ciel.*

*D'Elvire conservant la mémoire chérie,
Le monde communie en ton pieux appel,
Et va toujours baigner son âme endolorie
Dans les flots apaisés de ton Lac immortel.*

*Ton chant harmonieux nous berce et nous élève,
Et nous avons besoin de toi pour croire au rêve,
Nous bercer de l'espoir promis du meilleur jour.*

*France meurtrie, entends la voix qui te rappelle
Qu'il faut aimer la vie et que la vie est belle,
Quand on a pour flambeaux l'Idéal et l'Amour !*

Henri MAUGIS.

1. Extrait de *l'Âme de la France à travers ses grands poètes*, par Henri Maugis (Paris, Alphonse Lemerre, 1922). Ouvrage couronné par l'Académie française.

MÉDITATIONS

L'ISOLEMENT¹

Ayant perdu, le 18 décembre 1817, « par une mort précoce, la personne qu'il avait le plus aimée jusque-là », Lamartine alla s'isoler « dans la solitude de Milly ». Au mois d'août 1818, il y ébaucha des stances qui, remaniées et abrégées, devinrent la première des *Méditations*. Il en adressa « le croquis » à son ami de Visieü dans une lettre du 24 août.

Description of Nature

Souvent sur la montagne², à l'ombre du vieux chêne³,

Au coucher du soleil, tristement je m'assieds; *The opening*

Je promène au hasard mes regards sur la plaine, *lines set the*

Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds. *none for his poetry in general*

5 Ici gronde le fleuve⁴ aux vagues écumantes; *① Description of Nature*

Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur; *② Twilight*

Là, le lac immobile⁵ étend ses eaux dormantes *③ Melancholy*

Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,

10 Le crépuscule encor jette un dernier rayon;

Et le char vaporeux de la reine des ombres⁶

Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant s'élançant de la flèche gothique⁷,

Un son religieux se répand dans les airs :

1. Les commentateurs ont eu beau jeu pour trouver à l'*Isolément* des sources innombrables (Cf. Lanson : édition des *Grands Ecrivains*). En fait, Lamartine a seulement mêlé à ses souvenirs personnels et à une imagination très sincère, les réminiscences de ses lectures (Pétrarque, Ossian, Young, Rousseau, Chateaubriand, M^{me} de Staël et aussi Lamennais, peut-être même l'*Imitation* et le Bréviaire ou le Paroissien); 2. *Souvent sur la montagne...* C'est le premier thème de la méditation, le thème pittoresque : l'évocation, sinon la description des paysages qui se découvrent du haut des montagnes était entrée depuis Ramond dans la littérature. Cette montagne peut être le Craz qui domine Milly, avec le taillis de chênes qui le couronne, mais Lamartine a pensé en même temps, sans doute, à cet horizon de Savoie où il a connu Julie; 3. *Du vieux chêne* : le chêne est un des éléments traditionnels du paysage poétique; 4. *Le fleuve* : même fusion de souvenirs que pour la montagne : Lamartine a vu la Saône, mais il évoque aussi le souvenir du Rhône (auquel seul conviennent les expressions : mugit, gronde, écumantes), aperçu du haut du mont du Chat; 5. *Là, le lac immobile* : il ne peut s'agir que du lac du Bourget, vu de Hautecombe. M. Lanson note, avec raison, que tous ces éléments (colline, arbre, torrent, lac, vagues, étoile du soir), sont les éléments du paysage d'Ossian. — Le paysage est donc surtout un paysage généralisé et symbolique; 6. *Et le char vaporeux...* : image mythologique qui appartient à la langue classique des XVII^e et XVIII^e siècles. Cf. Chateaubriand : « Cette reine des nuits ». 7. *La flèche gothique* : du Craz Lamartine voyait l'église de Sologny dont le clocher n'a rien de gothique. C'est surtout un souvenir de Chateaubriand (comme pour l'ascension lente de la lune et son jour bleuâtre. Cf. *Génie du christianisme*, V, 12). Les impressions réelles et les souvenirs littéraires se mêlent toujours étroitement.

14 — MÉDITATIONS

15 Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

TOUR

17 Mais à ces doux tableaux¹ mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports²;
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante :

20 Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore³ au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : « Nulle part le bonheur ne m'attend! »

25 Que me font ces vallons, ces palais⁴, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé⁵?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque⁶, et tout est dépeuplé!

Que le tour du soleil⁷ ou commence ou s'achève,
30 D'un œil indifférent je le^s suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts⁹ :
35 Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire :
Je ne demande rien à l'immense univers¹⁰.

1. Mais à ces doux tableaux : ici commence le deuxième thème de la méditation : le monde est vide quand l'être aimé n'est pas là. Cf. le vers célèbre de *Berenice* : « Dans l'Orient désert quel devint mon ennui! » Ce thème avait déjà été bien souvent indiqué (Rousseau, M^{me} de Staël, Léonard, P. Lebrun, La Harpe. A l'étranger : Pétrarque, Young, Letourneur, etc...), mais Lamartine a donné à ces ébauches une expression définitive; 2. Ni charme ni transports : « charme », au sens fort du XVII^e siècle. *Charme* et *transports* s'opposent et se complètent (l'un la joie passive, l'autre la joie active); 3. *Aquilon, aurore* : aquilon = vent du nord, ici nord; *aurore* = levant; 4. *Ces palais* : première rédaction : *ces îles*. Dans le paysage de Milly il n'y a pas de palais. Lamartine continue à modifier la réalité; 5. *Est envolé* : s'est envolé (emploi du passif au lieu du réfléchi, comme au XVII^e siècle : tournure fréquente chez Lamartine); 6. *Un seul être vous manque*... Cf. Chateaubriand : « Hélas! j'étais seul, seul sur la terre! » Personne n'a mieux marqué sa conception symbolique du paysage que Lamartine lui-même : « Un nuage sur l'âme couvre et décolore plus la terre qu'un nuage sur l'horizon; le spectacle est dans le spectateur. » (*Confidences*); 7. *Que le tour du soleil*... M. Lanson rapproche ces quatre vers de ce passage de Rousseau : « Mon cœur inquiet te cherche et ne trouve rien. Le soleil se lève et ne me rend plus l'espoir de te voir. » (*Nouvelle Héloïse*, II, lettre 13); 8. Le renvoie à soleil et non à tour; 9. *Le vide et les déserts* : cf. Rousseau (*Nouvelle Héloïse*) : « Ce vaste désert du monde » et Pétrarque (*Rime* II, s. cccvi); 10. M. Lanson rapproche cet hémistiche de cet hémistiche semblable de Leconte de Lisle : « Et se souciant peu de l'immense univers. » *Poèmes ardiques* : Les Plaintes du Cyclope.

Le paysage amène
est un état d'âme

love → God

- Mais peut-être¹ au delà des bornes de sa sphère,
 Lieux où le vrai soleil² éclaire d'autres cieus, *The poem becomes generalized in no ways*
 Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
 40 Ce que j'ai tant rêvé³ paraîtrait à mes yeux! *no individual becomes the love of God*
 Là, je m'enivrerais à⁴ la source où⁵ j'aspire; *it is not just he who aspires to God, it is "have a" Man in general*
 Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
 Et ce bien idéal que toute âme désire,
 Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour! *it is not just he who aspires to God, it is "have a" Man in general*
 45 Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore⁶,
 Vague⁷ objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi! *it is not just he who aspires to God, it is "have a" Man in general*
 Sur la terre d'exil⁸ pourquoi resté-je encore?
 Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois⁹ tombe dans la prairie,
 50 Le vent du soir se lève¹⁰ et l'arrache aux vallons :
 Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
 Emportez-moi comme elle¹¹, orageux aquilons!
 (Méditation première.)

1. Mais peut-être... Ici commence le thème mystique de l'élan vers un bien idéal. Lamartine a dû se souvenir de Pétrarque (*Rime* II, s. cccii et cccxii) et aussi de M^{me} de Staël : « Le sentiment de l'infini est le véritable attribut de l'âme. » (*De l'Allemagne*, IV, 1); 2. Le vrai soleil : il s'agit de Dieu. M. Lanson trouve l'expression dans le Bréviaire romain : « *Verus sol* » (hymne pour le lundi, à Laudes) et une expression analogue dans l'*Imitation* (III, 48) : « O dies æternitatis clarissima quam summa veritas semper irradiat. » A rapprocher également des *Cantiques spirituels* de Racine (I, 61-66). Mais l'aspiration chrétienne rejoint ici la pensée de Platon, pour qui le monde matériel n'est que le reflet imparfait et trompeur des seules vraies réalités enfermées dans le monde des idées; 3. Ce que j'ai tant rêvé... La première leçon était pleuré et ne pouvait se rapporter qu'à Elvire; la seconde leçon est plus générale et plus idéale, le regret de la femme aimée s'était élargi et épuré dans une aspiration vers un monde meilleur, d'une essence immatérielle; 4. Là, je m'enivrerais... Lamartine n'a sans doute pas connu le fameux sonnet de Du Bellay (*Olive*, sonnet XCIII) : « Là est le bien que tout esprit désire » dont la pensée et le mouvement ont tant d'analogies avec la strophe lamartinienne. Mais Lamartine a dû se souvenir de Chateaubriand (*René* : « Je cherche seulement un bien inconnu dont l'instinct me poursuit ») et aussi de Lamennais (*Essai sur l'indifférence*. Introduction, I, 8), que le poète avait lu entre la fin mars et le 8 août 1818. Lamennais y parle des « élans vers un bien immense, infini, que le cœur pressent, quoique l'esprit ne le comprenne pas encore »; 5. Où : à laquelle (tour classique); 6. Aurore. L'évocation du « vrai soleil » illumine ce paysage vespéral d'une clarté qui n'est pas seulement mystique; 7. Vague. Cette épithète appartient à Chateaubriand. Cf. un chapitre du *Génie du christianisme* (II, III, 9) : « Du vague des passions. » De même, le mot objet qui se retrouve deux fois avec ce sens dans une même page de *René*; 8. Sur la terre d'exil : cf. Cicéron *De Republica* (VI, xv, 15) : « *Quid moror in terris?* » D'ailleurs, note M. Lanson, l'image de l'exil, que symbolise la vie terrestre, est traditionnelle dans la littérature religieuse (*Imitation*, III, 48). L'hémistiche « sur la terre d'exil » est dans Chénedollé (*Génie de l'homme*, III). On a signalé dans cette fin des souvenirs de Pétrarque. Dans son commentaire sur *L'Isolément*, Lamartine nous dit qu'il avait emporté sur la montagne un volume de Pétrarque; 9. La feuille des bois : image commune et toute classique (cf. J.-B. Rousseau, *Poèmes*, I, 10; Arnault : *la Feuille*; Millevoje, Delille). Ossian et M^{me} de Staël avaient recueilli cette image; 10. Se lève. Cf. Parny (*Chansons madécasses*, VIII, II) : « Le vent du soir se lève »; 11. Emportez-moi comme elle. Cf. *René* : « Levez-vous vite, orages désirés... » Le mouvement vient d'Ossian : « Levez-vous, ô vents orageux d'Erin ».

L'HOMME

Cette méditation fut composée en septembre et octobre 1819 et dédiée à lord Byron, pour qui Lamartine professa toujours une extrême admiration. « Lord Byron est incontestablement à mes yeux la plus grande nature poétique des temps modernes... Je devins ivre de sa poésie... J'avais enfin trouvé la corde sensible d'un poète à l'unisson de mes voix intérieures. » (*Commentaires* de 1849.)

Mais le scepticisme, l'irrégion de Byron affligeaient son cœur. Il entreprit de ramener le poète anglais « à des idées un peu moins sataniques ». D'où cette longue épître dans laquelle Lamartine s'offre en exemple à celui qu'il souhaite voir partager sa foi.

Toi¹, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux², mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts³ la sauvage harmonie,
5 Comme j'aime le bruit⁴ de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents!
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine :
L'aigle⁵, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
10 Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes de carnage
Et, tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs⁶
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,

1. *Toi*. Lamartine a raconté trois fois comment il avait connu Byron, mais les trois récits ne concordent pas, et il est douteux qu'il l'ait jamais rencontré. Quant à la révélation de la poésie byronienne, elle eut lieu, pour Lamartine, à Paris, à la fin de 1818, puis en février 1819, probablement sous l'influence de Virieu. Il connut une grande partie de l'œuvre d'après la traduction de Pichot : l'*Épître à Byron* correspond surtout à *Manfred* qui fit sur son esprit une impression particulièrement forte. — Cette inquiétude sur la destinée de l'homme est encore un thème de la poésie sentimentale et philosophique du XVIII^e siècle (Pope, *Essai sur l'homme*, *Épîtres I et II*, Voltaire : *Poème sur le désastre de Lisbonne*; Young : *Nuits*; Baour-Lormian : *Veillées poétiques et morales*; Chénedollé : *Génie de l'homme*). Cf. Lanson : « Depuis Pascal, l'antithèse de la nature bornée de l'homme à son appétit d'un bien infini est partout, et Chateaubriand avait renouvelé l'expression de ce contraste »; 2. *Esprit mystérieux*... Ce jugement sur Byron est à rapprocher, d'après M. Lanson, de celui de l'Abbé sur *Manfred* : « C'est un chaos effrayant, lumière et ténérées, esprit et matière, passion et pensée pure, tout cela pèle-mêle et en conflit, sans fin et sans ordre. » Byron aimait lui-même à se donner les airs d'un génie « mystérieux »; 3. *Concerts* : poésie; 4. *Comme j'aime le bruit*... Ces images sont des souvenirs de *Manfred*, auxquels il se mêle des réminiscences d'Ossian; 5. *L'aigle*... Dans cette comparaison qui convient bien au génie orgueilleux et solitaire de Byron, Lamartine, d'après M. Zyromski, s'est souvenu de quatre versets du livre de Job (xxxix, 27-30) : « L'aigle demeure sur les rocs escarpés et les rochers inaccessibles », mais on trouve déjà dans *Manfred* cette évocation de l'aigle et les deux réminiscences ont dû se fondre dans l'imagination de Lamartine. Cf. *Manfred* (I, 11) : « O toi, monarque des airs, qui d'une aile rapide prends ton essor vers les cieux, que ne daignes-tu fondre sur moi, faire ta proie de mon cadavre et en nourrir tes aiglons ! Tu as déjà franchi l'espace où mes yeux pouvaient te suivre, et les tiens découvrent encore tous les objets qui sont sur la terre et dans l'air... » (trad. Amédée Pichot); 6. *L'oiseau qui chante ses douleurs* : le rossignol.

15 Lui, des sommets d'Athos¹ franchit l'horrible² cime,
 Suspend aux flancs³ des monts son aire sur l'abîme,
 Et là, seul, entouré de membres palpitants,
 De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants⁴,
 Trouvant sa volupté⁵ dans les cris de sa proie,
 20 Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie⁶.

Et toi, Byron⁷, semblable à ce brigand des airs,
 Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
 Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
 Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme⁸,
 25 Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
 A dit à l'espérance un éternel adieu⁹!
 Comme lui, maintenant, régnant dans les ténèbres,
 Ton génie invincible éclate en chants funèbres;
 Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
 30 Chante l'hymne de gloire au sombre Dieu du mal¹⁰.

Mais que¹¹ sert de lutter contre sa destinée?
 Que peut contre le sort la raison mutinée?
 Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon.
 Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison :
 35 Hors de là tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface;
 Dans ce cercle borné Dieu¹² t'a marqué ta place :
 Comment? pourquoi? qui sait? De ses puissantes mains
 Il a laissé tomber¹³ le monde et les humains,

1. *Des sommets d'Athos* : de l'Athos (tournure classique : Lamartine en use avec l'article comme les classiques du XVII^e siècle, le supprimant volontiers devant des noms propres géographiques ou devant des noms abstraits dépendant d'autres noms); 2. *Horrible* : qui inspire de l'horreur, de l'épouvante; 3. *Aux flancs* : au flanc (Lamartine emploie volontiers le pluriel pour certains mots descriptifs de caractère général, et aussi pour des mots abstraits qui prennent ainsi un caractère plus général); 4. *Dégouttants* : dégouttant (Lamartine, comme certains classiques, fait accorder le participe présent en genre et en nombre); 5. *Trouvant sa volupté...* Musset ne s'est-il pas souvenu de ces vers dans le *Pélican* (*Nuit de mai*)? 6. *Il s'endort dans sa joie*. On a rapproché ce vers du vers final du *Condor* de Leconte de Lisle (grand admirateur de Lamartine en sa jeunesse); 7. *Et toi, Byron...* Construction très libre, grammaticalement incorrecte, mais dont le sens reste très clair; 8. *Comme Satan a mesuré l'abîme*. Cf. *Manfred* (I, II), qui du haut de la Jungf au mesure les abîmes à ses pieds. L'expression « comme Satan », est un souvenir du *Paradis perdu* de Milton, quand Satan découvre le gouffre qui sépare l'Enfer du Paradis; 9. *Eternel adieu*. Cf. *Manfred* (III, I) : « *It is too late* » : (Il est trop tard); 10. *Au sombre Dieu du mal*. Cf. *Manfred* (II, IV), où Byron évoque la cour d'Arimane, le dieu du mal opposé au dieu du bien Ormuz. Après ce vers, dans le texte primitif (lettre du 20 octobre 1819) Lamartine continuait par une apostrophe à Byron : « Gloire à toi, fier Titan, j'ai partagé ton crime. » Il écrivait à Virieu : « J'entre ici dans ses idées pendant un moment... ». On a supprimé ce passage par scrupule, craignant que le chant du désespoir et de la révolte parût l'expression trop directe de son propre désespoir; 11. *Que* : à quoi; 12. *Dans ce cercle borné*. Cf. Pascal : « Cet étroit cachot où nous sommes logés »; 13. *Il a laissé tomber*. Cf. le *Désespoir* (v. 80). M. Canat rapproche cette belle image de Chateaubriand : « Celui... qui d'un seul coup de sa main fit rouler tous les mondes. » Lamartine s'inspire aussi de l'*Essai sur l'Indifférence* de Lamennais.

- Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
 40 Ou semé dans les airs la nuit et la lumière¹;
 Il le sait, il suffit : l'univers est à lui,
 Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui!
 Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître² :
 Ignorer et servir³, c'est la loi de notre être.
 45 Byron, ce mot est dur : longtemps j'en ai douté;
 Mais pourquoi reculer devant la vérité?
 Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage,
 De sentir, d'adorer ton divin esclavage;
 Dans l'ordre universel faible atome⁴ emporté,
 50 D'unir à ses desseins⁵ ta libre volonté,
 D'avoir été conçu par son intelligence,
 De le glorifier par ta seule existence :
 Voilà, voilà ton sort. Ah! loin de l'accuser,
 Baise plutôt le joug que tu voulais briser;
 55 Descends du rang des dieux⁶ qu'usurpait ton audace;
 Tout est bien⁷, tout est bon, tout est grand à sa place;
 Aux regards de Celui qui fit l'immensité
 L'insecte vaut un monde⁸ : ils ont autant coûté!

- Mais cette loi, dis-tu, révolte ta justice;
 60 Elle n'est à tes yeux qu'un bizarre caprice,
 Un piège où la raison trébuche à chaque pas.
 Confessons-la, Byron, et ne la jugeons pas.
 Comme toi⁹ ma raison en ténèbres abonde,
 Et ce n'est pas à moi de t'expliquer le monde.
 65 Que Celui qui l'a fait t'explique l'univers :
 Plus je sonde l'abîme, hélas! plus je m'y perds.

1. ... Et la lumière. Cf. Louis Racine dans son poème sur la Religion (I, 55-56); 2. Vouloir connaître. Cf. Rousseau (*Profession de foi du vicaire savoyard*) : « Nous voulons tout pénétrer, tout connaître. » Cf. également Manfred (I, II, 4) et Lamennais : « Il y a un ordre de connaissances que notre nature ne comporte pas. » Déjà Bossuet avait parlé de l'orgueil de l'esprit : « Cupiditas sciendi »; 3. Servir : sens latin et servile de servitium (cf. l'*Imitation*, chap. X, livre III); 4. Atome. Cf. Pascal : les deux Infinis. Voltaire (*Discours sur l'homme*) reprendra cette expression. « L'ordre universel » est une expression stoïcienne; 5. D'unir à ses desseins... Ce sentiment, dit M. Lanson, est à la fois « déiste et catholique » (Rousseau, *Emile*, IV, et Lamennais, *Essai sur l'indifférence*). Voltaire avait déjà dit, dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne* : « Prier, c'est se soumettre. » Pope (*Prière universelle*) avait concilié le déterminisme dans la nature et la liberté dans l'homme; 6. Du rang des dieux. Cf. la Bible : « Eritis sicut dii » (Vous serez comme des dieux.) M. Maréchal rapproche de Lamennais : « O homme, descends donc du trône que tu t'élèves dans ta pensée »; 7. Tout est bien... Cette idée appartient à la fois au déisme du XVIII^e siècle et au christianisme. Cf. Lamennais : « La religion met chaque chose en sa place... Tout est bon pourvu qu'il soit en son rang »; 8. L'insecte vaut un monde... Idée exprimée par Galien, Plin, Pope, le cardinal de Polignac et Louis Racine (*la Religion*, I, v. 149 et suivants); 9. Comme toi : comme la tienne. Cf. Voltaire : « Dieu t'a fait pour l'aimer et non pour le comprendre ».

Ici-bas, la douleur à la douleur s'enchaîne,
 Le jour succède au jour, et la peine à la peine.
 Borné dans sa nature¹, infini dans ses vœux,
 70 L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux;
 Soit que, déshérité de son antique gloire,
 De ses destins perdus il garde la mémoire;
 Soit que de ses désirs l'immense profondeur
 Lui présage de loin sa future grandeur,
 75 Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère².
Dans la prison des sens³ enchaîné sur la terre,
 Esclave, il sent un cœur⁴ né pour la liberté;
 Malheureux, il aspire à la félicité⁵;
 Il veut sonder le monde, et son œil est débile;
 80 Il veut aimer toujours : ce qu'il aime est fragile⁶!
 Tout mortel est semblable à l'exilé d'Eden⁷ :
 Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,
 Mesurant d'un regard les fatales limites,
 Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
 85 Il entendit de loin dans le divin séjour
 L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
 Les accents du bonheur, les saints concerts des anges
 Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges;
 Et, s'arrachant⁸ du ciel dans un pénible effort,
 90 Son œil avec effroi retomba sur son sort.

Malheur à qui⁹ du fond de l'exil de la vie
 Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie!

1. *Borné dans sa nature...* Ces vers célèbres résument un thème bien connu de la poésie philosophique du XVIII^e siècle. Qu'il s'agisse de l'être déchu du christianisme ou de l'être imparfait mais perfectible des philosophes, l'homme « borné » dans sa nature connaît l'infini dans ses désirs. M. Lanson montre Lamartine hésitant, sans choisir, entre l'idée chrétienne de la déchéance et la thèse philosophique de la perfectibilité. Sans doute, avec sa conciliation ordinaire, pense-t-il que les deux théories ne s'opposent pas radicalement. A rapprocher de Pascal : « Misères de roi dépossédé »; de Voltaire (*Discours sur l'homme*) : « Tes destins sont d'un homme et tes vœux sont d'un dieu ! »; de Young, Chateaubriand, Chénedollé, Marteau, M^{me} de Staël, Lamennais. Dans l'antiquité, Marc-Aurèle avait dit déjà : « Notre âme raisonnable est un dieu exilé »;
 2. *Grand mystère*. Cf. Pascal : « monstre incompréhensible »; 3. *Dans la prison des sens* : l'idée et même l'image sont platoniciennes (cf. *le Mythe de la caverne*). Voir aussi Cicéron, *Songe de Scipion*, XIV et XV); 4. *Il sent un cœur* : il se sent un cœur. Cf. Rousseau : « Ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat »; 5. *Il aspire à la félicité*. Cf. Pascal : « Nous cherchons le bonheur et ne trouvons que misère »; 6. Cf. Ed. Young, *Première Nuit* : c'est le thème même du *Lac*; 7. *L'exilé d'Eden* : images reprises du *Paradis perdu* de Milton; 8. *S'arrachant... son œil* : construction libre. A rapprocher ce passage de Vigny : Eloa exilée du ciel; 9. *Malheur à qui...* : selon la Vie de Byron (*Constitutionnel*, 1865, 19 octobre) ce passage fut écrit après la lecture de *Childe Harold*. Pendant les cinquante vers qui vont suivre, Lamartine va montrer l'impossibilité de l'homme à être heureux quand il retombe de l'idéal dans le réel. Il va en vain interroger la nature et la philosophie et l'histoire pour avoir l'explication de sa destinée. Son attitude sera toute différente dans les *Harmonies* où il trouvera Dieu dans les choses et dans l'homme même.

Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,
 La nature répugne à la réalité :
 95 Dans le sein du possible en songe elle s'élance;
 Le réel est étroit, le possible est immense;
 L'âme avec ses désirs s'y bâtit un séjour
 Où l'on puise à jamais la science et l'amour;
 Où, dans des océans de beauté, de lumière,
 100 L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère,
 Et, de songes si beaux enivrant son sommeil,
 Ne se reconnaît plus au moment du réveil.

Hélas! tel fut ton sort, telle est ma destinée.
 J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée;
 105 Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ouverts;
 J'ai cherché vainement¹ le mot de l'univers,
 J'ai demandé sa cause à toute la nature,
 J'ai demandé sa fin à toute créature:
 Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé;
 110 De l'atome au soleil j'ai tout interrogé,
 J'ai devancé les temps², j'ai remonté les âges³ :
 Tantôt passant les mers pour écouter les sages⁴,
 Mais le monde à l'orgueil⁵ est un livre fermé!
 Tantôt, pour deviner le monde inanimé,
 115 Fuyant avec mon âme au sein de la nature,
 J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
 J'étudiai la loi⁶ par qui roulent les cieux;
 Dans leurs brillants déserts Newton guida mes yeux,
 Des empires détruits⁷ je méditai la cendre;
 120 Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre;
 Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
 J'ai pesé dans mes mains⁸ la cendre des héros :

1. *J'ai cherché vainement.* Lamartine prend ici une attitude qui exagère à dessein ses recherches et ses inquiétudes. Cf. Rousseau (*Vicaire savoyard*). *Manfred* (livre I et II, II) et aussi *Faust* (début) que Lamartine ne devait pas connaître; 2. *J'ai devancé les temps* : cette expression obscure peut se comprendre pour le passé comme pour l'avenir (les premiers âges du monde et la fin du monde); 3. *J'ai remonté les âges*, l'histoire après l'histoire naturelle et l'astronomie; 4. *Les sages* : les philosophes (il a « passé les mers » au sens figuré pour étudier les philosophes lointains des pays étrangers); 5. *L'orgueil*, c'est la « *cupiditas sciendi* » des théologiens; 6. *J'étudiai la loi*... Trois ouvrages existaient alors de vulgarisation astronomique : Fontenelle's *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1687); Voltaire : *Eléments de la philosophie de Newton* (1738) et Laplace : *Exposition du système du monde* (1796); 7. *Des empires détruits*... Cf. Volney (*les Ruines*, 1791) et Chateaubriand (*René, Itinéraire de Paris à Jérusalem, les Martyrs*). De même *Manfred* (II, II); 8. *J'ai pesé dans mes mains*... Cf. Juvénal (*Satire X*) : « Pesez Annibal : combien de livres dans ce grand homme de guerre ? » et *Childe Harold* (II, 3 et 4). Ces vers sont à la fois des réminiscences livresques et des souvenirs vécus (visite aux catacombes et aux tombeaux de la voie Appia).

- J'allais redemander à leur vaine poussière
 Cette immortalité que tout mortel espère¹!
- 125 Que dis-je? suspendu sur le lit des mourants,
 Mes regards la cherchaient dans des yeux expirants²;
 Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,
 Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,
 J'appelais, je bravais le choc des éléments.
- 130 Semblable à la sibylle³ en ses emportements,
 J'ai cru que la nature, en ces rares spectacles,
 Laisait tomber pour nous quelque'un de ses oracles :
 J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs.
 Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fureurs,
- 135 Cherchant ce grand secret sans pouvoir le surprendre,
 J'ai vu partout un Dieu⁴ sans jamais le comprendre!
 J'ai vu le bien, le mal, sans choix et sans dessein,
 Tomber comme au hasard, échappés de son sein;
 J'ai vu partout le mal où le mieux pouvait être,
- 140 Et je l'ai blasphémé, ne pouvant le connaître;
 Et ma voix, se brisant contre ce ciel d'airain⁶,
 N'a pas même eu l'honneur d'irriter le destin.

Mais, un jour que, plongé dans ma propre infortune,
 J'avais lassé le ciel d'une plainte importune,

145 Une clarté d'en haut dans mon sein descendit,
 Me tenta de bénir ce que j'avais maudit;
 Et, cédant sans combattre au souffle qui m'inspire,
 L'hymne de la raison⁷ s'élança de ma lyre.

1. Que tout mortel espère... Var :

J'allais interroger cette vaine poussière
 Sur l'immortalité...

— Cf. *Manfred* (II, II) : « Dans mes rêveries solitaires, je descendais au fond des caveaux de la mort, pour étudier sa cause dans son effet; et de ces ossements blanchis, de ces crânes, de cette poussière amoncelée, j'osais tirer des conclusions criminelles »; 2. *Les yeux expirants* : allusion à la mort d'Elvire à laquelle Lamartine n'assistait pas, mais qu'il revit par l'imagination; 3. *La sibylle* : la sibylle de Cumès. Cf. Virgile (*Énéide*, VI, v. 46); 4. *J'ai vu partout un Dieu*. Cf. Pascal : « Dieu ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir »; 5. *Le* : Dieu (dont l'idée domine tout le passage); 6. *Ce ciel d'airain*. Cf. Racine (*Athalie*, I, I, 5) : « Les cieux par lui fermés et devenus d'airain. » A rapprocher de Vigny, *le Jardin des oliviers* :

Le juste opposera le dédain à l'absence
 Et ne répondra plus que par un froid silence
 Au silence éternel de la divinité.

Ce qui est révolte chez Vigny est résignation chez Lamartine; 7. *L'hymne de la raison*... Sans doute, dit M. Lanson, « la raison pour Lamartine n'est pas purement intellectuelle et se confond avec l'évidence du sentiment intérieur ». Mais il en était de même pour Rousseau (*Emile*, IV, 335). Lamartine qui fut toujours un grand conciliateur, accorde même la raison avec la grâce. « ... Si le poète dépasse à cet endroit le rationalisme du XVIII^e siècle, il ne le contredit pas. » Cf. Rousseau : « Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi ».

- « Gloire à toi¹ dans les temps et dans l'éternité,
 150 Éternelle raison, suprême volonté!
 Toi, dont l'immensité reconnaît la présence,
 Toi, dont chaque matin² annonce l'existence!
 Ton souffle créateur³ s'est abaissé sur moi;
 Celui qui n'était pas a paru devant toi!
 155 J'ai reconnu ta voix avant de me connaître,
 Je me suis élancé jusqu'aux portes de l'Être :
 Me voici! le néant te salue en naissant;
 Me voici! mais que suis-je? un atome pensant⁴.
 Qui peut entre nous deux mesurer la distance?
 160 Moi, qui respire en toi⁵ ma rapide existence,
 A l'insu de moi-même à ton gré façonné,
 Que me dois-tu, Seigneur⁶, quand je ne suis pas né?
 Rien avant, rien après : Gloire à la fin suprême!
 Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même.
 165 Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains :
 Je suis pour accomplir tes ordres souverains;
 Dispose, ordonne, agis⁷; dans les temps, dans l'espace,
 Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma place;
 Mon être, sans se plaindre et sans t'interroger,
 170 De soi-même, en silence, accourra s'y ranger;
 Comme ces globes d'or qui dans les champs du vide
 Suivent avec amour ton ombre qui les guide,
 Noyé dans la lumière ou perdu dans la nuit,
 Je marcherai comme eux où ton doigt me conduit;
 175 Soit que, choisi par toi pour éclairer les mondes,
 Réfléchissant sur eux les feux dont tu m'inondes,
 Je m'élance entouré d'esclaves radieux⁸,
 Et franchisse d'un pas tout l'abîme des cieux;
 Soit que, me reléguant loin, bien loin de ta vue,
 180 Tu ne fasses de moi, créature inconnue,
 Qu'un atome oublié sur les bords du néant,
 Ou qu'un grain de poussière emporté par le vent;

1. *Gloire à toi*. Cf. l'ordinaire de la messe : « *Gloria in excelsis Deo* »; 2. *Toi, dont chaque matin*. Cf. les *Harmonies*. *Hymne du matin*; 3. *Ton souffle créateur* : expression biblique (Genèse, 1, 2; 11, 7); 4. *Atome pensant* : expression de Voltaire dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne*; 5. *Moi, qui respire en toi*. Cf. Saint Paul (Actes, xvii, 28) : « Car en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être »; 6. *Que me dois-tu, Seigneur*. On a rapproché de Lamennais (*Essai sur l'Indifférence*), mais Lamartine trouvait ces idées pieuses dans la tradition et les enseignements de son éducation chrétienne; 7. *Dispose, ordonne, agis...* Tout ce passage est une paraphrase de l'imitation (chap. xv et xvii du livre III); 8. *Entouré d'esclaves radieux* : il s'agit des planètes enchaînées au soleil par les lois de l'attraction, que Chénedollé avait appelées déjà « esclaves éclatants ».

Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,
 J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage,
 185 Et, d'un égal amour¹ accomplissant ta loi,
 Jusqu'aux bords du néant murmurer : « Gloire à toi ! »

« Ni si haut, ni si bas ! simple enfant de la terre²,
 Mon sort est un problème, et ma fin un mystère ;
 Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit³,
 190 Qui, dans la route obscure où ton doigt le conduit,
 Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,
 Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.
 L'homme est le point fatal⁴ où les deux infinis
 Par la toute-puissance ont été réunis.
 195 A tout autre degré, moins malheureux peut-être,
 J'eusse été... mais je suis ce que je devais être ;
 J'adore sans la voir ta suprême raison :
 Gloire à toi qui m'as fait ! ce que tu fais est bon⁵.
 — Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,
 200 Du néant au tombeau⁶ l'adversité m'entraîne :
 Je marche dans la nuit par un chemin mauvais,
 Ignorant d'où je viens⁷, incertain où je vais,
 Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée,
 Comme l'eau du torrent⁸ dans sa source troublée.
 205 Gloire à toi ! le malheur en naissant⁹ m'a choisi ;
 Comme un jouet vivant, ta droite m'a saisi ;
 J'ai mangé dans les pleurs¹⁰ le pain de ma misère,
 Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère.
 Gloire à toi ! J'ai crié, tu n'as pas répondu¹¹ ;
 210 J'ai jeté sur la terre un regard confondu ;

1. *D'un égal amour* : avec un égal amour ; 2. *Simple enfant de la terre*. Cf. Byron (*Manfred*, V, 11) : « *Son of earth* » (fils de la terre) ; 3. *Globe de la nuit* : encore une périphrase pour dire la lune ; 4. *L'homme est le point fatal*. Réminiscence de la *Pensée* célèbre de Pascal : « Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. » Cf. également Ed. Young, *Première Nuit* : « L'homme est le centre d'où partent deux infinis opposés » (Trad. Letourneur) ; 5. *Ce que tu fais est bon*. Cf. *Imitation* (III, 50) : « Tout a été fait comme tu le veux et ce que tu fais est bon » ; 6. *Du néant au tombeau*... L'homme est voué au malheur : c'est là un thème bien romantique. Cf. Chateaubriand et Byron ; 7. *Ignorant d'où je viens*... Cf. Pascal (*Pensées*, 1) : « Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais », cité par Lamennais (*Essai sur l'indifférence en matière de religion*) ; 8. *Comme l'eau du torrent*. Cf. *Psaumes* (XXI, 15) et *Job* (XIV, 11) : « Je me suis écoulé comme l'eau » (le vers de Lamartine est, du reste, assez obscur : M. Canat rapporte « *troublée* » à jeunesse = jeunesse trouble : ce qui reprendrait l'idée de plus haut : « Ignorant d'où je viens ») ; 9. *En naissant* : quand je naissais ; 10. *J'ai mangé dans les pleurs*... Encore des images provenant de la Bible (*Psaumes*, x 1, 3 et 7 ; *Job*, xi, 6). Comme dans les vers suivants, Lamartine paraphrase les prophètes. Cf. *Job* (xxi, 20) : « Que le méchant brise la colère du Tout-Puissant » ; 11. *Tu n'as pas répondu*. Cf. *Job* (xxxv, 12). Protestation reprise par Vigny (*le Déluge* et *le Mont des oliviers*).

- J'ai cherché dans le ciel le jour de ta justice;
 Il s'est levé, Seigneur, et c'est pour mon supplice!
 Gloire à toi! L'innocence est coupable à tes yeux :
 Un seul être¹, du moins, me restait sous les cieux;
- 215 Toi-même de nos jours avais mêlé la trame;
 Sa vie était ma vie, et son âme mon âme;
 Comme un fruit encor vert du rameau détaché,
 Je l'ai vu de mon sein avant l'âge arraché!
 Ce coup, que tu voulais me rendre plus terrible,
- 220 La frappa lentement pour m'être plus sensible :
 Dans ses traits expirants, où je lisais mon sort²,
 J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort;
 J'ai vu dans ses regards la flamme de la vie,
 Sous la main du trépas³ par degrés assoupie,
- 225 Se ranimer encore au souffle de l'amour.
 Je disais chaque jour : « Soleil, encore un jour ! »
 Semblable au criminel⁴ qui, plongé dans les ombres,
 Et descendu vivant dans les demeures sombres,
 Près du dernier flambeau qui doit l'éclairer,
- 230 Se penche sur sa lampe et la voit expirer,
 Je voulais retenir l'âme qui s'évapore⁵;
 Dans son dernier regard je la cherchais encore!
 Ce soupir, ô mon Dieu⁶! dans ton sein s'exhala :
 Hors du monde avec lui⁷ mon espoir s'envola!
- 235 Pardonne au désespoir⁸, un moment de blasphème,
 J'osai... Je me repens : Gloire au maître suprême!
 Il fit l'eau pour couler⁹, l'aiglon pour courir,
 Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir!
- « Que j'ai bien accompli cette loi de mon être¹⁰!
- 240 La nature insensible obéit sans connaître;

1. *Un seul être...* Allusion, dans ces vers, à son grand amour pour Elvire. Le poète fait Dieu complice de cet amour illégitime mais proprement divin; 2. *Mon sort*, et rien pas *son sort*. Le poète fait allusion à son propre malheur, à son deuil prochain; 3. *Sous la main du trépas* : image banale appartenant au style pseudo-classique; 4. *Semblable au criminel*. M. Lanson voit là une vague allusion au supplice des vestales coupables, à Rome, qui étaient enterrées vivantes; 5. *Qui s'évapore* : qui s'évaporerait (changement de temps, fréquent chez Lamartine); 6. *Ce soupir, ô mon Dieu*. Pour tous ces vers, se reporter au *Crucifix*; 7. *Hors du monde avec lui*. M. Levaillant dit justement : « Ce vers résume le thème commun à toutes les Méditations : chacune est une tentative d'évasion « hors du monde terrestre »; 8. *Pardonne au désespoir...* Cf. la *Méditation du Désespoir*. Au témoignage de Dargaud, Lamartine, après la mort d'Elvire « garda plusieurs mois le silence du désespoir. » A rapprocher tout ce passage de *A Villequier* de Victor Hugo; 9. *Il fit l'eau pour couler*. Cf. *Job* (v, 7) : « L'homme naît pour le travail et l'aigle pour voler »; 10. *Cette loi de mon être*. M. Canat rapproche ce vers des imprécations d'Oreste dans *Andromaque* : « J'étais né pour servir d'exemple à ta colère. » Mais Oreste est un révolté qui ne se résigne pas comme Lamartine.

Moi seul¹, te découvrant sous la nécessité,
 J'immole avec amour ma propre volonté;
 Moi seul, je t'obéis² avec intelligence;
 Moi seul, je me complais dans cette obéissance;
 245 Je jouis de remplir en tout temps, en tout lieu,
 La loi de ma nature et l'ordre de mon Dieu;
 J'adore en mes destins ta sagesse suprême,
 J'aime ta volonté dans mes supplices même :
 Gloire à toi! gloire à toi! Frappe, anéantis-moi³!
 250 Tu n'entendras qu'un cri : « Gloire à jamais à toi! »

Ainsi ma voix monta vers la voûte céleste :
 Je rendis gloire au ciel, et le ciel fit le reste.

Fais silence, ô ma lyre! Et toi, qui dans tes mains
 Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,
 255 Byron, viens en⁴ tirer des torrents d'harmonie⁵ :
 C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
 Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers!
 Le ciel même⁶ aux damnés enviera tes concerts.
 Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme
 260 Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme;
 Peut-être que ton cœur, ému de saints transports⁷,
 S'apaisera soi-même à tes propres accords,
 Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
 Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde⁸.

265 Ah! si jamais ton luth⁹, amolli par tes pleurs,
 Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
 Ou si, du sein profond des ombres éternelles,
 Comme un ange tombé¹⁰, tu secouais tes ailes,
 Et, prenant vers le jour un lumineux essor,
 270 Parmi les chœurs sacrés tu t'asseyais encor;

1. *Moi seul*... M. Lanson rapproche ces vers et les vers suivants de Lamennais (*Premiers mélanges*, 1819) : « L'univers matériel obéit aveuglément aux lois physiques... L'homme doit obéir librement aux lois de l'intelligence ». La pensée de Lamennais est elle-même inspirée par Pascal; 2. *Moi seul je t'obéis*. Cf. Pascal : « Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt... Toute notre dignité consiste donc en la pensée »; 3. *Frappe, anéantis-moi*! Cf. *Imitation* (III, 50) : « *Gratias tibi ago qui non pepercisti natis meis, sed attrivisti me* »; 4. *En* : c'est-à-dire de ta lyre à toi; 5. *D'harmonie* : c'est-à-dire d'harmonie apaisée (par opposition à ses chants de révolte et de blasphème); 6. *Le ciel même* : le ciel lui-même; 7. *Transports* : sens classique (émotion violente, élan de l'âme). Cf. Cayrou, *le Français classique* (p. 852); 8. *Qui t'inonde* : c'est-à-dire qui t'inondera; 9. *Ah! si jamais ton luth*... Ce passage a été inspiré à Lamartine, nous dit-il lui-même, par l'émotion que lui causa *Childe Harold* (*Vie de Byron, le Constitutionnel*, 15 octobre 1865); 10. *Comme un ange tombé*... Sans doute un souvenir de Milton (*Paradis perdu*, II, fin), quand Satan remonte vers la lumière.

- Jamais, jamais l'écho¹ de la céleste voûte,
 Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
 Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
 De plus divins accords n'auraient ravi les cieux!
- 275 Courage, enfant² déchu d'une race divine!
 Tu portes sur ton front³ ta superbe origine;
 Tout homme, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
 Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux!
 Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même!
- 280 Laisse aux fils de la nuit⁴ le doute et le blasphème;
 Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas :
 La gloire ne peut être⁵ où la vertu n'est pas.
 Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
 Parmi ces purs enfants⁶ de gloire et de lumière
- 285 Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
 Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer⁷!

(Méditation deuxième)

LE SOIR⁸

* J'avais perdu depuis quelques mois (en réalité, depuis plus d'un an), l'objet de l'enthousiasme et de l'amour de ma jeunesse. J'étais venu au printemps de 1819) m'ensevelir dans la solitude chez un de mes oncles, l'abbé de Lamartine, au château d'Urcy (à Montculot, près Dijon), dans les montagnes

1. *Jamais, jamais l'écho...* A rapprocher encore de Milton (*Paradis perdu*, III); 2. *Courage! enfant...* Cf. Virgile (*Énéide*, IX, 640) : « *Macte nova virtute puer* »; 3. *Tu portes sur ton front...* Ce passage est également rapproché par M. Lanson du portrait de Satan par Milton : « Sa figure n'avait pas perdu encore tout son éclat d'orgueil... » (traduit par Chateaubriand, *Génie du christianisme*, II, IV, 9); 4. *Fils de la nuit* : anges des ténèbres; 5. *La gloire ne peut être...* Vers cornélien (qu'un poète oublié, Clémence, aurait revendiqué comme lui appartenant, dans le *Chant d'un solitaire*, 1816); 6. *Parmi ces purs enfants...* Cf. *Manfred* (II, II) : « Bel et fier esprit à la chevelure de lumière, aux yeux de gloire étincelants »; 7. *... Et pour aimer.* Byron devait rester sourd à l'appel de Lamartine. Lamartine terminera la *Vie de Byron* (1865) par ce jugement : « ... En résumé, lord Byron restera dans l'esprit des hommes comme un de ces êtres fantastiques qui semblent créés par la magie plutôt que par la nature, qui éblouissent l'imagination, qui passionnent le cœur, mais qui ne satisfont ni la raison ni la conscience »; 8. Cette élégie est inséparable de la méditation huitième : le *Souvenir*. C'est le même ton, le même mètre, la même inspiration. Ce sont, dit M. Lanson, « deux moments de la même rêverie » également consacrés au souvenir obsédant d'Elvire, devenue comme un fantôme spiritualisé que le poète mêle ici à tous les paysages, aux formes impalpables de ce soir plein d'ombres frissonnantes et de résonances mystérieuses. Le thème du *Soir* est un de ceux qu'avait vulgarisés Ossian et qu'avait exploités Parny (*le Revenant et les Paradis*), Fontanes (*le Jour des morts*) Léonard et Millevoye, Soumet (*l'Immortalité*) et M^{me} de Staël (*Delphine*). Ce thème était, du reste, très ancien puisqu'on le rencontre déjà chez Pétrarque (*Rime*, I, CXXIX; et II, sonnet CCLXXXII, canzone, CCCLIX et sonnet CCLXXIX). Lamartine imprégné de ces lectures y trouvait toute prête une forme propre à recueillir une émotion sincère et brûlante. La pièce est écrite en quatrains octosyllabiques, avec rimes embrassées, forme chère aux poètes élégiaques du XVIII^e siècle et de l'Empire (Bernis, Léonard, Fontanes, Parny, Millevoye, etc.).

les plus boisées et les plus sauvages de la haute Bourgogne. J'écrivis ces strophes dans les bois qui entourent ce château... » (Commentaire de 1849.)

Le soir ramène le silence¹.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs²
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon;
A mes pieds l'étoile amoureuse³
De sa lueur mystérieuse⁴
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre⁵ au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre⁶.

Tout à coup⁷, détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne⁸,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet⁹ d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu ?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme ?

1. *Le silence*. Le silence du soir était déjà noté dans les *Chants de Selma* (Ossian-Letourneur, I, 217), mais, dit M. Lanson, « tout l'effet naît ici de ce que l'impression du silence fait l'ouverture de la pièce ». Quand la lueur qui provoque la rêverie du poète se sera éteinte, le silence clora la pièce comme il l'a ouverte; 2. *Vague des airs* (comme au vers suivant : *char de la nuit*) : ce sont des expressions et images toutes faites, très en vogue dans la langue poétique du XVIII^e siècle; 3. *L'étoile amoureuse* : l'étoile de l'amour (l'adjectif pris souvent dans un sens actif comme chez les Latins). L'invocation à l'étoile du soir est un des thèmes ossianiques les plus fameux; 4. *Mystérieuse* : épithète alors commune pour ces clartés nocturnes (cf. le marquis de Chateaubriand *De la composition des paysages*, 1777); 5. *De ce hêtre*. Ce hêtre est le *foyard* qui avait donné son nom à une source des bois d'Urcy ; Lamartine en a parlé dans les *Nouvelles confidences* : « Le hêtre séculaire qui ombrage la source et qui couvre un demi-arpent de ses branches et de sa nuit. » Lamartine devait consacrer à cette source du Fayard (forme française substituée au bourguignon *foyard*) un poème des *Harmonies* : « *La source dans les bois* »; 6. *Voltiger une ombre*. M. Lanson rapproche d'Ossian (*Temora*, VII) : « Souvent on voit les âmes des morts voyager dans les tourbillons des vents », de Fontanes (*le Verger* 1788, III) et aussi de M^{me} de Staël (*Delphine*) : « Il me semblait qu'au clair de la lune je voyais leurs ombres légères passer au travers des feuilles sans les agiter »; 7. *Tout à coup*... M. Levaillant note très finement que les trois premières strophes ne forment qu'une sorte d'introduction. La rêverie du poète, provoquée par le silence dans les ténèbres, une lueur et un frissonnement, va maintenant s'élancer sur le rayon de la lune. Les rimes changent également de tonalité : graves et sombres dans les trois premières strophes, elles deviennent lumineuses et d'une harmonie légère et prolongée; 8. *L'astre nocturne* : c'est la lune, et non Vénus; 9. *Doux reflet*, la lumière de la lune est le reflet de la lumière du soleil.

Descends-tu¹ pour me révéler
Des mondes le divin mystère,
Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler ?

25 Une secrète intelligence²
T'adresse-t-elle aux malheureux ?
Viens-tu la nuit briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance ?

30 Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui l'implore ?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir ?

35 Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus³ :
Douce lumière, es-tu leur âme ?

40 Peut-être ces mânes heureux⁴
Glissent ainsi sur le bocage.
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux !

Ah ! si c'est vous, ombres chéries⁵,
Loin de la foule et loin du bruit
Revenez ainsi chaque nuit⁶
Vous mêler à mes rêveries.

45 Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

1. *Descends-tu* : cf. l'invocation à la lune dans *Paysage dans le golfe de Gênes* ; 2. *Intelligence* : sympathie (même idée, dans le poème *les Étoiles*, d'une sorte de communication entre les astres et les hommes) ; 3. *Je songe à ceux qui ne sont plus*, Lamartine, malgré ce pluriel, ne songe pas ici à sa famille dans le sens large du mot, mais à Julie, et peut-être à la première Elvire : Graziella ; 4. *Peut-être ces mânes heureux*, vers d'un spiritualisme et d'un ton virgiliens (cf. *Enéide*, vi, 637) ; 5. *Ombres chéries*, Expression fréquente dans Ossian (cf. *Temora*, vii) ; 6. *Revenez ainsi chaque nuit*. Cf. Pétrarque (*Rime*, II, CCLXXXIII) : « Ame heureuse qui reviens souvent consoler mes nuits douloureuses ».

Venez!... Mais des vapeurs funèbres¹
 Montent des bords de l'horizon :
 Elles voilent le doux rayon,
 Et tout rentre dans les ténèbres.

(Méditation troisième)

L'IMMORTALITÉ

Le *Commentaire* dit que la poésie « était adressée à une femme jeune, malade, découragée de la vie, et dont les espérances d'immortalité étaient voilées dans son cœur par le nuage de ses tristesses. Moi-même j'étais plongé alors dans la nuit de l'âme, mais la douleur, le doute, le désespoir ne purent jamais briser tout à fait l'élasticité de mon cœur souvent comprimé, toujours prêt à réagir contre l'incrédulité et à relever mes espérances vers Dieu. » (*Commentaire* de 1849).

Écrite en octobre ou novembre 1817, cette « contemplation » fut adressée à M^{me} Charles, qui allait mourir, dans une forme notablement différente de la version publiée trois ans plus tard et retouchée dans un sens encore plus chrétien (peut-être sous l'influence de Lamennais). La pièce originale est simplement intitulée :

Contemplation of Man MÉDITATION : A JULIE.

position
 Le soleil de nos jours² pâlit dès son aurore;
 Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
 Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit :
 L'ombre croît³, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit.
attitude to death
 Qu'un autre à cet aspect frissonne et s'attendrisse,
 Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
 Qu'il ne puisse de loin entendre⁴ sans frémir
 Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
 Les soupirs étouffés⁵ d'une amante ou d'un frère⁶
 Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
 Ou l'airain⁷ gémissant, dont les sons éperdus
 Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus!

1. *Mais des vapeurs funèbres.* Cette évocation finale (brume et nuages, lumière voilée) est encore un thème d'Ossian; 2. *De nos jours.* Lamartine associe sa vie à celle d'Elvire. Il était, du reste, lui-même malade et, dans toute la méditation, il feint, par un sentiment délicat pour la mourante, d'être lui-même le plus gravement menacé; 3. *L'ombre croît...* A remarquer le rythme brisé de ce vers. Ce vers est à rapprocher de Fontanes, la *Chartreuse de Paris* : cité dans le *Génie du christianisme* (IV, v, 2); 4. *De loin entendre.* L'expression n'est pas sans obscurité. Il faut, sans doute, comprendre « de loin » par « d'avance » : le mourant entend en imagination et d'avance les chants funèbres; 5. *Les soupirs étouffés.* Cf. la scène fameuse d'*Hamlet*. M. Levaillant rapproche le vers d'un passage de *René* (la douleur d'Amélie à la mort de son père); 6. *Un frère* : allusion, sans doute, à son ami Virieu; 7. *L'airain* : la cloche. Métonymie classique ordinaire (cf. Chateaubriand, le *Génie du christianisme*, I, IV.). Lamartine évite souvent le terme technique jugé trop familier (il dit ainsi la génisse pour la vache, l'urne pour la cruche, la poudre pour la poussière etc.).

Je te salue, ô Mort¹! Libérateur² céleste,
 Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste³
 15 Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur;
 Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur;
 Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide;
 Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
 Tu n'anéantis pas, tu délivres : ta main,
 20 Céleste messenger, porte un flambeau divin;
 Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
 Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière;
 Et l'espoir, près de toi, rêvant sur un tombeau,
 Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau⁴.

Appeal to Death to come.
 25 Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles!
 Viens, ouvre ma prison⁵; viens, prête-moi tes ailes!
 Que tardes-tu? Parais; que je m'élance enfin
 Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin!

He speculates about the nature of H.
 30 Qui m'en a détaché⁶? Qui suis-je, et que dois-je être?
 Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.
 Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
 Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu?
 Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
 Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile?
 35 Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports,
 Le corps tient-il à toi comme tu tiens-au corps?
 Quel jour séparera l'âme de la matière?
 Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre?

1. Je te salue, 6 Mort. Peut-être, d'après M. Lanson, Lamartine songeait-il à la mort de Milton (*Paradis perdu*, II); 2. Libérateur, au masculin. L'adjectif est employé ici substantivement et a une valeur générale. L'idée est à rapprocher de la Mort de Socrate, où la mort est présentée comme une délivrance; 3. Funeste : au sens étymologique de funèbre (*funus*); 4. M'ouvre un monde plus beau : l'allégorie (commencée au v. 14) se termine dans une vision mystique et un espoir chrétien. La première rédaction était plus abstraite et seulement déiste : « ... De l'avenir caché déchire le rideau »; 5. Viens, ouvre ma prison. Image souvent employée déjà. Cf. Young-Letourneur (*Nuit V*, I, 91) : « La mort n'ensevelit que le corps; elle élargit l'âme de sa prison. » Voltaire (*Dictionnaire philosophique et Art dramatique*) : « Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste! » Déjà Pétrarque avait usé de cette image platonicienne (*Triomphe de la mort*, II) : « La mort, pour les âmes nobles, est la fin d'une obscure prison. » A rapprocher de l'*Homme* de Lamartine (v. 76) : « Dans la prison des sens enchaîné sur la terre. » Comparer avec le symbole de la prison dans Vigny (*Mont des oliviers*, v. 106); 6. Qui m'en a détaché... Toutes ces questions posent une fois de plus le problème essentiel de toutes les religions et de toutes les philosophies : la nature de l'âme, ses rapports avec le corps. M. Lanson voit la source de ce passage dans Voltaire (*Discours sur l'homme*), dans L. Racine (*la Religion*, II), mais la grande source littéraire est Pascal (*Pensées*, édition de 1687, I, 8) : « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même... Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais... ». Cf. aussi Ronsard (*Hymne de la Mort*).

As-tu tout oublié? Par delà le tombeau,
 40 Vas-tu renaître encor¹ dans un oubli nouveau?
 Vas-tu recommencer une semblable vie?
 Ou, dans le sein de Dieu, ta source² et ta patrie,
 Affranchi³ pour jamais de tes liens mortels,
 Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?

Elvire - faith allows him to see her
 45 Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie⁴! *age, i allow*
 C'est par lui que déjà mon âme raffermie
 A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs *him to see her*
 Se faner⁵ du printemps les brillantes couleurs; *leave her.*
 C'est par lui que, percé du trait qui me déchire,
 50 Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire,
 Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,
 A ton dernier regard⁶, brilleront dans mes yeux.

What his opponents, and the Scientists say.
 « Vain espoir! » s'écriera le troupeau d'Épicure⁷,
 Et celui dont la main disséquant la nature,
 55 Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
 Voit penser la matière⁸ et végéter⁹ l'esprit.
 « Insensé, diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
 Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use¹⁰,
 Tout marche vers un terme¹¹, et tout naît pour mourir!
 60 Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir,
 Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
 Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe;
 Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir;
 Les cieux même, les cieux commencent à pâlir;
 65 Cet astre dont le temps a caché la naissance,

1. *Vas-tu renaître encor...* Cette doctrine des existences successives est conforme à la théorie de Pythagore et de Platon (qui est d'accord sur ce point avec le dogme chrétien). Cf. Platon (*Phédon*) et aussi Virgile (*Enéide*, VI, 748-752); 2. *Dans le sein de Dieu, ta source.* Cf. J.-J. Rousseau (*Émile*, IV, *Vicaire savoyard* et *Nouvelle Héloïse*, VI, II) : « Source de vie et de félicité »; 3. *Affranchi.* Cf. J.-J. Rousseau (*Émile*) : « Délivré des entraves du corps », et, pour le vers suivant, Chénedollé (*Génie de l'homme*, III, 84); 4. *O moitié de ma vie.* C'est le mot d'Horace : « *Animæ dimidium meæ* »; 5. *Se faner.* Julie, née en 1784, avait alors trente-trois ans; 6. *A ton dernier regard* : au dernier regard que je recevrai de toi. Cf. Lanson : « Lamartine se fait plus mourant qu'il n'est pour voiler à la malade l'origine vraie de ses pensées sur l'immortalité des âmes et sur leur réunion par delà la mort »; 7. *Le troupeau d'Épicure* : ce sont les matérialistes. Le mot est emprunté à Horace : « *Epicuri de grege* » (*Épîtres*, I, IV, 16); 8. *Voit penser la matière...* Lamartine fait allusion ici, sans doute, à l'école matérialiste du XVIII^e siècle, Cabanis et ses disciples. Peut-être songe-t-il surtout à Le Gall, inventeur de la phrénologie et auteur de l'*Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*; 9. *Végéter* : vivre d'une vie végétale; 10. *Tout commence et tout s'use.* Cf. Lucrèce (*De natura rerum*, II, 1173-1174 et toute la prosopopée de la nature); 11. *Tout marche vers un terme.* Tout ce développement est à rapprocher d'Ossian (traduction Letourneur, *Carthou*, II, 261-262), de Baour-Lormian, *Hymne au soleil* 49-50, et aussi de Young, l'auteur des *Nuits*.

Le soleil¹, comme nous, marche à sa décadence,
 Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
 Le chercheront un jour et ne le verront plus.
 Tu vois autour de toi dans la nature entière
 70 Les siècles entasser poussière sur poussière,
 Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
 De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
 Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime² folie!
 Au fond de son tombeau³ croit retrouver la vie,
 75 Et dans le tourbillon au néant⁴ emporté,
 Abattu par le temps, rêve l'éternité! »

Sentiment & Instinct over Reason

Qu'un autre vous réponde⁵, ô sages de la terre!
 Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère⁶.
 Notre faible raison se trouble et se confond :
 80 Oui, la raison se tait; mais l'instinct vous répond.
 Pour moi, quand je verrais⁷ dans les célestes plaines
 Les astres, s'écartant de leurs routes certaines⁸,
 Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
 Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
 85 Quand j'entendrais gémir et se briser la terre;
 Quand je verrais son globe errant et solitaire,
 Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
 Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
 Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
 90 Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
 Seul je serais debout : seul, malgré mon effroi,

1. *Le soleil*. Dans l'*Hymne au soleil* Lamartine exprimera le sentiment contraire; 2. *Sublime*, ne peut avoir ici un sens laudatif d'après le ton et le sens du passage. Il signifie : que rien ne peut dépasser; 3. *Au fond de son tombeau*, Young avait dit au contraire : « Que les tombeaux sont peuplés!... C'est là que l'homme est enfanté à la vie. » Même idée dans Chénedollé (*Génie de l'homme*, III); 4. *Au néant* : vers le néant (emploi généralisé de la préposition à, comme chez les classiques); 5. *Qu'un autre vous réponde*. Aux arguments philosophiques procédant de la pure logique et de la raison, Lamartine oppose le simple sentiment, comme avait fait J.-J. Rousseau dans le *Vicaire savoyard* : « Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas philosopher avec vous... quand tous les philosophes du monde penseraient que j'ai tort, si vous sentez que j'ai raison, je n'en veux pas davantage. » Lamartine, du reste, dans une première rédaction avait dit :

Philosophes rêveurs, je ne puis vous répondre,
 Ma raison aisément se laisserait confondre.

6. *J'aime, il faut que j'espère*. Cf. Young-Letourneur (*Nuit XI*, I, 214) : « Si l'immortalité n'est qu'une erreur, que cette erreur m'est chère! »; 7. *Pour moi, quand je verrais...* Même idée dans Young-Letourneur (*Nuit IX*, I, 175), qui se souvenait peut-être du *Caton* d'Addison. Toute cette période est une large et puissante paraphrase des vers fameux d'Horace *Odes*, III, III, 7-8) :

*Si fractus illabatur orbis
 Impavidum ferient ruinae.*

8. *Certaines* : déterminées, fixées (latin *certus*).

Être infailible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits¹ je t'attendrais encore!

- 95 Souvent, tu t'en souviens, dans cet heureux séjour²
Où naquit d'un regard notre immortel amour,
Tantôt sur les sommets de ces rochers antiques,
Tantôt aux bords déserts des lacs mélancoliques³,
Sur l'aîle du désir⁴, loin du monde emportés⁵,
100 Je plongeais avec toi dans ces obscurités.
Les ombres, à longs plis⁶ descendant des montagnes,
Un moment à nos yeux dérobaient les campagnes;
Mais bientôt, s'avancant sans éclat et sans bruit,
Le chœur mystérieux des astres de la nuit⁷,
105 Nous rendant les objets voilés à notre vue,
De ses molles⁸ lueurs revêtait l'étendue :
Telle, en nos temples⁹ saints par le jour éclairés,
Quand les rayons du soir pâlisent par degrés,
La lampe¹⁰, répandant sa pieuse lumière,
110 D'un jour plus recueilli remplit le sanctuaire.
(Eivine's (+ Lamartine's) declaration of faith)
Dans ton ivresse alors tu ramenaï mes yeux
Et des cieus à la terre, et de la terre aux cieus :
« Dieu caché¹¹, disais-tu, la nature est ton temple!
L'esprit te voit partout quand notre œil la contemple;
115 De tes perfections, qu'il cherche à concevoir,
Ce monde est le reflet¹², l'image, le miroir;
Le jour est ton regard, la beauté ton sourire¹³;
Partout le cœur t'adore et l'âme te respire;

Setting of
scene for
Eivine's
declaration
of faith

1. Sur les mondes détruits. Dans son ode sur le temps Thomas avait écrit avec moins de force : « Sur les mondes détruits le Temps dort immobile »; 2. Cet heureux séjour : le séjour d'Aix-les-Bains; 3. Des lacs mélancoliques. C'est un pluriel poétique, qui idéalise en généralisant. M. Lanson note les variations de Sainte-Beuve qui a apprécié différemment cette épithète, la critiquant d'abord (pour lui préférer lac bleu), pour se rétracter ensuite; 4. Sur l'aîle du désir. Lamartine emploie souvent cette image qui vient de Pétrarque; 5. Emportés : anacoluthie. Grammaticalement ce participe ne se rapporte à rien, mais le sens est clair; 6. Les ombres, à longs plis... Imitation du vers célèbre de Virgile : « Majoresque cadunt altis de montibus umbra » (Bucoliques, I, v. 83). Les plis des ombres suggèrent tout naturellement l'image familière des voiles de la nuit; 7. ... Des astres de la nuit. Encore un thème romantique connu (Cf. Baour-Lormian, Ossian, 12) et Chénedollé (Génie de l'homme, I, 14). Cf. l'Isolément, v. 11; 8. Molles. M^{me} de Genlis trouvait que Lamartine abusait de l'épithète « molles »; 9. Temples : églises. Cf. les deux Harmonies : la Lampe du sanctuaire et l'Hymne du soir dans les temples; 10. La lampe : celle qui est allumée devant le saint-sacrement. Même comparaison dans « la Prière (v. 6 et 7) »; 11. Dieu caché... C'est l'expression d'Isaïe : « Deus absconditus », reprise par Pascal, Chateaubriand (Génie du christianisme, I, vi, 1), Chénedollé (Génie de l'homme, I, 25) et auparavant par Pope (la Prière universelle) et L. Racine (la Religion, v. 318). Ce thème sera repris par Lamartine dans la Prière et dans Dieu; 12. Ce monde est le reflet. Idée platonicienne, chère à Lamartine; 13. La beauté, ton sourire. Cf. Young : « Le jour est ton sourire ».

Éternel, infini¹, tout-puissant et tout bon,
 120 Ces vastes attributs n'achevent pas ton nom;
 Et l'esprit, accablé sous ta sublime essence,
 Célèbre ta grandeur jusque dans son silence.
 Et cependant, ô Dieu! par sa sublime loi²,
 Cet esprit abattu s'élance encore à³ toi,
 125 Et, sentant que l'amour est la fin de son être,
 Impatient d'aimer⁴, brûle de te connaître. »

They pray
 Tu disais; et nos cœurs unissaient leurs soupirs
 Vers cet être inconnu qu'attestaient⁵ nos désirs :
 A genoux devant lui, l'aimant dans ses ouvrages,
 130 Et l'aurore et le soir lui portaient nos hommages,
 Et nos yeux enivrés contemplaient tour à tour
 La terre notre exil⁶, et le ciel son séjour.

The aspiration to go to God there & then
 Ah! si dans ces instants où l'âme fugitive⁷
 S'élance et veut briser le sein qui la captive⁸,
 135 Ce Dieu, du haut du ciel répondant à nos vœux,
 D'un trait libérateur nous eût frappés tous deux;
 Nos âmes, d'un seul bond⁹ remontant vers leur source,
 Ensemble auraient franchi les mondes dans leur course;
 A travers l'infini, sur l'aile de l'amour¹⁰,
 140 Elles auraient monté comme un rayon du jour,
 Et, jusqu'à Dieu lui-même arrivant éperdués¹¹,
 Se seraient dans son sein pour jamais confondues!
 Ces vœux nous trompaient-ils? Au néant destinés,
 Est-ce pour le néant que les êtres sont nés¹²?

1. *Eternel, infini...* « Ces quatre épithètes, dit M. Lanson, contiennent les attributs rousseauistes de Dieu. » Rousseau ajoute l'intelligence et la justice (cf. *Emile*, iv, 334-336); 2. *Par sa sublime loi* : par l'effet de sa sublime loi qui est d'aimer; 3. *A toi* : vers toi (*ad latin*). Rapprocher l'idée de tout ce passage de Young-Letourneur (*Nuit XXII*, II, 163): « L'âme est faite pour voyager dans les cieux. » Cf. aussi *Corinne* (livre X, iv); 4. *Impatient d'aimer...* Lamartine a trouvé dans la philosophie platonicienne l'idée de cette ascension de l'âme par l'amour jusqu'à Dieu. Peut-être s'est-il rappelé aussi certains passages de l'*Imitation* (III, 5): *Des nombreux effets de l'amour divin* : « L'amour tend toujours en haut »; 5. *Qu'attestaient*, sens fort qui prouvaient par un témoignage certain; 6. *La terre notre exil*. Cf. l'*Isolément* (v. 47). 7. *L'âme fugitive* : qui est sur le point de fuir; 8. *Qui la captive* : tient captive (sens classique); 9. *Ms.* : Nos âmes, à l'instant; 10. *Sur l'aile de l'amour*. Cf. v. 99 : sur l'aile du désir; 11. *Eperdués* : éperdués de joie; 12. A partir de ce vers une péroraison nouvelle est substituée au texte du manuscrit dont voici la conclusion primitive :

Non, cet Être parfait, suprême Intelligence,
 A des êtres sans but n'eût pas donné naissance;
 Non, ce but est caché, mais il doit s'accomplir,
 Et ce qui peut aimer n'est pas né pour mourir!...
 — Et cependant, jeté dans les déserts du monde,
 L'homme, pour s'éclairer dans cette nuit profonde,

145 Partageant le destin du corps qui la recèle,
 Dans la nuit du tombeau l'âme s'engloutit-elle ?
 Tombe-t-elle en poussière ? ou, prête à s'envoler¹,
 Comme un son qui n'est plus va-t-elle s'exhaler ?
 Après un vain soupir, après l'adieu suprême
 150 De tout ce qui t'aimait, n'est-il plus rien qui t'aime?...
 Ah ! sur ce grand secret n'interroge que toi² !
 Vois mourir ce qui t'aime³, Elvire, et réponds-moi !

(Méditation quatrième)

N'a qu'un jour incertain, qu'un flambeau vacillant
 Qui perce à peine l'ombre et meurt au moindre vent.
 Et, tel qu'aux sombres bords l'ombre des Danaïdes
 S'efforce de remplir des urnes toujours vides,
 Poussé par son esprit, tourmenté par son cœur,
 L'un cherche la lumière, et l'autre le bonheur ;
 L'un, sans cesse entouré de nuages funèbres,
 Creusant autour de soi ne trouve que ténèbres,
 Et, suivant vainement la lueur qui le fuit,
 De la nuit échappé, retombe dans la nuit :
 L'autre, altéré d'amour, enivré d'espérance,
 Vers un but fugitif incessamment s'élançait ;
 Toujours prêt de l'atteindre et toujours abusé,
 Sur lui-même à la fin il retombe épuisé.
 Ainsi l'homme, flottant de misère en misère
 Du berceau vers la tombe achève sa carrière ;
 Et, du temps et du sort jouet infortuné,
 Descendant au tombeau, dit : Pourquoi suis-je né ?
 — Pourquoi ? pour mériter, pour expier peut-être,
 Et puisque tu naquis, il était bon de naître !

C'est à l'avant-dernier vers que Julie empruntera en la détournant de son sens, l'expression *pour expier* qu'elle répète dans sa lettre du 10 novembre 1817 à Lamartine : « ... Je crois qu'après de longues souffrances, je vivrai. Je vivrai *pour expier*. » Voir notre édition de *Raphaël* (Bibliothèque Larousse), 204.

1. *Prête à s'envoler* : près de. C'est, idée et image, un reflet du *Phédon* (85 E, 86 D.). Lamartine n'avait pas encore lu la traduction de Cousin (parue en 1822), mais il connaissait ces théories par ses maîtres de philosophie et par son ami Fréminville. Lamartine développera cette comparaison dans *la Mort de Socrate* (v, 287-294) ; 2. *N'interroge que toi, c'est-à-dire n'interroge que ton sentiment, ta conscience* ; 3. *Vois mourir ce qui t'aime...* M. Lanson rapproche ce dernier vers d'un passage de J.-J. Rousseau (*Nouvelle Héloïse*, vi, 12). Ce sont les dernières paroles de Julie à Saint-Preux : « Mon âme existerait-elle sans toi ? sans toi quelle félicité goûterais-je ? Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre... Je meurs dans cette douce attente. » Cf. également la Lettre XIV du livre III de *Delphine* : « La puissance d'aimer me fait sentir en moi la source immortelle de la vie... Quelle idée mon imagination peut-elle me donner du bonheur, si ce n'est pas avec toi que je dois en jouir ? » Lamartine, sans imiter directement, a pu, comme si souvent par ailleurs, s'imprégner et se nourrir plus ou moins consciemment de ces états d'âme et de ces aspirations qui entroyaient dans un autre monde des consolations idéales aux déceptions de la vie terrestre.

LE VALLON¹

« Ce vallon (appelé la vallée Férouillat) est situé dans les montagnes du Dauphiné, aux environs du Grand-Lemps; il se creuse entre deux collines boisées et son embouchure est fermée par les ruines d'un vieux manoir qui appartenait à M. Aymon de Virieu. Nous allions quelquefois y passer des heures de solitude. » (Commentaire.)

douleur
I Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort :
Prêtez-moi seulement, vallons de mon enfance³,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

5 Voici l'étroit sentier de l'obscur vallon :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front⁴ leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
10 Tracent en serpentant les contours du vallon;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours⁵ comme eux s'est écoulée;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :
15 Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

II La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux;

1. La date de ce poème est assez difficile à préciser. D'après M. des Cognets et M. Lanson le *Vallon* aurait été commencé en juin-juillet 1819 au Grand Lemps (dans les montagnes du Dauphiné) et terminé à Mâcon. Lamartine y aurait fondu quelques vers d'une pièce sur Juh, qu'il renonçait à terminer. Le poème fut envoyé à de Virieu dans une lettre d'octobre 1819.
2. *Mon cœur lassé de tout*, c'est là un thème essentiellement romantique : l'âme, en pleine jeunesse déjà lasse et détachée de la vie. Cet état d'âme était déjà connu. (M. Lanson cite une lettre de Ch. Nodier à son ami J.-J. Goy, du 17 brumaire an VIII.) Cf. également la traduction de *Psaumes* de Genoude qu'on lisait alors dans la famille Virieu : « Je suis las de la vie » (*Job*, x, 1).
3. *Vallons de mon enfance*. Le pluriel (devenu un singulier après le 12^e édition) donne plus de généralité au poème. Du reste, Lamartine n'ayant fait que de courts séjours en Dauphiné ne pouvait appeler la vallée Férouillat « le vallon de mon enfance ». La vérité est qu'il se substitue à son ami de Virieu et parle pour lui, par une de ces transpositions poétiques qui lui sont habituelles. D'après M. des Cognets, la seconde partie seulement serait plus personnelle à Lamartine.
4. *Qui, courbant sur mon front...*, peut-être un souvenir de Virgile (*Géorgiques*, II, 488-489) et, d'après M. Zyromski, une réminiscence de Pierre Lebrun (*Retour à la solitude*, 1807).
5. *La source de mes jours*. Cette image symbolique découle tout naturellement de la description précédente. Cf. *Job* (xiv) et *Psaumes* (xxiv) : « Je me suis écoulé comme une eau qui s'écoule. » Cf. également Rousseau (*Nouvelle Héloïse*, I, 26).

Comme un enfant bercé par un chant monotone,
20 Mon âme s'assoupit¹ au murmure des eaux.

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde², à ne voir que les cieux.

35 J'ai trop vu, trop senti, trop aimé³ dans ma vie; *malheur*
Je viens chercher vivant le calme du Léthé⁴.
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence;
30 Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné⁵ qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé;
35 L'amour seul est resté⁶, comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur⁷ qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
40 Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière⁸;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais⁹;

1. Mon âme s'assoupit. La douleur évoquée dans la première strophe commence à s'apaiser sous l'influence bienfaisante de la nature; 2. A n'entendre que l'onde : Rousseau (*Cinquième rêverie du promeneur solitaire*), avait marqué déjà l'accord du bruit de l'eau avec la rêverie. Sur ce goût de la solitude, voir la célèbre lettre de Rousseau à M. de Malesherbes; 3. Cf. Parny (*Élégies*, IV, 14) : « Hélas! j'ai trop aimé »; 4. Du Léthé : fleuve des enfers où les âmes allaient boire l'oubli (cf. Virgile, *Énéide*, VI : « longa oblivia potant »); 5. Comme un son éloigné. Cf. *Psaumes* (I XXXIX) : « Notre vie a passé comme la parole qui n'est plus. » Sur la douceur du souvenir, à rapprocher de la *Tristesse d'Olympio* de Hugo, et du *Souvenir* de Musset; 6. L'amour seul est resté. Cf. Parny (*Élégies*, IV, 11) : « J'ai tout perdu; l'amour seul est resté », et J.-J. Rousseau : « L'amour seul reste » (*Nouvelle Héloïse*, III, 16). Lamartine a utilisé ces réminiscences mais les a transformées par la grande et belle image qui suit. Fait-il allusion ici à son amour passé pour Elvire ou à son amour naissant pour M^{lle} Birch qu'il va bientôt épouser? 7. Ainsi qu'un voyageur... (cf. Milton, *Paradis perdu*, XII, 1); 8. Secouons la poussière. Cette image se trouve dans l'Évangile (*Luc*, X, 11), mais Lamartine lui donne un autre sens; 9. ... Ne repasse jamais. Image à la fois antique et biblique (cf. Virgile, *Énéide*, VI, 425) : « Irreineabilis unda », et Job (XVI, 23) : « Je marche dans une voie par laquelle je ne reviendrai jamais ».

Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

- 45 Tes jours, sombres et courts comme les jours d'automne,
 Déclinent comme l'ombre¹ au penchant des coteaux;
 L'amitié te trahit², la pitié t'abandonne,
 Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

- Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime;
 50 Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :
 Quand tout change pour toi, la nature est la même,
 Et le même soleil se lève sur tes jours.

- De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore :
 Détache ton amour des faux biens que tu perds;
 55 Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore³,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

- Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre;
 Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon;
 Avec le doux rayon de l'astre du mystère⁴
 60 Glisse à travers les bois⁵ dans l'ombre du vallon.

Dieu pour le concevoir⁶ a fait l'intelligence :
Sous la nature enfin découvre son auteur⁷!
 Une voix à l'esprit parle dans son silence⁸ :
 Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur?

(Méditation cinquième.)

1. *Déclinent comme l'ombre.* Cf. *Psaumes* (cv) : « Mes jours ont décliné comme l'ombre »;
 2. *L'amitié te trahit.* Cf. *Job* (vi, 13) : « Mes amis même m'ont abandonné. » M. Levaillant
 voit ici une allusion à une rivalité délicate qui, à propos de M^{lle} Birch, faillit compromettre
 l'amitié de Lamartine et de Louis de Vignet; 3. *Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore.* Chateau-
 briand avait déjà exprimé la même idée (*Génie du christianisme*, II, 3, 4) : « Cette harmonie
 des choses célestes que Pythagore entendait dans le silence de ses passions. » L'écho n'est donc
 ici que le retentissement lointain de « l'harmonie des choses célestes ». Cf. Fontanes (*Essai sur*
l'astronomie, Œuvres, I, 23); 4. *Astre du mystère* : la lune (une des nombreuses périphrases
 par lesquelles Lamartine désigne la lune); 5. *Glisse à travers les bois.* Effet bien connu et sou-
 vent rendu depuis (Bernardin de Saint-Pierre); 6. *Pour le concevoir* : pour qu'on le conçoive
 (usage très libre venant des classiques : l'infinif d'une proposition complétive renvoyant à
 un nom seulement suggéré); 7. *Découvre son auteur.* Cf. *l'Immortalité* (v. 113 sq.); 8. ... *Parle*
dans son silence. Lamartine unit ici, comme il le fera dans la Prière, le mot des *Psaumes* (xviii).
 « Cæli enarrant Dei gloriam » et le souvenir de Pascal : « Le silence éternel des espaces infinis
 m'effraie ».

LE DÉSESPOIR¹

Cette méditation, primitivement intitulée *Ode au Malheur*, fut composée en novembre 1818, soit onze mois après la mort de Julie Charles. Lamartine la commente en ces termes (en 1849) : « Il y a des heures où la sensation de la douleur est si forte dans l'homme jeune et sensible, qu'elle étouffe la raison. Il faut lui permettre alors le cri et presque l'imprécation contre la destinée... Je souffrais trop : il fallait crier... Une nuit, je me levai, je rallumai ma lampe, et j'écrivis ce gémissement, ou plutôt ce rugissement de mon âme. Ce cri me soulagea ; il me sembla que je m'étais vengé du destin par un coup de poignard. »

Aussitôt après l'avoir écrite, le 1^{er} décembre 1818, le poète déclare son ode « trop impie pour des yeux vulgaires... C'est un blasphème d'un bout à l'autre... Je veux même l'anéantir ». Il n'en fit rien, mais, pour rasséréner sa mère, que la lecture de l'*Ode au Malheur* avait profondément peignée, il s'imposa d'écrire, « à contre-cœur », une médiocre contre-partie : *la Providence à l'homme* (26 mai 1819).

Lorsque du Créateur² la parole féconde
Dans une heure fatale³ eut enfanté le monde

Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite⁴ il détourna sa face,
5 Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

« Va, dit-il, je te livre à ta propre misère ;
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi :
10 Roule au gré du hasard dans les déserts du vide ;
Qu'à jamais loin de moi le Destin soit ton guide⁵
Et le Malheur ton roi ! »

Il dit. Comme un vautour qui plonge sur sa proie,
Le Malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,
15 Un long gémissement⁶ ;

1. Au point de vue des sources, Lamartine (*Cours de littérature*, II, 338) affirme que cette méditation est inspirée de *Job*. Mais cette influence est moins certaine que celle des *Nuits* de Young. Peut-être a-t-elle été renforcée par la lecture d'Ugo Foscolo (*Dernières lettres de Jacopo Ortis*). Pourquoi, se demande M. Lanson, Lamartine a-t-il changé son ancien titre d'*Ode au malheur* ? « Ne serait-ce pas que « malheur » est plus objectif, « désespoir » plus subjectif ? On voit le mot apparaître dans la lettre (à Virieu) du mois de décembre, lorsque Lamartine veut concilier sa piété avec la piété orthodoxe. Il fait ainsi d'autant mieux apparaître sa révolte comme un état passager qu'il réprouve, que le désespoir est, dans la théologie catholique, le péché irrémissible » ; 2. *Lorsque d. Créateur*. A rapprocher des 11^e et 111^e *Nuits* de Young, qui avaient déjà été imitées par Chénedollé (*Génie de l'homme*, I) ; 3. *Fatale* : funeste ; 4. *De son œuvre imparfaite*. A rapprocher, par contraste, des v. 37 et 38 de l'*Homme*. Ce geste dédaigneux suppose un sentiment contraire de celui qui est indiqué dans la *Genèse* : « Dieu considéra son œuvre et vit qu'elle était bonne » ; 5. ... *Le Destin soit ton guide*. A rapprocher du poème de Vigny : *les Destinées* ; 6. *Un long gémissement*. M. Lanson signale que cet hémistiche est de Boileau (*le Lutrin*, III, 159) : « Et l'orgue même en pousse un long gémissement. » Cette allégorie du malheur est bien dans le goût anglais (cf. *la Mort et le Péché*, dans Milton). M. Canat rappelle que cette personnification du malheur est également dans l'*Ode au malheur* de Vigny (1820) : les deux poètes « seraient inspirés de M^{me} de Staël : « De tous les côtés le Malheur parcourt les villes... » (*De l'Allemagne*).

Et, pressant l'univers dans sa serre cruelle,
Embrasse pour jamais de sa rage éternelle
L'éternel aliment.

Le Mal dès lors régna dans son immense empire;
20 Dès lors tout ce qui pense et tout ce qui respire
Commença de¹ souffrir;
Et la terre, et le ciel, et l'âme, et la matière,
Tout gémit; et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir².

25 Levez donc vos regards³ vers les célestes plaines,
Cherchez Dieu dans son œuvre, invoquez dans vos peines
Ce grand consolateur :
Malheureux! sa bonté de son œuvre est absente;
Vous cherchez votre appui? l'univers vous présente
30 Votre persécuteur.

De quel nom te nommer? ô fatale puissance⁴
Qu'on t'appelle Destin⁵, Nature, Providence,
Inconcevable loi;
Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on la blasphème,
35 Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime,
Toujours, c'est toujours toi!

Hélas! ainsi que vous j'invoquai l'Espérance⁶;
Mon esprit abusé but avec complaisance
Son philtre empoisonneur :
40 C'est elle qui, poussant nos pas dans les abîmes,
De festons et de fleurs couronne les victimes
Qu'elle livre au Malheur.

Si du moins au hasard⁷ il décimait les hommes,
Où si sa main tombait sur tous tant que nous sommes
45 Avec d'égales lois!

1. *Commença de* : *commença à* (emploi fréquent chez les classiques); 2. *Ne fut qu'un long soupir*. M. Canat rapproche du *Bhagavat* de Leconte de Lisle : « Une plainte est au fond de la rumeur des nuits »; 3. *Levez donc vos regards...* Cf. Byron (*Childe Harold*, ch. II, str. 4) : « Lié à la terre, il lève l'œil au ciel. » A rapprocher également de Young-Letourneur (*Nuit XI*, I, 215) : « J'aimais à contempler un créateur généreux : je voulais découvrir quelques-uns des traits augustes de mon bienfaiteur... qu'ai-je vu?... un tyran farouche... »; 4. Cette strophe n'existe pas dans le texte primitif; 5. *Destin...* : stoïcisme. *Nature* : épicurisme. *Providence* : christianisme; 6. *J'invoquai l'Espérance*. A rapprocher du poème *l'Immortalité*; 7. *Si du moins au hasard...* Cette strophe ne figurait pas dans la 1^{re} édition. La 3^e édition seulement la replace dans le texte du poème (la 2^e la mettait en erratum).

Mais les siècles ont vu les âmes magnanimes,
 La beauté, le génie, ou les vertus sublimes,
 Victimes de son choix¹.

Tel², quand des dieux de sang³ voulaient en sacrifices
 50 Des troupeaux innocents les sanglantes prémices
 Dans leurs temples cruels,
 De cent taureaux choisis on formait l'hécatombe,
 Et l'agneau sans souillure⁴ ou la blanche colombe
 Engraisaient leurs autels⁵.

55 Créateur tout-puissant, principe de tout être,
 Toi pour qui le possible existe avant de naître,
 Roi de l'immensité,
 Tu pouvais cependant, au gré de ton envie⁶,
 Puiser pour tes enfants le bonheur et la vie
 60 Dans ton éternité!

Sans t'épuiser jamais, sur toute la nature
 Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure
 Un bonheur absolu;
 L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte.
 65 Ah! ma raison frémit! tu le pouvais sans doute,
 Tu ne l'as pas voulu⁷.

Quel crime⁸ avons-nous fait pour mériter de naître?
 L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
 Ou l'a-t-il accepté⁹?

1. ... *Victimes de son choix*, c'est là un thème romantique. L'homme qui s'élève est davantage marqué pour le malheur (cf. *René*, *Delphine* et *Corinne*, surtout Vigny : *Moïse*, *le Déluge*, *la Fille de Jephthé*); 2. *Tel* ne se rapporte à rien et il faut l'entendre au neutre. Cette strophe a été introduite seulement dans la 2^e édition; 3. *Dieux de sang* : dieux sanguinaires; 4. *Et l'agneau sans souillure*. Cf. l'*Ecclésiaste* (ix, 2) : « Tout arrive également au juste et à l'impie, au bon et au méchant »; 5. *Leurs autels*. Lamartine, ayant recopié ces vers dans une lettre de décembre 1818, à A. de Virieu, poursuit ainsi : « Il y a ici une description en quelques strophes des différentes sortes de malheurs qui atteignent partout les hommes. Puis je reprends : *Créateur*. » La description ainsi résumée n'a pas été rétablie lors de la publication. Ou peut-être est-ce celle qui figure six strophes plus loin : « Du jour où la nature, etc. »?; 6. *De ton envie* : de ta volonté; 7. *Tu ne l'as pas voulu*. Cf. Voltaire (*Poème sur le désastre de Lisbonne*) : « Il le pouvait, dit l'autre, et ne l'a point voulu »; 8. *Quel crime...* A rapprocher de Milton (*Paradis perdu*) : « O malheureuse espèce humaine..., mieux vaudrait n'être pas née », et Young (*Nuit XI*) : « Quoi donc! l'homme a-t-il pu devenir criminel avant que d'être? Pour quel crime irrémissible toute la race humaine est-elle condamnée à la destruction? » Voir également Fontanes (*Almanach des Muses*) et Baour-Lormian (*Job*). Ces imprécations seront reprises avec une farouche éloquence par Adam chez Leconte de Lisle : « Grâce! je me repens du crime d'être né »; 9. *Ou l'a-t-il accepté?* « Jamais bouche mortelle ne porta au Créateur un défi si audacieux de répondre; jamais homme peut-être, après Job, ne sentit l'ingratitude et l'horreur de ce don forcé de la vie

- 70 Sommes-nous, ô hasard, l'œuvre de tes caprices?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices¹
Pour ta félicité?

- Montez donc vers le ciel, montez, encens qu'il aime²,
Soupirs, gémissements, larmes, sanglots, blasphème,
75 Plaisirs, concerts divins;
Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles;
Montez, allez frapper les voûtes insensibles
Du palais des destins!

- Terre, élève ta voix; cieux, répondez³; abîmes,
80 Noir séjour où la mort entasse ses victimes,
Ne formez qu'un soupir!
Qu'une plainte éternelle accuse la nature,
Et que la douleur donne à toute créature
Une voix pour gémir!

- 85 Du jour où la nature, au néant arrachée,
S'échappa de tes mains comme une œuvre ébauchée,
Qu'as-tu vu cependant⁴?
Aux désordres du mal la matière asservie,
Toute chair gémissant, hélas! et toute vie
90 Jalouse du néant!

Des éléments rivaux⁵ les luttes intestines;
Le Temps, qui flétrit tout⁶, assis sur les ruines
Qu'entassèrent ses mains,

plus que moi! car je n'avais pas lu Job quand j'écrivis ce vers jailli de mon cœur, et qui n'y est jamais bien rentré. » Cours familier de littérature, *Job lu dans le Désert*, Entretien IX, 1856.) Vers la même époque que dans *le Désespoir*, Lamartine écrivait dans *la Foi* :

Mais puisque je naquis, sans doute il fallait naître!
Si l'on m'eût consulté, j'aurais refusé l'être.
Vains regrets, le Destin me condamnait au jour,
Et je viens, ô soleil, te maudire à mon tour.

Voir également la fin de *l'Immortalité*, texte original (octobre 1817) : « Et puisque tu naquis il était bon de naître! », et, dans la *Poésie sacrée*, les imprécations imitées de Job.

1. *Fallait-il nos supplices*. Cf. Young (*Nuit XI*, l) : « Mais si dans ton plan tu avais besoin de nos douleurs, pourquoi insulter encore à notre misère? », et Foscolo (*Jacopo Ortis*, 270) : « O Père, prends-tu donc plaisir aux gémissements de l'humanité? » Victor Hugo reprendra magnifiquement cette idée dans *A Villequier* :

Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

2. *Encens qu'il aime*, apposition au vers suivant (ainsi que *plaisirs*, etc.); 3. *Cieux, répondez*. Cf. *Athalie* (III, vii) : « Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille »; 4. *Qu'as-tu vu cependant...* Cf. Young-Letourneur (*Nuit XI*, l, 221) : « Quelle perspective épouvantable! Un monde gémissant, un Dieu dévorant; la terre, un champ de carnage où le Tout-Puissant ne fait que détruire »; 5. *Des éléments rivaux*. Cette strophe n'existe pas dans la 1^{re} édition; 6. *Le temps qui flétrit tout* : variante : « Qui ronge tout » (*Temps edar*).

Attendant sur le seuil¹ tes œuvres éphémères;
 95 Et la mort étouffant, dès le sein de leurs mères,
 Les germes des humains!

La vertu succombant² sous l'audace impunie,
 L'imposture en honneur, la vérité bannie;
 L'errante liberté
 100 Aux dieux vivants du monde³ offerte en sacrifice;
 Et la force, partout, fondant de l'injustice
 Le règne illimité!

La valeur sans les dieux décidant les batailles!
 Un Caton⁴ libre encor déchirant ses entrailles
 105 Sur la foi de Platon⁵;
 Un Brutus⁶ qui, mourant pour la vertu qu'il aime,
 Doubte au dernier moment de cette vertu même,
 Et dit : « Tu n'es qu'un nom!... »

La fortune toujours du parti des grands crimes;
 110 Les forfaits couronnés devenus légitimes;
 La gloire au prix du sang;
 Les enfants héritant l'iniquité des pères⁷;
 Et le siècle qui meurt racontant ses misères
 Au siècle renaissant!

115 Hé quoi! tant de tourments, de forfaits, de supplices,
 N'ont-ils pas fait fumer d'assez de sacrifices
 Tes lugubres autels?
 Ce soleil, vieux témoin des malheurs de la terre,
 Ne fera-t-il pas naître un seul jour qui n'éclaire
 120 L'angoisse des mortels?

1. *Sur le seuil* : au début de la création; 2. *La vertu succombant*. Cf. Young-Letourneur (Nuit X, I, 195) : « Dieu juste, serait-il vrai que tu visses avec indifférence le crime triomphant et la vertu souffrante? »; 3. *Aux dieux vivants du monde* : aux grands de la terre, aux tyrans; 4. *Un Caton* : Caton d'Utique qui se perça de son épée (46 avant J.-C.) plutôt que de tomber aux mains de César vainqueur des Pompéiens à Thapsus. Avant de mourir, il relut, nous dit Plutarque, le *Phédon* de Platon. M. Lanson rapproche l'expression de Lamartine de J.-J. Rousseau (*Emile*, IV) : « Pourquoi voudrais-je être Caton qui déchire ses entrailles plutôt que César triomphant? » Cf. également *Nouvelle Héloïse* (II, 12 et III, 22); 5. *Sur la foi de Platon*. Voltaire a traduit le monologue de Caton de la tragédie d'Addison (*Dictionnaire philosophique*, art. « Art dramatique ») : « Oui, Platon, tu dis vrai : notre âme est immortelle »; 6. *Un Brutus* : Brutus, après la bataille de Philippes, se tua en s'écriant : « Vertu, tu n'es qu'un mot! » Cf. Rousseau (*Emile*, IV) : « O Brutus, ô mon fils!... Pourquoi dis-tu : « La vertu n'est rien. »; 7. *Héritant l'iniquité des pères*. M^{me} de Genlis a critiqué injustement cet emploi transitif — et très classique — de *hériter*. (De même, emploi chez Lamartine des verbes rêver, méditer germer, etc.) M. Canat rapproche d'Horace : « *Delicta majorum immeritus lues* » (Tu expieras, innocent, les fautes de tes pères). Cf. le mot de la Bible : « Les pères ont mangé le fruit vert et les dents de leurs enfants sont tout agacées ».

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le Malheur,
Jusqu'à ce que la Mort¹ ouvrant son aile immense,
125 Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur!
(Méditation sixième.)

LE SOUVENIR²

-Lamartine pendant plusieurs mois s'est « renfermé comme dans un linceul avec l'image de ce qu'il avait perdu ». Il est désormais « apprivoisé avec sa douleur, il se complait à « s'entretenir en invocations, en extases, en prières, en poésies même quelquefois, avec l'ombre toujours présente à ses pensées ». Les strophes suivantes, composées au printemps de 1819, furent écrites, précise le poète, « sur un banc de pierre d'une fontaine glacée qu'on appelle la Fontaine du Hêtre dans les bois qui entouraient le château de son oncle à Urcy (voir la *Source dans les Bois*)».

En vain le jour succède au jour,
Ils glissent³ sans laisser de trace;
Dans mon âme rien ne t'efface,
O dernier songe de l'amour!

Je vois mes rapides années⁴
S'accumuler derrière moi,
Comme le chêne autour de soi
Voit tomber ses feuilles fanées.

10 Mon front est blanchi⁵ par le temps;
Mon sang refroidi coule à peine,

1. *Jusqu'à ce que la Mort.* Cf. Byron (*Childe Harold*, II, 7) : « La paix nous attend sur les rives de l'Achéron. » L'idée de cette très belle strophe sera reprise par Leconte de Lisle (*Dies ira*) :

Et toi, divine Mort, où tout rentre et s'efface,
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé;
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace
Et rends-nous le repos que la vie a troublé.

2. Ce thème était déjà populaire. André Chénier (qui l'avait sans doute emprunté à Oasian) l'avait développé dans ses *Élégies antiques* (III et IV). Mais Lamartine ne pouvait pas connaître ces vers (édition Henri de Latouche, 1819). Lamartine reprendra lui-même ce thème dans *Jocelyn* (II^e Époque, grotte des Aigles); 3. *Ils glissent*. Exemple de syllepse (*ils* : les jours, accord avec l'idée, contrairement à la grammaire); 4. *Je vois mes rapides armées*. Image biblique, cf. *Job* (ix, 25) : « Nos jours sont plus rapides qu'un coursier. » Cf. également J.-B. Rousseau (*Odes*, I, 10) :

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant.

5. *Mon front est blanchi*. Lamartine qui n'a que vingt-neuf ans se vieillit pour prendre une attitude romantique : c'est une idéalisation poétique.

Semblable à cette onde¹ qu'enchaîne
Le souffle glacé des autans²

15 Mais ta jeune et brillante image,
Que le regret vient embellir,
Dans mon sein ne saurait vieillir :
Comme l'âme, elle n'a point d'âge.

20 Non, tu n'as pas quitté mes yeux;
Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vis dans les cieux³.

Là, tu m'apparais telle encore
Que tu fus à ce dernier jour,
Quand vers ton céleste séjour
Tu t'envolas avec l'aurore⁴.

25 Ta pure et touchante beauté
Dans les cieux même t'a suivie;
Tes yeux⁵, où s'éteignait la vie,
Rayonnent d'immortalité!

30 Du zéphyr l'amoureuse haleine
Soulève encor tes longs cheveux;
Sur ton sein leurs flots onduleux
Retombent en tresses d'ébène⁶.

L'ombre de ce voile incertain
Adoucit encor ton image,
Comme l'aube⁷ qui se dégage
Des derniers voiles du matin.

1. *Semblable à cette onde*, métaphore connue. Cf. Saint-Lambert, *les Saisons* (Hiver, v. 120 et 129); 2. *Le souffle glacé des autans*. Cf. Millevoje (*Chute des feuilles*); 3. *Soudain je te vis dans les cieux*. Souvenir de Pétrarque (*Rime*, II, s. CCCII) : « Ma pensée m'a enlevé là où était celle que je cherche et ne trouve plus sur la terre »; 4. *Tu t'envolas avec l'aurore*. Cf. l'*Isolément* (v. 45) [Encore une idéalisation poétique : Elvire était morte à midi]; 5. *Tes yeux*. M. Levail-
lant voit dans ces vers une inspiration possible du beau poème de Sully Prudhomme : *les Yeux*; 6. *En tresses d'ébène*. Elvire avait les cheveux noirs (cf. *Raphaël* : « Les cheveux s'y roulaient (sur ses épaules) en gros anneaux noirs et épais. »). Telle est aussi la coiffure des héroïnes d'Ossian; 7. *Comme l'aube*. Cette comparaison se trouve aussi dans Ossian (Ossian-Letourneur, *Fingal*, I, I, 11) : « Et ta chevelure ressemble aux vapeurs qui couronnent le sommet du Cromla ».

Du soleil la céleste flamme¹
 Avec les jours revient et fuit;
 Mais mon amour n'a pas de nuit,
 Et tu luis toujours sur mon âme.

40

C'est toi que j'entends², que je vois,
 Dans le désert, dans le nuage;
 L'onde réfléchit ton image;
 Le zéphyr m'apporte ta voix³.

45

Tandis que la terre sommeille,
 Si j'entends le vent soupirer,
 Je crois t'entendre murmurer
 Des mots sacrés à mon oreille.

50

Si j'admire ces feux épars⁴
 Qui des nuits parsèment le voile,
 Je crois te voir dans chaque étoile
 Qui plaît le plus à mes regards.

55

Et si le souffle du zéphyre
 M'enivre du parfum des fleurs,
 Dans ses plus suaves odeurs
 C'est ton souffle que je respire.

60

C'est ta main qui sèche mes pleurs,
 Quand je vais, triste et solitaire,
 Répandre en secret ma prière
 Près des autels consolateurs.

Quand je dors, tu veilles dans l'ombre;
 Tes ailes reposent sur moi⁵;
 Tous mes songes viennent de toi,
 Doux comme le regard d'une ombre.

1. *Du soleil la céleste flamme.* Cf. Catulle (v, 4) : « Soles occidere et redire possunt » (Le soleil disparaît et revient). Mais Lamartine renouvelle cette comparaison et, pour ainsi dire, la retourne : seul le souvenir, soleil intérieur de l'âme, immortalise; 2. *C'est toi que j'entends...* Cf. Pétrarque (I, *Canzone*, CXXIX-CCLXXV) : « Bien des fois dans l'eau transparente, sur l'herbe verte, dans le tronc d'un hêtre, je t'ai vue vivante et aussi dans la nuée blanche »; 3. *Le zéphyr m'apporte ta voix.* Cf. Parny (I, *le Revenant*); 4. *Si j'admire ces feux épars.* Cette strophe et la suivante n'apparaissent qu'à partir de la 2^e édition. Toutes ces assimilations sont ossianiques. Pour l'assimilation de la femme à l'étoile, cf. dans les *Nouvelles Méditations* « les Etoiles »; 5. *Tes ailes reposent sur moi.* Cf. *Psaumes* (xvi, 10) : « Couvrez-moi de l'ombre de vos ailes. » Les vers suivants sont inspirés de Pétrarque (*Rime*, II, sonnet CCLXXXII). Dans tout ce poème se mêlent l'émotion religieuse des *Psaumes* et les souvenirs de Pétrarque.

65

Pendant mon sommeil, si ta main
De mes jours déliait la trame,
Céleste moitié de mon âme¹,
J'irais m'éveiller dans ton sein!

70

Comme deux rayons de l'aurore,
Comme deux soupirs confondus,
Nos deux âmes ne forment plus
Qu'une âme, et je soupire encore²!

(Méditation huitième.)

LE LAC

Le *Commentaire* renvoie simplement à l'histoire de *Raphaël*, récit romanesque qui n'éclaircit pas grand chose (dans la promenade en bateau, les deux amants veulent mourir. Quand Lamartine revient seul à Hautecombe, il refait un lac tout différent, inspiré de très près par le *Lac* de J.-J. Rousseau).

« C'est une de mes poésies qui a eu le plus de retentissement dans l'âme de mes lecteurs, comme elle en avait eu le plus dans la mienne. » (*Commentaire* de 1849.)

L'ODE AU LAC DE B***, comme ce morceau fut tout d'abord appelé, a été ébauchée en septembre 1817, à Aix-les-Bains, où Lamartine était venu attendre M^{me} Charles que la maladie retenait à Paris.

1. *Céleste moitié de mon âme*. C'est la reprise (comme dans l'*Immortalité*, v. 45) de l'*« anima dimidium meæ »* d'Horace. « Mais, dit justement M. Lanson, l'épithète céleste ajoute une valeur nouvelle, une valeur idéaliste et mystique à l'expression traditionnelle : le poète a une partie de lui-même dans le ciel »; 2. *Et je soupire encore*, le poète s'adresse à lui-même un reproche. Il ne devrait pas soupire, c'est-à-dire se lamenter et se plaindre, puisque un souvenir immortel l'unit étroitement à celle qu'il a aimée et avec laquelle il vit dans une communion mystique de tous les instants; 3. *Le Lac*. Le premier titre était : « Ode au lac de Bourget ». Le titre célèbre « Le Lac » ne se lit qu'à partir de la 2^e édition. Cette élégie si personnelle, la plus belle peut-être des élégies d'amour, où Lamartine a mis le meilleur et le plus intime de son cœur, doit pourtant beaucoup, dans sa conception et sa forme même, aux deux maîtres du poète : Rousseau et Chateaubriand. Rousseau dans une page fameuse de la *Nouvelle Héloïse*, avait conté la promenade que Saint-Preux fit avec Julie, devenue M^{me} de Wolmar, sur le lac Léman (*Nouvelle Héloïse*, IV^e partie, lettre 17). Ce thème du retour aux lieux où l'on a aimé était déjà connu (Montemayor, *Diana enamorada*, livre 1^{er}, 17, 1613), Bertin (II, 5), Parry (IV, 9), et Foscolo (*Jacopo Ortis*, 89). Après Rousseau, M. Lanson cite Senancour (*Obermann*, LXIII) et Byron (*Childe Harold*). Rousseau fournit à Lamartine le thème général de la méditation (retour aux lieux où on a aimé et souvenir douloureux qu'ils évoquent) et le cadre pittoresque, mais l'élégie de Lamartine est d'une inspiration plus large et plus poignante (le poète revient seul au lac du Bourget : celle qu'il aime est mourante et quand le recueil paraîtra, en 1820, elle sera morte : l'ombre de la mort plane sur ces lieux vers et contribue à donner à ce souvenir d'amour une émotion plus générale et plus humaine que traduira magnifiquement l'incantation de la fin : la Nature, dont l'éternité s'oppose « notre brièveté, après avoir été le témoin attendri de cet amour, doit en rester à jamais le temple fidèle, seul capable de défier le temps et l'oubli, et comme le tabernacle sacré). De même Chateaubriand avait montré, dans *Atala*, *Atala* et Chactas voguant sur le fleuve Tenase; le chant d'*Atala* invoquant la patrie absente a dû suggérer à Lamartine l'idée du chant d'*Elvire*. Pour le paysage même du lac, Lamartine avait lu les *Rêveries* de Rousseau (*V^e Promenade*) et le *Génie de l'homme* de Chénedollé (II). Lamartine a lui-même — dans son *Cours de littérature* — rapproché du Lac le sonnet de Pétrarque (*Valle che di lamenti*, *Rime*, v. 301).

through the "water" image

48 — MÉDITATIONS

Le poète a noté dans son carnet :

« Passé la journée du 29 (août 1817) dans les bois d'Hautecombe... Souvenir de notre journée du mois de septembre (erreur, pour octobre) passée sur le même lac avec elle... »

Time

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sûr l'océan des âges¹
Jeter l'ancre un seul jour? (2)

Lake

- 5 O lac! l'année à peine² a fini sa carrière,
Et, près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre³
Où tu la vis s'asseoir!

when
from the
mountain
unity
images

- Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
10 Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés⁴.

- Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
15 Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux⁶.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé⁷ frappèrent les échos;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère⁸

20

Laissa tomber ces mots :

1. *L'océan des âges*. C'est une expression de Léonard, petit poète du XVIII^e siècle (*les Saisons*, « l'Été »). A rapprocher de Pascal (*Pensées*, art. XXII, 1687). M. Lanson voit la source de l'image chez Mancel (*Ode XXIV*) : « J'ai jeté deux ancrs inébranlables au fond de l'abîme », et *Ode XVI* : « Dans ce vaste océan des siècles, cent années ne sont qu'un peu du temps. » Ces images en tout cas (*rivages, océan des âges, jeter l'ancre*), conviennent très bien à ce paysage dont elles dégagent la valeur symbolique avec une magnétique ampleur. Lamartine unit ici, dans cette idée de l'universel écoulement, la vieille philosophie grecque d'Héraclite et la pensée chrétienne (cf. Bossuet); 2. *L'année à peine*, le détail chronologique est exact : il y a onze mois (octobre 1816) que Lamartine était venu à Aix; 3. *Sur cette pierre*. Cf. Rousseau (*Nouvelle Héloïse*, IV, 17) : « Voilà la pierre où je m'asseyais pour contempler au loin ton heureux séjour », et M^{me} de Staël (*Corinne*, XV, 2) : « Il aperçut de loin Corinne à genoux devant le rocher sur lequel ils s'étaient assis »; 4. *Sur ses pieds adorés*. Cf. Byron (*Childe Harold*, III, str. 101) : « (Le rivage) où les eaux s'inclinent pour l'atteindre et baiser ses pieds avec un murmure d'adoration »; 5. *T'en souvient-il?* Cette question n'est pas inutile : toute la fin du *Lac* y répondra par une certitude apaisée; 6. *Tes flots harmonieux*. Cf. Rousseau (*Nouvelle Héloïse*, IV, 17) : « Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. » De même *Atala* : « Rien n'interrompait ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur l'onde »; 7. *Charmé* : au sens fort et classique du mot; 8. *Et la voix qui m'est chère*. De même *Atala*, en naviguant sur le Tenasse avec Chactas, fait tout à coup éclater dans les airs « une voix pleine d'émotion et de mélancolie ».

« O temps, suspends ton vol¹! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
 Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

25 « Assez de malheureux ici-bas vous implorent² :
 Coulez, coulez pour eux;
 Prenez avec leurs jours les soins³ qui les dévorent;
 Oubliez les heureux.

30 « Mais je demande en vain quelques moments encore,
 Le temps m'échappe et fuit;
 Je dis à cette nuit : « Sois plus lente »; et l'aurore
 Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!
 35 L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive⁴;
Il coule, et nous passons! »

3 Temps jaloux⁵, se peut-il que ces moments d'ivresse,
 3 Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
 S'envolent loin de nous de la même vitesse
 40 Que les jours de malheur?

Hé quoi! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais? quoi! tout entiers perdus?

1. O temps, suspends ton vol. C'est un hémistiche du poète Thomas (déjà noté en 1820, par M. de Feletz, dans le *Journal des Débats*). Cf. pour cette strophe Rousseau (*Confessions*, début du livre VI) : « Moments précieux et si regrettés! Ah! recommencez pour moi votre aimable cours... » Déjà Lamartine avait traité ce thème dans des vers de jeunesse, à Beauvais, en août 1814;
 2. Implorent, sens un peu spécial chez Lamartine : souhaitent vivement; 3. Les soins, sens latin et classique : soucis; 4. Hâtons-nous, jouissons... Ces vers ont un accent nettement épicurien, et traduisent la philosophie du plaisir qui était celle de Lamartine dans ses poèmes de jeunesse (recueil d'élégies en quatre livres, dédié au souvenir de la première Elvire-Graziella) et qu'il avait empruntée aux élégiaques latins (le *carpe diem* d'Horace [Odes, I, xi, 8], Catulle [v, 1]), et à plusieurs poètes ou écrivains du XVIII^e siècle (Parny : *Poésies érotiques*, livre III « A mes amis », Rousseau : *Nouvelle Héloïse*, I, 26 : *Lettre de Saint-Preux*); 5. Le temps n'a point de rive. Cf. Bossuet (*Panégyrique de saint Bernard*, I) : « Le temps passe en effet et nous passons avec lui. » Après le vers suivant, deux strophes ont été supprimées par Lamartine, sans doute parce qu'elles attestaient un trouble sensuel trop précis : l'image immatérielle d'Elvire y perdait de sa pureté et le spiritualisme de l'élégie, déjà un peu gâté par cette invocation épicurienne, y était davantage encore compromis; 6. Temps jaloux : jaloux du bonheur des hommes. Avant l'apaisement final, le poète se laisse aller à une imprécation pleine d'angoisse et toute haletante, contre le temps avide et destructeur; 7. Quoi! passés pour jamais? Cf. la *Nouvelle Héloïse* (iv, 17) : « C'en est fait : ces temps, ces temps heureux ne sont plus; ils ont disparu pour jamais », et M^{me} de Staël (*De l'Allemagne* iv, 9) : « Si le temps n'avait pas pour antidote l'éternité, on s'attacherait à chaque moment pour le retenir, à chaque son pour le fixer, à chaque regard pour en prolonger l'éclat. » Mais que la plainte de Lamartine a plus de force et plus d'accent!

Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

45 Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac¹ ! rochers muets ! grôtttes ! forêt obscure !
50 Vous que le temps épargne² ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
55 Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent³ qui blanchit ta surface
60 De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé⁴ »

(Méditation dixième.)

1. O lac ! Après ces imprécations passionnées commence l'apaisement consolateur qui se fera par la divinisation du souvenir et par une sorte d'échange mystique entre l'homme et la nature : l'homme donnant à la nature quelque chose de son âme et de sa sensibilité, la nature lui faisant en retour don de son éternité pour immortaliser le souvenir d'un grand amour. Ainsi la traditionnelle élégie épicurienne se purifie, s'humanise et se sanctifie dans une communion idéale entre l'être qui passe et l'être qui demeure. Le cri de révolte s'éteint et se métamorphose en un cantique et un hymne d'une adoration presque religieuse ; 2. Vous que le temps épargne... Cette idée que la nature peut éterniser l'amour humain se trouve déjà dans Byron (*Childe Harold*, III) : « Les rochers, les cimes indestructibles parlent ici de l'amour. » Mais Lamartine connaissait-il, à cette époque, l'œuvre de Byron ? 3. Dans l'astre au front d'argent... On retrouve ici des expressions toutes faites et des clichés connus (astre au front d'argent, blanchit, molles clartés). Cf. Chénedollé (*Génie de l'homme*, I, 13-14) ; 4. Ils ont aimé. L'expression est dans Parny (*le Raccourci*, II, 208). Ainsi Lamartine a emprunté les thèmes, et même les expressions, mais il les a renouvelés et idéalisés à la fois par la sincérité brûlante et la largeur de son inspiration et par la musique enchanteresse de ses vers.

LA PRIÈRE

« J'écrivis cet hymne de l'adoration perpétuelle (au mois d'août 1819) en me promenant sur une des montagnes qui dominent la gracieuse ville de Chambéry, non loin des Charmettes, ce berceau de la sensibilité et du génie de J.-J. Rousseau. »

Lamartine retoucha son poème en septembre. Le 20 octobre, il écrit à de Virieu : « Cette méditation me plaît plus que tout ce que j'ai fait en ce genre. »

Description of the sunset.

- Le roi brillant du jour² se couchant dans sa gloire³,
 Descend avec lenteur de son char de victoire :
 Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
 Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
 5 Et d'un reflet de pourpre⁴ inonde l'étendue.
 Comme une lampe d'or⁵ dans l'azur suspendue,
 La lune se balance aux bords de l'horizon;
 Ses rayons affaiblis⁶ dorment sur le gazon,
 Et le voile des nuits⁷ sur les monts se déplie.
 10 C'est l'heure où⁸ la nature, un moment recueillie,
 Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
 S'élève au Créateur⁹ du jour et de la nuit,
 Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
 De la création le magnifique hommage.
 15 Voilà le sacrifice¹⁰ immense, universel!
 L'univers est le temple¹¹ et la terre est l'autel;

1. Aucune méditation n'est d'une composition plus régulière ni plus classique. Elle est construite sur les trois vertus théologiques : foi (v. 41-56), amour (v. 57-83), espérance (v. 84-105). La pensée est partout soutenue et vivifiée par le sentiment et les élans du cœur; 2. Le roi brillant du jour. Cette image était alors (comme le char) un cliché connu de la langue pseudo-classique (lettres de M^{me} Roland à Sophie Cannel, 16 juillet 1776. Baour-Lormian : *Ossian, Hymne au soleil*, p. 48; Roucher : *les Mois*, VII : « Le roi brillant du jour. »); 3. Se couchant dans sa gloire. Le thème du soleil couchant, dit M. Lanson, était ancien dans la littérature française. Il avait été enrichi par Bernardin de Saint-Pierre (*Études de la nature*, x, *Harmonies*, III) et Byron y avait associé l'idée de la gloire (*Manfred*, III, 2). Cf. également Baour-Lormian (*Veillées poétiques et morales*), Michaud (*Printemps d'un proscrit*), Legouvé (*la Mélancolie*); 4. D'un reflet de pourpre. Comparer avec le début du *Moïse* de Vigny (les mêmes mots s'y retrouvent : éclatant, or, pourpre, trace); 5. Comme une lampe d'or. Pascal s'était déjà servi de cette image (les deux *Infinis*). Leconte de Lisle s'en est sans doute souvenu (*les Hurlleurs* : « Seule la lune pâle... »); 6. Ses rayons affaiblis. Cf. Chénedollé (*Génie de l'homme*), surtout Chateaubriand (*le Génie du christianisme*, I, v. 12) : « La clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazon »; 7. Et le voile des nuits. Encore un cliché du XVIII^e siècle que l'on trouve chez Voltaire (*la Henriade*). Millevoje, l'abbé Barthélemy, Young, Bernardin de Saint-Pierre, Parny. On le trouverait même au XVII^e siècle (Corneille : *Hymnes du Bréviaire romain* : « L'épaisseur de la nuit dessous un voile sombre. »); 8. C'est l'heure où... Ce thème du soleil levant ou couchant associé à l'émotion religieuse avait déjà été traité par Rousseau (*Confessions*, VI, *Emile*, IV) et par Chateaubriand (notamment dans le tableau de la prière du soir en pleine mer); 9. Au créateur : vers le créateur; 10. Voilà le sacrifice... Après la beauté du spectacle, voici l'hymne et la prière. Thème repris par Victor Hugo « Religio », *Contemplations*, VI, 20); 11. L'univers est le temple. Cf. Young-Letourneur (*Nuit XX*, II, 116), et surtout Pope (*la Prière universelle*) : « Père de l'Univers! à qui l'espace entier sert de temple et dont la terre, la mer et les cieux sont l'autel! ».

Les cieux en sont le dôme; et ces astres sans nombre,
 Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
 Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
 20 Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés¹;
 Et ces nuages² purs qu'un jour mourant colore,
 Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
 Dans les plaines de l'air repliant mollement,
 Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
 25 Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
 Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Man as the worshipper
 Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts?
 D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?
 Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence³.
 30 La voix de l'univers, c'est mon intelligence.
 Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent⁴,
 Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant,
 Et, donnant un langage à toute créature,
 Prête, pour l'adorer⁵, mon âme à la nature.
 35 Seul, invoquant ici son regard paternel,
 Je remplis le désert⁶ du nom de l'Éternel;
 Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
 Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie⁷,
 Écoute aussi la voix de mon humble raison,
 40 Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

Salut, principe⁸ et fin de toi-même et du monde!
 Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
 Ame de l'univers⁹, Dieu, père, créateur :

1. La version primitive ajoute ici les quatre vers suivants :

Brillant seul au milieu du sombre sanctuaire,
 L'astre des nuits, jetant son éclat sur la terre,
 Balancé devant Dieu comme un vaste encensoir,
 F'aît monter jusqu'à lui les saints parfums du soir.

Lamartine a supprimé ces quatre vers qui développaient peut-être trop les comparaisons avec une cérémonie religieuse dans une église; 2. *Et ces nuages*. Les évocations ou descriptions des nuages sont fréquentes à la fin du XVIII^e siècle. Cf. Bernardin de Saint-Pierre (*Études*, x), qui a décrit en coloriste toutes les teintes du rouge, et surtout Chateaubriand (*Génie du christianisme*, I, v, 12): « Ces nues, ployant, et déployant leurs voiles... se dispersaient en légers flocons d'écume. » Sur le repli des nuages, voir plus haut (v. 9); 3. *Mon cœur seul parle dans ce silence*. Cf. Chénedollé (*Génie de l'homme*, III): « Homme, salut! sans toi, la nature muette... » Cf. le Vallon (v. 63): « Une voix à l'esprit parle dans son silence »; 4. *Les ailes du vent*. Image fréquente chez Lamartine, comme au vers suivant le parfum de l'âme (cf. *A Némésis*); 5. *Pour l'adorer* : pour adorer Dieu; 6. *Le désert*, ici : vaste étendue (sens fréquent chez Lamartine); 7. *Des sphères... l'harmonie*. Cf. le Vallon (v. 55 et 56); 8. *Salut, principe...* Ces vers sont sans doute un écho de Pope (*la Prière universelle*) : « Père de l'univers, toi que le saint, le sauvage et le sage ont adoré... »; 9. *Ame de l'univers*. « *Ame de l'univers*, dit M. Lanson, est panthéiste et stoïcien, père est chrétien, créateur est déiste et spiritualiste : Dieu est le terme commun.

Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur;
 45 Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole¹,
 Je lis au front des cieux mon glorieux symbole².
 L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
 La terre ta bonté, les astres ta splendeur.
 Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage!
 50 L'univers tout entier réfléchit ton image,
 Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
 Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
 Partout autour de toi³ te découvre et t'adore,
 Se contemple soi-même⁴, et t'y découvre encore :
 55 Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
 Se réfléchit dans l'onde et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi⁵, bonté, beauté suprême!
 Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime!
 Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
 60 Qui, du foyer divin détaché pour un jour, *grand*
 De désirs dévorants loin de toi consumée⁶, *image*
 Brûle de remonter à sa source enflammée.
 Je respire⁷, je sens, je pense, j'aime en toi!
 Ce monde qui te cache est transparent pour moi;
 65 C'est toi que je découvre au fond de la nature,
 C'est toi que je bénis dans toute créature.

On a ici le vrai et propre accent de Lamartine. Sa religion, c'est le sentiment, l'élévation de l'âme vers l'être immense et parfait, quelle que soit l'idée par laquelle l'intelligence essaye de définir l'objet de ce sentiment. Au-dessus de la diversité des théologies, Lamartine, le grand conciliateur, croit à la communion religieuse du sentiment. A rapprocher de Rousseau (Lettre à M. de Malesherbes).

1. Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole... Lamartine ne nie pas sans doute comme Rousseau (Emile, iv) la nécessité de la Révélation et du Symbole des apôtres : il affirme seulement que l'homme sent Dieu dans la nature avant toute révélation. Il développe avec ferveur le psaume XIX : « Cæli enarrant Dei gloriam. » Cf. Pope (Essai sur l'homme, III, 1); 2. Symbole, sens théologique : formulaire de foi. Nous retrouvons ici la doctrine du Vicaire savoyard : « J'aperçois Dieu partout dans ses œuvres; je le sens en moi; je le vois tout autour de moi. » Cf. Jocelyn (IX^e Époque : l'École aux enfants); 3. Var. :

Ma raison, concevant tes attributs...
 Partout autour de toi te découvre...

« Autour de soi » est une conjecture heureuse de M. Hauvette (Bibliothèque des Humanistes français, juin-juillet 1901). Cette confusion peut s'expliquer par l'écriture de Lamartine; 4. Soi-même : elle-même (emploi classique de soi, même après un sujet déterminé); 5. C'est peu de croire en toi. Ici commence la seconde partie de l'hymne : après la foi, voici la seconde vertu théologique : amour et le cri du cœur; 6. Consumée, construction très libre (grammaticalement devrait se rapporter à rayon; par l'idée, se rapporte à âme). A rapprocher, comme idée, de Bernardin de Saint-Pierre (Harmonies IV, 11) et de Chateaubriand (Génie du christianisme, I, vi, 1); 7. Je respire... Ce vers, d'allure panthéiste, n'est qu'une variante de saint Paul : « In illo vivimus, movemur et sumus » (Actes, xvii, 28).

Pour m'approcher de toi, j'ai fui dans ces déserts :
 Là, quand l'aube¹, agitant son voile dans les airs,
 Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
 70 Et sème sur les monts les perles de l'aurore²,
 Pour moi, c'est ton regard qui, du divin séjour,
 S'entr'ouvre sur le monde et lui répand³ le jour;
 Quand l'astre à son midi⁴, suspendant sa carrière,
 M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
 75 Dans ses puissants rayons, qui raniment mes sens,
 Seigneur, c'est ta vertu⁵, ton souffle que je sens;
 Et quand la nuit⁶, guidant son cortège d'étoiles,
 Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
 Seul⁷, au sein du désert et de l'obscurité,
 80 Méditant de la nuit la douce majesté,
 Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
 Mon âme de plus près adore ta présence;
 D'un jour intérieur⁸ je me sens éclairer⁹,
 Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

ESPÉRANCE

85 Oui, j'espère¹⁰, Seigneur, en ta magnificence :
 Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
 Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
 A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
 Je te vois en tous lieux conserver et produire :
 90 Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance¹¹ et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
 La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
 Ma raison voit le jour à travers ces ténèbres;
 95 C'est le dernier degré qui m'approche¹² de toi,

1. Là, quand l'aube... A rapprocher de l'Immortalité (v. 113-118); 2. Les perles de l'aurore. Cf. Saint-Lambert (*les Saisons*, I, v. 413); 3. Et lui répand : répand pour lui (cette construction libre a été critiquée par Thomas-Lefebvre); 4. Quand l'astre à son midi. Cf. Bernis (*le Midi*); 5. Ta vertu, sens latin de *virtus* : force bienfaisante (sens conservé en botanique et en médecine); 6. Et quand la nuit. Ce passage sur l'ombre majestueuse et apaisante de la nuit, a été inspiré par Young (*Young-Letourneur*, *Nuit XII*, I, 244-246) : « C'est avec la nuit que la pensée s'éveille », et par Chateaubriand (*le Génie du christianisme*, I, vi, 1) d'une façon plus vague; 7. Seul... et plus loin mon âme, encore une anacoluthie; 8. D'un jour intérieur, antithèse avec la nuit qui précède. C'est une expression de la langue des mystiques. Cf. le début de l'*Imitation* : « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres »; 9. Je me sens éclairer : éclairé (tournure classique); 10. Oui, j'espère... C'est la troisième et dernière partie du poème : après les actes de foi et d'amour, l'acte d'espérance; 11. Témoin de ta puissance... Nous avons dans ce vers la donnée de tout le poème; 12. M'approche : me rapproche (usage classique du verbe simple au lieu du composé). Dans ces vers (*Ma raison voit le jour...*) Lamartine essaie de fonder en raison la croyance affirmée dans l'Immortalité au nom du sentiment seul. Sa foi est devenue ou veut devenir plus orthodoxe, mais elle reste pourtant surtout intuitive, panthéistique même, toute proche encore des élans spiritualistes de J.-J. Rousseau.

C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
 Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore;
 Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
 Entends du haut du ciel le cri de mes besoins!

100 L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins :
 Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
 Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance,
 Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
 Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens,
 105 Et, comme le soleil aspire la rosée,
 Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée!

(Méditation douzième.)

L'AUTOMNE¹

En octobre ou novembre 1819, au moment de repartir pour Paris afin d'y solliciter un poste et de surveiller l'impression de son premier recueil de vers, Lamartine écrivit la méditation suivante.

« Ces vers, dit-il, sont une lutte entre l'instinct de tristesse qui fait accepter la mort et l'instinct de bonheur qui fait regretter la vie. »

Salut², bois couronnés³ d'un reste de verdure!
 Feuillages jaunissants sur les gazons épars!
 Salut, derniers beaux jours! le deuil de la nature
 Convient à la douleur et plaît à mes regards.

1. Cette pièce a été composée dans un moment de trouble, à la fois physique et moral, par le poète. S'il songe à épouser M^{lle} Birch, rencontrée à Aix l'été précédent, il se sent, par ailleurs, malade et découragé, après une amélioration passagère de sa santé : « J'ai des palpitations si terribles dans l'estomac que je ne sais si je serai de ce monde au printemps. » Le poème est bien fait de la réunion de deux thèmes : le thème du *Poète mourant* (déjà traité par Tibulle [Élégies III, v], par Gilbert, par Millevoye [le *Poète mourant*], par André Chénier) et le thème de l'*Automne*, qui est un des thèmes favoris du romantisme : l'automne considérée par les anciens et encore par Ronsard comme la saison des fruits et de l'abondance, apparaît, chez les poètes anglais de la fin du XVIII^e siècle, comme la saison de la mélancolie, associée à l'idée de la mort (cf. également Bernis (*les Quatre saisons*), Saint-Lambert (*les Saisons*, III), Léonard (Élégies IV), De'ille (*les Jardins*), Fontanes (*le Jour des morts*)). M. Hervier trouve déjà ce thème traité non seulement par le poète anglais Thompson, mais dès le XVII^e siècle par Desmarets de Saint-Sorlin (*les Promenades de Richelieu ou les Vertus chrétiennes*, où l'on peut trouver la première expression de cette mélancolie de l'automne). Il ne faut pas oublier enfin Chateaubriand et la page fameuse de *René* : « L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes. J'entrai avec ravissement dans le mois des tempêtes. » La méditation de Lamartine, plus apaisée, d'une harmonie plus sereine et plus large, donnera naissance à son tour à bien des poèmes, dont le plus célèbre sera la poésie fameuse de Verlaine; 2. *Salut*. Invocation fréquente chez Lamartine (cf. *la Prière*, v. 41). André Chénier en avait usé avant lui; 3. *Bois couronnés*. M. Lanson indique, comme source possible de cette strophe, Baour-Lormian (*Ossian*), Fontanes (*le Jour des Morts*, la *Chartreuse de Paris*), Millevoye (Élégies, I, 1), et Gilbert (*Ode imitée de plusieurs poèmes*) : « Salut, champs que j'aimais... »

5 Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire;
 J'aime à revoir ençor, pour la dernière fois¹,
 Ce soleil pâissant, dont la faible lumière
 Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
 10 A ses regards voilés² je trouve plus d'attraits;
 C'est l'adieu d'un ami³, c'est le dernier sourire
 Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à⁴ quitter l'horizon de la vie,
 Pleurant de mes longs jours⁵ l'espoir évanoui,
 15 Je me retourne ençor, et d'un regard d'envie
 Je contemple ses biens⁶ dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil⁷, vallons, belle et douce nature,
 Je vous dois une larme au bord de mon tombeau!
 L'air est si parfumé! la lumière est si pure!
 20 Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
 Ce calice⁸ mêlé de nectar et de fiel :
 Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
 Peut-être restait-il une goutte de miel!

25 Peut-être l'avenir⁹ me gardait-il encore
 Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu!
 Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore¹⁰
 Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu!...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire;
 30 A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux :

1. *Pour la dernière fois.* Cf. Millevoye : « ...Les feuilles des bois — A tes yeux paraissent encore — Mais c'est pour la dernière fois »; 2. *Voilés* : décolorés, presque éteints. Cette épithète prépare la personnification qui va suivre; 3. *C'est l'adieu d'un ami.* Ici apparaît, une fois de plus, le symbolisme de la poésie de Lamartine, la correspondance entre la nature et l'état d'âme du poète (ce qu'on a appelé « son paysage intérieur »). Cette comparaison a peut-être été suggérée au poète par Fontanes, Delille : « Ce sont les doux adieux d'un ami qui nous quitte », et M^{me} de Staël; 4. *Prêt à* : près de; 5. *Pleurant de mes longs jours...* : pleurant de voir s'évanouir l'espoir de vivre de longs jours; 6. *Ses biens* : les biens de la vie; 7. *Terre... soleil.* Cf. les *Adieux à la vie* du poète Gilbert; 8. *Ce calice...* A rapprocher de la *Jeune captive* d'André Chénier : « La coupe en mes mains ençor pleine. » La coupe est devenue calice sous l'influence des Évangiles; 9. *Peut-être l'avenir...* Ces derniers vers sont une allusion certaine aux projets de mariage du poète avec M^{lle} Birch. Il dit « peut-être » parce que la première demande du poète avait été repoussée par la mère de la jeune Anglaise; 10. *Une âme que j'ignore.* « Lamartine n'ignorait plus cette âme, dit M. Lanson, il obéissait à un sentiment de discrétion et à un principe d'esthétique ».

Moi, je meurs; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux¹.

(Méditation vingt-troisième.)

LA MORT DE SOCRATE

La conception de la *Mort de Socrate* remonte à l'enfance même du poète. Dans le *Premier entretien* du *Cours de littérature*, Lamartine nous raconte les entretiens spiritualistes, le soir, sur les coteaux qui entourent Milly, de son père, de l'abbé Dumont et de l'helléniste M. de Vaubran.

Au collège, Lamartine s'intéressa à Platon et, en 1811, il fit la connaissance d'un ardent platonicien, M. de La Poix de Fréminville, auditeur au Conseil d'État, « son cher maître en Platon ».

Déjà la méditation sur l'*Immortalité* est pleine des souvenirs du *Phédon*.

Le 15 février 1823, Lamartine mande à son ami de Virieu :

« En ce moment je fais une chose que je méditais depuis six ans : un chant sur la mort de notre ami Socrate. Le *Phédon* m'y a fait réfléchir. Cela va comme de l'eau courante. Je compte le terminer dans le mois. Cela aura 500 ou 600 vers... Ce n'est purement ni épique, ni lyrique, ni didactique, mais tous les trois à la fois. C'est neuf en un mot pour nous. »

Le 15 mars, il lui écrit à nouveau :

« Socrate est fini. Si tu me demandes mon avis, je te dirai que je trouve mon morceau capital, il *capo d'opera* du genre méditatif. » Quelques mois plus tard (20 août), Lamartine répétera : « C'est certainement ce que j'estime le plus de tout ce que j'ai fait. »

Le poème parut en septembre 1823 (Imprimerie de-Didot, à Paris, chez Ladvocat). Il avait 831 vers.

Lamartine, guidé par son ami, l'helléniste de Fréminville, avait relu le *Phédon* de Platon au mois de mai 1822. Il cite dans ses notes la traduction, alors en cours de publication, de Victor Cousin.

Mais son poème est une paraphrase tendancieuse, plutôt qu'une traduction en vers; et lui-même en est conscient :

« Quoique ce morceau porte le nom de Socrate, on y sent cependant déjà une philosophie plus avancée, et comme un avant-goût du christianisme près d'éclorre. »

Lamartine accentue dans un sens nettement chrétien les tendances spiritualistes que Platon avait déjà prêtées à son personnage :

« Socrate... avait combattu toute sa vie cet empire des sens que le Christ venait renverser; sa philosophie était toute religieuse...; elle avait deviné l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme plus encore... Il était inspiré, il était un précurseur de cette révélation définitive que Dieu préparait de temps en temps par des révélations partielles. » (Avertissement.) Modernisant ainsi son héros et lui prêtant une partie de ses propres sentiments, Lamartine a fait de lui une sorte de prophète chrétien.

Quant à la valeur du poème au point de vue littéraire, le poète y a réalisé, dit M. des Cognets, pour la première fois « ce mélange de lyrique, de didactique et d'épique qui fera l'originalité de *Jocelyn*. Mais le dosage des divers éléments sera peut-être moins heureux dans l'épopée que dans le poème ». Il n'y aurait de réserves à faire que sur la couleur antique du poème et certaines négligences de forme.

1. Un son triste et mélodieux. Cette comparaison vient sans doute du *Phédon* de Platon. Souvent, chez Lamartine, le son symbolise l'âme.

DERNIER DISCOURS DE SOCRATE A SES AMIS

.....
 Comme l'œil sur les mers³ suit la voile qui part,
 Sur ce front solennel attachant leur regard,
 A ses yeux suspendus, ne respirant qu'à peine,
 Ses amis attentifs retenaient leur haleine;
 5 Leurs yeux le contemplaient pour la dernière fois.
 Ils allaient pour jamais emporter cette voix!
 Comme la vague s'ouvre au souffle errant d'Éole⁴,
 Leur âme impatiente attendait sa parole.
 Enfin du ciel sur eux son regard s'abaissa,
 10 Et lui, comme autrefois, sourit et commença :

* * *

« Quoi! vous pleurez, amis! vous pleurez quand mon âme
 Semblable au pur encens⁴ que la prêtresse enflamme,
 Affranchie à jamais du vil poids de son corps,
 Va s'envoler aux dieux⁵, et, dans de saints transports,
 15 Saluant ce jour pur⁶, qu'elle entrevit peut-être,
 Chercher la vérité⁷, la voir et la connaître!
 Pourquoi donc vivons-nous⁸, si ce n'est pour mourir?
 Pourquoi pour la justice ai-je aimé de souffrir⁹?
 Pourquoi dans cette mort qu'on appelle la vie,
 20 Contre ses vils penchants luttant, quoique asservie,
 Mon âme avec mes sens a-t-elle combattu?
 Sans la mort, mes amis, que serait la vertu¹⁰?...
 C'est le prix du combat, la céleste couronne
 Qu'aux bornes de la course un saint juge nous donne,
 25 La voix de Jupiter¹¹ qui nous rappelle à lui!
 Amis, bénissons-la! Je l'entends aujourd'hui :
 Je pouvais, de mes jours disputant quelque reste,

1. Socrate est dans sa prison et vient de dire à ses amis :

Vous qui près du tombeau venez pour m'écouter.

Je suis un cygne aussi; je meurs, je puis chanter!

Socrate fait alors retirer les femmes. Il console ses disciples qui se sont assis sur les bords de son lit; 2. *Sur les mers*. Lamartine aime beaucoup cette comparaison qui est comme chargée d'infini; 3. *Au souffle errant d'Éole* : périphrase pseudo-classique; 4. *Encens*, ce mot évoque moins ici l'idée de parfum que celle d'évaporation : son âme s'évapore au ciel comme un parfum; 5. *Aux dieux* : vers les dieux; 6. *Jour pur*. Cf. le « vrai soleil » de l'*Isolément* : « Le soleil des idées éternelles »; 7. *Chercher la vérité*. Cf. l'épigramme du poème : « La vérité, c'est Dieu »; 8. *Pourquoi donc vivons-nous*, c'est la pure doctrine stoïcienne; 9. *Aimé de souffrir* : aimé à souffrir; 10. *Que serait la vertu*? M. Canat note une transposition du texte grec (chez Platon la lutte avec les sens signifie la résistance de l'esprit devant le monde des apparences); 11. *Jupiter*, n'est ici que le symbole du vrai Dieu.

Me faire répéter deux fois l'ordre céleste¹.
 Me préservent les dieux d'en prolonger le cours!
 30 En esclave attentif, ils m'appellent, j'y cours!
 Et vous, si vous m'aimez, comme aux plus belles fêtes,
 Amis, faites couler des parfums sur vos têtes,
 Suspendez une offrande aux murs de la prison,
 Et, le front couronné² d'un verdoyant feston,
 35 Ainsi qu'un jeune époux qu'une foule empressée,
 Semant de chastes fleurs le seuil du gynécée,
 Vers le lit nuptial conduit après le bain,
 Dans les bras de la Mort menez-moi par la main!...

* * *

« Qu'est-ce donc que mourir? Briser ce nœud infâme,
 40 Cet adultère hymen de la terre avec l'âme,
 D'un vil poids, à la tombe, enfin se décharger!
 Mourir n'est pas mourir, mes amis, c'est changer³!
 Tant qu'il vit, accablé sous le corps qui l'enchaîne⁴,
 L'homme vers le vrai bien languissamment se traîne,
 45 Et, par ses vils besoins dans sa course arrêté,
 Suit d'un pas chancelant, ou perd⁵ la vérité.
 Mais celui qui, touchant au terme qu'il implore,
 Voit du jour éternel⁶ étinceler l'aurore,
 Comme un rayon du soir⁷ remontant dans les cieux,
 50 Exilé de leur sein, remonte au sein des dieux;
 Et, buvant à longs traits le nectar qui l'enivre,
 Du jour de son trépas il commence de vivre⁸! »

* * *

« — Mais mourir c'est souffrir; et souffrir est un mal.
 — Amis, qu'en savons-nous? Et quand l'instant fatal,
 55 Consacré par le sang comme un grand sacrifice⁹,
 Pour ce corps immolé serait un court supplice,
 N'est-ce pas par un mal que tout bien est produit?

1. Socrate aurait pu s'évader de sa prison : ses amis lui en avaient offert le moyen. Il refusa (voir le *Criton* de Platon); 2. *Et, le front couronné*. Ce vers s'applique à Socrate; 3. *C'est changer* : c'est l'expression chrétienne : *vita mutatur, non tollitur*. — L'ama tine utilise un passage du *Phédon* mais en modifie le symbole; 4. *L'enchaîne*. L'image de la prison et de l'esclavage se poursuit très fidèlement (à rapprocher de l'*Immortalité*, v. 33); 5. *Perd* : perd la trace de...; 6. *Du jour éternel*, c'est « le jour pur » du début; 7. *Comme un rayon du soir*. Cf. la *Prière* (v. 31); 8. *Il commence de vivre*. Cf. l'hymne à la mort dans l'*Immortalité*; 9. *Comme un grand sacrifice* : il compare la mort à un sacrifice où le sang de la victime est versé et qui est rendu sacré par ce sang.

L'été sort de l'hiver, le jour sort de la nuit¹.
 Dieu lui-même a noué cette éternelle chaîne;
 60 Nous fûmes à la vie enfantés avec peine,
 Et cet heureux trépas, des faibles redouté,
 N'est qu'un enfantement à l'immortalité!

Socrate raisonne longuement avec « l'incrédule Cébès » pour le convaincre de l'immortalité de l'âme. Il conclut en ces termes :

« Amis, l'âme n'est pas l'incertaine lumière²
 Dont le flambeau des sens ici-bas nous éclaire :
 65 Elle est l'œil immortel qui voit ce faible jour
 Naître, grandir, baisser, renaître tour à tour,
 Et qui sent hors de soi, sans en être affaiblie,
 Pâlir et s'éclipser ce flambeau de la vie,
 Pareille à l'œil mortel qui dans l'obscurité
 70 Conserve le regard en perdant la clarté!

« L'âme n'est pas aux sens ce qu'est à cette lyre³
 L'harmonieux accord que notre main en tire;
 Elle est le doigt divin qui seul la fait frémir,
 L'oreille qui l'entend ou chanter ou gémir,
 75 L'auditeur attentif, l'invisible génie
 Qui juge, enchaîne, ordonne et règle l'harmonie,
 Et qui des sons discords que rendent chaque sens
 Forme au plaisir des dieux des concerts ravissants!
 En vain la lyre meurt et le son s'évapore :
 80 Sur ces débris muets l'oreille écoute encore.
 Es-tu content, Cébès? — Oui, j'en crois tes adieux,
 Socrate est immortel! — Eh bien, parlons des dieux! »

* * *

Et déjà le soleil était sur les montagnes⁴,
 Et, rasant d'un rayon les flots et les campagnes,

1. *Le jour sort de la nuit.* Cf. le passage du *Phédon* cité par Lamartine en note : « Nous convenons donc que la vie ne naît pas moins de la mort que la mort de la vie »; 2. *L'âme n'est pas l'incertaine lumière.* Socrate répond à la première objection de Cébès que si l'âme est :

...comme la lueur d'un flambeau :

Quand le flambeau s'éteint, que devient la lumière?

3. *Ce qu'est à cette lyre.* Socrate répond à la deuxième objection de Cébès : « Si l'âme est aux sens ce que la lyre est aux sons, ne meurt-elle pas avec le corps comme s'éteint le son de l'instrument quand la lyre est brisée? »; 4. *Sur les montagnes,* à l'ouest, car il a été dit au début du poème : « Le soleil, se levant aux sommets de l'Hymette » (à l'est). Cf. la traduction de Platon par Cousin : « Je pense dit Criton, que le soleil est encore sur les montagnes et qu'il n'est pas couché ».

- 85 Semblait, faisant au monde un magnifique adieu,
 Aller se rajeunir au¹ sein brillant de Dieu;
 Les troupeaux descendaient des sommets du Taygète;
 L'ombre dormait déjà sur les flancs de l'Hymette;
 Le Cythéron² nageait dans un océan d'or;
 90 Le pêcheur matinal, sur l'onde errant encor,
 Modérant près du bord sa course suspendue³,
 Repliait, en chantant, sa voile détendue⁴;
 La flûte dans les bois, et ces chants sur les mers,
 Arrivaient jusqu'à nous sur les soupirs des airs,
 95 Et venaient se mêler à nos sanglots funèbres,
 Comme un rayon du soir se fond dans les ténèbres.



- « Hâtons-nous, mes amis, voici l'heure du bain⁵.
 Esclaves, versez l'eau dans le vase⁶ d'airain!
 Je veux offrir aux dieux une victime pure⁷. »
 100 Il dit; et, se plongeant dans l'urne qui murmure,
 Comme fait à l'autel le sacrificateur,
 Il puisa dans ses mains le flot libérateur⁸,
 Et, le versant trois fois sur son front qu'il inonde,
 Trois fois sur sa poitrine en fit ruisseler l'onde;
 105 Puis, d'un voile de pourpre en essuyant les flots,
 Parfuma ses cheveux, et reprit en ces mots :
 « Nous oublions le Dieu⁹ pour adorer ses traces.
 Me préserve Apollon¹⁰ de blasphémer les Grâces¹¹,
 Hébé¹² versant la vie aux célestes lambris¹³,
 110 Le carquois de l'Amour, ni l'écharpe d'Iris¹⁴,
 Ni surtout de Vénus la riante ceinture
 Qui d'un nœud sympathique enchaîne la nature,

1. *Au* : dans le; 2. *Le Cythéron* : le Cithéron, montagne de Béotie, près de Thèbes. Le Taygète, au contraire, est très loin, près de Sparte, en Laconie; 3. *Sa course suspendue*, exemple de prolepse : jusqu'à ce qu'elle soit suspendue ou arrêtée (participe exprimant la conséquence de l'action du verbe principal); 4. *Sa voile détendue*, latinisme (*urbem captam hostis diripuit*). Cette vision est sans doute un souvenir d'Italie. Cf. le golfe de Baïa; 5. Dans le *Phédon*, Socrate va se baigner dans une salle voisine, accompagné d'un seul disciple. Lamartine fait de ce bain une sorte de symbole anticipé du baptême chrétien; 6. *Vase*, mot noble (pour baignoire). De même, un peu plus bas, *urne*; 7. *Une victime pure*. Socrate dit seulement dans le *Phédon* : « Il me semble qu'il est mieux de ne boire le poison qu'après m'être baigné et d'épargner aux femmes la peine de laver un cadavre. » Ce souci de pureté toute corporelle devient chez Lamartine une purification spirituelle; 8. *Libérateur*, au sens religieux du mot (libérant, c'est-à-dire lavant des souillures l'âme comme le corps, ainsi que le fait le baptême); 9. *Le Dieu* : le seul vrai Dieu; 10. *Apollon* : dieu de la poésie et aussi de la divination; 11. *Les Grâces* : les trois Grâces, symboles de la beauté et aussi de la gaieté; 12. *Hébé* : fille de Jupiter et de Junon, servait le nectar aux dieux; 13. *Aux célestes lambris* : dans les palais du ciel; 14. *L'écharpe d'Iris* : l'arc-en-ciel.

- Ni l'éternel Saturne¹, ou le grand Jupiter,
 Ni tous ces dieux du ciel, de la terre et de l'air !
 115 Tous ces êtres peuplant l'Olympe ou l'Élysée²
 Sont l'image de Dieu par nous divinisée,
 Des lettres de son nom sur la nature écrit,
 Une ombre³ que ce Dieu jette sur notre esprit.
 A ce titre divin ma raison les adore,
 120 Comme nous saluons le soleil dans l'aurore;
 Et peut-être qu'enfin tous ces dieux inventés,
 Cet enfer et ce ciel par la lyre chantés,
 Ne sont pas seulement des songes du génie,
 Mais les brillants degrés de l'échelle infinie
 125 Qui, des êtres⁴ semés dans ce vaste univers,
 Sépare et réunit tous les astres divers.
 Peut-être qu'en effet, dans l'immense étendue,
 Dans tout ce qui se meut une âme est répandue ?
 Que ces astres brillants sur nos têtes semés
 130 Sont des soleils vivants et des feux animés⁵ ?
 Que l'Océan, frappant sa rive épouvantée,
 Avec ses flots grondants roule une âme irritée ?
 Que notre air embaumé volant dans un ciel pur
 Est un esprit flottant sur des ailes d'azur ?
 135 Que le jour est un œil⁶ qui répand la lumière ?
 La nuit, une beauté⁷ qui voile sa paupière ?
 Et qu'enfin dans le ciel, sur la terre, en tout lieu,
 Tout est intelligent, tout vit, tout est un dieu⁸ ?



- « Mais, croyez-en, amis, ma voix prête à⁹ s'éteindre :
 140 Par delà tous ces dieux que notre œil peut atteindre,
 Il est sous la nature¹⁰, il est au fond des cieus,
 Quelque chose d'obscur et de mystérieux
 Que la nécessité, que la raison proclame,

1. *Saturne* : fils d'Uranus (le ciel) et de Gœa (la Terre) était le père de Jupiter, de Neptune, de Pluton et de Junon. Plus tard Jupiter détrôna son père et le chassa du Ciel ; 2. *L'Élysée* : les champs Élysées ; 3. *Une ombre*, c'est-à-dire un reflet (théorie pl. tonicienne : cf. le mythe de la caverne) ; 4. *Des êtres*, vers assez obscurs. On peut entendre *des êtres* par « au moyen des êtres » (les dieux sont les-degrés d'une échelle infinie qui réunit l'homme à Dieu). M. Canat comprend : « Les astres divers des êtres » c'est-à-dire « les astres qui sont les divers secours des êtres » ; 5. *Animés* : qui ont une âme ; 6. *Que le jour est un œil*. Cf. *l'Immortalité* (v. 117) : « Le jour est ton regard, la beauté ton sourire » ; 7. *Une beauté*. M. Waltz explique « l'œil de Dieu d'une divine beauté ». M. Levaillant comprend avec plus de vraisemblance : « Une déesse vivante » ; 8. *Tout est un dieu*. Tous ces vers sont imprégnés d'un véritable panthéisme ; 9. *Prête à* : près de ; 10. *Sous la nature* : caché dans la nature.

Et que voit seulement la foi¹, cet œil de l'âme!
 145 Contemporain des jours et de l'éternité!
 Grand comme l'infini, seul comme l'unité!
 Impossible à nommer, à nos sens impalpable²!
 Son premier attribut, c'est d'être inconcevable!
 Dans les lieux, dans les temps, hier³, demain, aujourd'hui,
 150 Descendons, remontons, nous arrivons à lui!
 Tout ce que vous voyez est sa toute-puissance⁴,
 Tout ce que nous pensons est sa sublime essence!
 Force, amour, vérité, créateur de tout bien,
 C'est le Dieu de vos dieux! C'est le seul! c'est le mien!...

* * *

155 « — Mais le mal, dit Cébès⁵, qui l'a créé? — Le crime⁶ :
 Des coupables mortels châtiment légitime,
 Sur ce globe déchu le mal et le trépas⁷
 Sont nés le même jour : Dieu ne les connaît pas!
 Soit qu'un attrait fatal, une coupable flamme
 160 Ait attiré jadis la matière vers l'âme⁸;
 Soit plutôt que la vie, en des nœuds trop puissants
 Resserrant ici-bas l'esprit avec les sens,
 Les pénètre tous deux d'un amour adultère⁹,
 Ils ne sont réunis que par un grand mystère.
 165 Cette horrible union, c'est le mal; et la mort,
 Remède et châtiment, la brise avec effort.
 Mais, à l'instant suprême où cet hymen expire,
 Sur les vils éléments l'âme reprend l'empire,
 Et s'envole, aux rayons¹⁰ de l'immortalité,
 170 Au monde du bonheur et de la vérité!

* * *

« — Connais-tu le chemin de ce monde invisible?
 Dit Cébès; à ton œil est-il donc accessible?
 — Mes amis, j'en approche; et pour le découvrir...
 — Que faut-il? dit Phédon. — Etre pur et mourir! »

1. La foi, nous revenons là au langage chrétien; 2. Impalpable, c'est-à-dire insaisissable; 3. Hier, monosyllabique (comme chez les classiques); 4. Sa toute-puissance : la manifestation de sa toute-puissance; 5. Cébès : c'est le disciple de Socrate qui lui fait des objections; 6. Le crime, Socrate lui répond d'un mot. Le mal vient de l'homme et de son premier crime, il ne saurait être attribué à Dieu; 7. Le mal et le trépas, encore une allusion à la déchéance par le péché originel; 8. La matière vers l'âme, ou plutôt l'âme vers la matière; 9. Adultère, parce que cette union (de l'âme et du corps) est illégitime; 10. Aux rayons : dans les rayons.



NOUVELLES MÉDITATIONS

NOTICE

Ce qui se passait vers 1823. — En politique : *En France*, règne de Louis XVIII (1815-1824). Napoléon est mort à Sainte-Hélène, le 5 mai 1821. En 1822, Exécution des quatre sergents de La Rochelle.

En littérature : En 1822, *Stendhal* a publié *Racine* et *Shakespeare*; *V. Hugo*, les *Odes*; *A. de Vigny*, les *Poèmes*; en 1823, *Hugo* fait paraître *Han d'Islande*. — En Allemagne, *H. Heine* a publié ses *Poésies* en 1822.

Dans les arts : *Delacroix* a exposé, en 1822, la *Barque de Dante*.

Les Nouvelles Méditations. — Les *Nouvelles Méditations* parurent le 27 septembre 1823, huit jours après la *Mort de Socrate*, chez l'éditeur Urbain Canel.

Ce recueil contenait vingt-six pièces (la première : *l'Esprit de Dieu*, la vingt et unième : *Adieux à la poésie*).

« Il n'est pas, comme le dit M. Levaillant (qui a particulièrement étudié sa genèse et sa formation) le fruit d'une sorte de génération spontanée. Sa composition est, au contraire, artificielle. Lamartine le publia parce qu'on attendait de lui un second chef-d'œuvre après le premier, et qu'il ne pouvait raisonnablement se soustraire trop longtemps à l'attente. »

Il écrivait, le 15 février 1823, à Virieu : « Je viens de vendre 14 000 francs comptant mon deuxième volume de *Méditations*, livrable et payable cet été... Ayant vendu mon livre, il a bien fallu le faire et je m'y suis donc mis depuis quelques jours. »

La plupart des poèmes de ce second recueil sont des élégies (comme *Ischia*, le *Chant d'amour*, la première partie des *Préludes*), ou des odes (comme *Bonaparte*, *l'Esprit de Dieu*, les *Adieux à la Poésie*), ou des pièces de circonstance, ou encore des fragments empruntés à ses œuvres de jeunesse (l'ébauche de la tragédie de *Sapho*, les élégies de 1816, le poème épique sur *Clovis*, la tragédie de *Saül*). Plusieurs de ces poèmes évoquent le souvenir de *Graziella* (*A Elvire*, *Tristesse*). Le *Crucifix* est consacré, au contraire, au souvenir de *Julie* (la seconde *Elvire*), comme aussi *Apparition*, tandis que *Ischia* et le *Chant d'amour* sont inspirés par M^{me} de Lamartine, l'épouse jeune et aimée.

Il n'y a donc aucune unité, ni dans la composition de ces poèmes, ni dans leur inspiration, qui va de la note épicurienne et voluptueuse d'*Ischia* à l'optimisme des *Etoiles* ou à la mélancolie du *Passé* et des *Préludes*.

Cette impression d'éparpillement et de décousu a sans doute été voulue par Lamartine : il n'offrait que des chants épars, des fragments parfois inachevés, conçus et écrits presque au jour le jour.

Le public fut, comme il l'avait prévu, désorienté par cet assemblage quelque peu disparate où il ne retrouvait pas la belle unité apparente au moins, des premières *Méditations*.

Cette impression a été très bien traduite par A. de Vigny dans une lettre à V. Hugo, du 3 octobre 1823 : « ... Quant aux *Nouvelles Méditations*, certes l'ensemble est fort inférieur aux premières : le ton est désuni, et l'on a l'air d'avoir réuni toutes les rognures du premier ouvrage et les essais de l'auteur depuis qu'il est né. Je ne puis croire qu'il ait présidé à cet arrangement... Cependant, et je le dis avec vérité, je ne crois pas que M. de Lamartine ait rien fait qui égale les *Préludes* et les dernières strophes surtout, *Bonaparte* et le *Chant d'amour*. Il y a, en général, dans ses ouvrages une verve de cœur, une fécondité d'émotion qui le feront toujours adorer, parce qu'il est en rapport avec tous les cœurs. Il ne lui reste plus qu'à l'être avec l'esprit par la pureté, et avec les yeux dans les descriptions. »

Nous pourrions seulement chicaner Vigny sur son choix peut-être incomplet (il ne mentionne par exemple, ni le *Poète mourant*, ni les *Etoiles*, ni le *Crucifix*). Il faut aussi compléter ce jugement en marquant ce qu'il y avait de nouveau dans ces secondes méditations, où le poète, s'il retrouve son ancienne manière dans des pièces comme le *Crucifix* et *Consolation*, sait également l'élargir : on y trouve une recherche inconnue jusque-là des effets rythmiques (*Adieux à la mer. Adieux à la poésie*), un souci de la facture et une souplesse admirable dans le maniement du vers; on y trouve également des thèmes d'inspiration politique (*Bonaparte*), des hymnes graves et tendres à l'amour heureux et au bonheur de la famille, et, surtout, de hautes méditations philosophiques et religieuses qui annoncent déjà les *Harmonies*.



BONAPARTE

« Cette méditation fut écrite à Saint-Point, au printemps de l'année 1821, peu de mois après qu'on eut appris en France la mort de Bonaparte à Sainte-Hélène. » (*Commentaire*.)

En réalité, cette ode (qui devait d'abord s'intituler : *le Tombeau d'un guerrier*), fut écrite à Saint-Point en juin 1823, et achevée à Aix en juillet-août 1823. Elle est une paraphrase éloquentes du *Cinque Maggio* du poète italien Manzoni, pièce que Lamartine admirait fort.

On se rappelle que la famille de Lamartine était profondément royaliste. « Je n'aimais pas Bonaparte, écrit le poète dans son *Commentaire*. J'avais été élevé dans l'horreur de sa tyrannie... En écrivant cette ode, qu'on a trouvée quelquefois trop sévère, je me trouvais moi-même trop indulgent, je me reprochais quelque complaisance pour la popularité posthume de ce grand nom... »

Sur un écueil² battu par la vague plaintive,
Le nautonier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord³ par les flots déposé⁴;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
5 Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé!

Ici gît... Point de nom! Demandez à la terre!
Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanais⁵ au sommet du Cédar,
10 Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des bravés,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis les deux grands noms⁶ qu'un siècle au siècle annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce⁷
15 Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola;
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace :
Et ce pied s'est arrêté là⁸!...

1. Sur l'opinion et les sentiments de Lamartine à l'égard de Napoléon, voir sa lettre à de Virieu du 20 juin 1840, et son discours sur le retour des cendres de l'Empereur (volume : *Prose*, I, Bibliothèque Larousse); 2. *Un écueil* : il s'agit du rocher de Sainte-Hélène; 3. *Près du bord*, c'est là une inexactitude poétique : le tombeau de Napoléon ne pouvait pas être vu de la côte (il était situé dans la vallée du Géranium, à une heure de marche de la capitale Jamestown). Peut-être Lamartine songe-t-il au tombeau de Chateaubriand qui lui-même, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, avait remarqué et noté cette habitude des anciens Grecs; 4. *Par les flots déposé* : qui semblait déposé par les flots; 5. *Du Tanais*, le Tanais est aujourd'hui le Don. Cédar, qui est une ville de l'Arabie déserte, n'est point une montagne. Sans doute Lamartine veut-il désigner ainsi le Sinai. Lamartine donnera le nom de Cédar à l'ange de la Chute d'un ange. Lamartine fait allusion ici à la politique orientale de Napoléon dont le souvenir est toujours présent dans ces régions; 6. *Les deux grands noms* : Alexandre et César; 7. *Prononce* fait avec annonce une rime faible; 8. *Et ce pied s'est arrêté là*, c'est-à-dire sur ce rocher de Sainte-Hélène. M. Canat rapproche de Manzoni (strophe 1) : « La terre ne sait quand un pied mortel viendra sur sa poussière sanglante imprimer la même trace ».

Il est là!... Sous trois pas un enfant le mesure¹!
 20 Son ombre ne rend pas même un léger murmure!
 Le pied d'un ennemi² foule en paix son cercueil!
 Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
 Et son ombre n'entend que le bruit monotone
 D'une vague contre un écueil!

25 Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
 Que je vienne outrager³ ta majesté muette!
 Non! la lyre aux tombeaux n'a jamais insulté :
 La mort fut de tout temps l'asile de la gloire.
 Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire,
 30 Rien... excepté la vérité!

Ta tombe⁴ et ton berceau sont couverts d'un nuage.
 Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage⁵!
 Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom!
 Tel ce Nil, dont Memphis boit les vagues fécondes,
 35 Avant d'être nommé, fait bouillonner ses ondes
 Aux solitudes de Memnon⁶.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides ;
 La Victoire te prit sur ses ailes rapides ;
 D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi!
 40 Ce siècle, dont l'écume entraînait dans sa course
 Les mœurs, les rois, les dieux,... refoulé vers sa source,
 Recula d'un pas devant toi!

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre ;
 Pareil au fier Jacob⁷, tu luttas contre une ombre!
 45 Le fantôme croula sous le poids d'un mortel!

1. *La mesure*. Comparer : « Que ton habitation est maintenant étroite! Que ton séjour est ténébreux! Avec trois pas je mesure ta fosse, ô toi qui étais autrefois si grand!... » (Ossian, *les Chants de Selma* [A'pin pleurant son fils Morar], traduction Turgot.) A rapprocher des vers fameux de Victor Hugo (*Ode à la Colonne*) :

Ce qu'un Napoléon peut laisser de poussière
 Dans le creux de sa main.

2. *D'un ennemi* : des Anglais; 3. *Que je vienne outrager*. Cf. Manzoni (strophe 2) : « Lorsqu'il tomba, se releva, pour toïber encore... Jamais à la voix de mille autres ma muse ne m'eût sa voix »; 4. *Ta tombe*... Après l'évocation du tombeau, voici le rappel de la grandeur du conquérant; 5. *D'un orage* : la Révolution; 6. *Aux solitudes de Memnon*, désigne la Haute-Égypte, près de Thèbes (où s'élevait la colossale statue de Memnon); 7. *Au fier Jacob*, allusion « un souvenir biblique (*Genèse*, XII, 24). Jacob luttant toute une nuit avec un mystérieux étranger qui était un ange envoyé par Dieu et qui lui dit au matin : « Tu as lutté avec Dieu et tu as vaincu ». Cf. *les Nouvelles Méditations* : « *l'Esprit de Dieu* ».

Et, de tous ces grands noms¹ profanateur sublime,
 Tu jouas avec eux comme la main du crime
 Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire,
 50 Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire
 En jetant dans ses fers un cri de liberté,
 Un héros tout à coup de la poudre² se lève,
 Le frappe avec son sceptre... Il s'éveille, et le rêve
 Tombe devant la vérité!

55 Ah! si, rendant ce sceptre à ses mains légitimes,
 Plaçant sur ton pavois³ de royales victimes,
 Tes mains des saints bandeaux⁴ avaient lavé l'affront,
 Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
 De quel divin parfum, de quel pur diadème
 60 La gloire aurait sacré ton front!

Gloire! honneur! liberté! ces mots que l'homme adore
 Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
 Dont un stupide écho répète au loin le son!
 De cette langue en vain ton oreille frappée
 65 Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée
 Et le mâle accord⁵ du clairon!

Superbe⁶, et dédaignant ce que la terre admire,
 Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
 Tu marchais!... tout obstacle était ton ennemi!
 70 Ta volonté volait comme ce trait rapide
 Qui va frapper le but où le regard le guide,
 Même à travers un cœur ami!

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
 La coupe des festins ne te versa l'ivresse;
 75 Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer!
 Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
 Tu vis de la beauté le sourire et les larmes,
 Sans sourire et sans soupirer⁷!

1. Tous ces grands noms, c'est-à-dire république, démocratie, etc. (c'est ce que désigne également le mot *fantôme* au vers précédent); 2. De la poudre : de la poussière; 3. Pavois : le grand bouclier des rois francs, sur lequel on les portait pour leur élection; 4. Des saints bandeaux : du diadème royal; 5. Accord, au sens ordinaire chez Lamartine de « son »; 6. Superbe, au sens classique d'orgueilleux (*superbus*); 7. ... Sans soupirer. Lamartine veut dire que Napoléon a été insensible à l'amour de la femme. Sans doute, Napoléon n'a pas été un grand amoureux, mais il a eu pourtant des heures de passion (Joséphine, la Walewska, etc.);

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes¹!
 80 L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes!
 Et ta main ne flattait² que ton léger coursier,
 Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
 Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
 Et que ses pieds brisaient l'acier!

85 Tu grandis sans plaisir³, tu tombas sans murmure!
 Rien d'humain⁴ ne battait sous ton épaisse armure :
 Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser!
 Comme l'aigle⁵ régna dans un ciel solitaire,
 Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
 90 Et des serres pour l'embrasser⁶!

S'élancer d'un seul bond au char⁷ de la victoire,
 Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire,
 Fouler d'un même pied des tribuns et des rois,
 Forger un joug trempé dans l'amour et la haine⁸,
 95 Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
 Un peuple échappé de ses lois!

Être d'un siècle entier la pensée et la vie,
 Émousser le poignard, décourager l'envie,
 Ébranler, raffermir l'univers incertain,
 100 Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde
 Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
 Quel rêve!!! et ce fut ton destin!...

Tu tombas cependant⁹ de ce sublime faite!
 Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
 105 Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau!
 Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
 Pour dernière faveur t'accorda cet espace
 Entre le trône et le tombeau!

1. *Alarmes*, au sens étymologique : le cri : « Aux armes ! » ; 2. *Et ta main ne flattait...* Inscrite reprise par Auguste Barbier dans son fameux poème de la *Cavale* (les *lambes*, 1830) ; 3. *Tu grandis sans plaisir*. Là commence la troisième partie du poème : la *décadence* ; 4. *Rien d'humain...* Lamartine exagère certainement l'insensibilité de Napoléon dont le cœur fut accessible à des sentiments vrais (entre autres l'amour paternel). Lamartine écrivait à Virieu, le 22 juillet 1827 : « Quant au Consul, je ne te parle pas de son cœur et de son âme : il n'en a pas reçu » ; 5. *Comme l'aigle*. Lamartine use un des premiers de cette comparaison qui deviendra classique et dont V. Hugo fera un si magnifique usage ; 6. *L'embrasser*, sens étymologique : l'envelopper, l'étreindre ; 7. *Au char* : sur le char ; 8. *Et la haine*. Lamartine ne contredit-il pas ici ce qu'il a dit quelques vers plus haut : « Sans haine et sans amour » ? 9. *Tu tombas cependant*. Ici commence la quatrième partie du poème : l'expiation.

Oh! qui m'aurait donné¹ d'y sonder ta pensée,
 110 Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
 Venait, comme un remords², t'assaillir loin du bruit!
 Et que, les bras croisés sur ta large poitrine³,
 Sur ton front chauve et nu que ta pensée incline,
 L'horreur passait comme la nuit!

115 Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde⁴
 Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde
 Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours;
 Tel, du sommet désert de ta grandeur suprême,
 Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
 120 Tu rappelais tes anciens jours!

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes⁵
 Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes :
 Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux!
 Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
 125 Chaque flot t'apportait une brillante image,
 Que tu suivais longtemps des yeux!

Là, sur un pont tremblant⁶ tu défiais la foudre!
 Là, du désert sacré tu réveillais la poudre!
 Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain!
 130 Là, tes pas abaissaient une cime escarpée!
 Là, tu changeais en sceptre une invincible épée!
 Ici... Mais quel effroi soudain?

Pourquoi détournes-tu ta paupière⁷ éperdue?
 D'où vient cette pâleur sur ton front répandue?
 135 Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé?
 Est-ce de vingt cités la ruine fumante,
 Ou du sang des humains quelque plaine écumante?
 Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout... tout, excepté le crime⁸!
 140 Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,

1. Qui m'aurait donné, latinisme avec un sens de souhait; 2. Un remords : remords de sa politique de conquête; 3. Sur ta large poitrine. Cf. V. Hugo (*Napoléon II*). On trouvait l'attitude déjà dans Manzoni (strophe 7) : « ... Les bras croisés sur la poitrine »; 4. Profonde, sens latin d'*altus* (profond ou élevé); 5. Sublimes, au propre et au figuré; 6. Sur un pont tremblant : souvenir du pont d'Arcole. De même, les vers suivants font allusion à la campagne d'Égypte, à celle de Syrie et au passage des Alpes; 7. Ta paupière : ton regard; 8. Allusion au duc d'Enghien, petit-fils du prince de Condé, arrêté et condamné à mort sur l'ordre de Bonaparte (21 mars 1804).

Un jeune homme! un héros d'un sang pur inondé!
 Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse;
 Et toujours en passant la vague vengeresse
 Lui jetait le nom de Condé!

- 145 Comme pour effacer une tache livide¹,
 On voyait sur son front passer sa main rapide;
 Mais la trace du sang sous son doigt renaissait!
 Et, comme un sceau frappé par une main suprême,
 La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
 150 Le couronnait de son forfait!

- C'est pour cela², tyran, que ta gloire ternie
 Fera par ton forfait douter de ton génie!
 Qu'une trace de sang suivra partout ton char³!
 Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
 155 Sera pour l'avenir ballotté d'âge en âge
 Entre Marius⁴ et César!

- Tu mourus cependant de la mort du vulgaire,
 Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
 Et dort sur sa faucille avant d'être payé!
 160 Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse,
 Et tu fus demander récompense⁵ ou justice
 Au Dieu qui t'avait envoyé!

- On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
 Devant l'éternité seul⁶ avec son génie,
 165 Son regard vers le ciel parut se soulever!
 Le signe rédempteur⁷ toucha son front farouche!
 Et même on entendit commencer sur sa bouche
 Un nom⁸!... qu'il n'osait achever.

- Achève!... C'est le Dieu qui règne et qui couronne!
 170 C'est le Dieu qui punit! c'est le Dieu qui pardonne!

1. Une tache livide. Souvenir du *Macbeth* de Shakespeare. Il y a ici transposition d'image (c'est Napoléon qui est livide); 2. C'est pour cela... Ici commence la dernière partie du poème : le jugement des hommes et le jugement de Dieu; 3. Ton char. Comme au v. 91, il s'agit du char du triomphateur (souvenir romain); 4. Marius : l'homme des proscriptions; 5. Demander récompense : ta récompense. Napoléon demande à Dieu récompense pour les services qu'il a malgré tout rendus, ou tout au moins, justice pour les sévérités et les peines injustes subies; 6. Seul, se rapporte à regard grammaticalement, mais comme sens à Napoléon dont l'idée domine tous ces vers; 7. Le signe rédempteur : le signe de la croix; 8. Un nom : celui de Dieu. M. Canat rapproche du *Journal de Vigny*, 1833, où celui-ci fait mourir ces grands hommes : Bonaparte, Canning, Cuvier, sans aucune pensée religieuse : « Et Dieu? Tel est le siècle : ils n'y pensèrent pas ».

Pour les héros et nous il a des poids divers!
 Parle-lui sans effroi! lui seul peut te comprendre!
 L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre :
 L'un du sceptre, l'autre des fers¹!

175 Son cercueil est fermé! Dieu l'a jugé! Silence²!
 Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
 Que des faibles mortels la main n'y touche plus!
 Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie³?
 Et vous, peuples, sachez le vain prix du génie
 180 Qui ne fonde pas de vertus⁴!

(Méditation troisième.)

LES ÉTOILES

« La Nuit est le livre mystérieux des contemplateurs, des amants et des poètes. Eux seuls savent y lire parce qu'eux seuls en ont la clef. Cette clef c'est l'infini. Ce ciel étoilé est la révélation visible de cet infini. L'œil n'y cherche pas seulement la vérité, mais il y cherche l'amour, surtout l'amour évanoui ici-bas. Ces lueurs sont des âmes, des regards, des silences pleins de voix connues. Qui n'a pas senti cela n'a jamais aspiré, aimé, regretté dans sa vie.

« J'écrivis cette méditation sur un étang des bois de Montculot..., pendant ces belles nuits de l'été, où l'ombre immobile des peupliers frissonne de temps en temps au bord de l'eau transparente, comme au passage d'une ombre.
 (Commentaire de 1849.)

Lamartine a donc conçu, sinon achevé, ce poème vers la fin du printemps de 1819.

1. ... *L'autre des fers*. M. Canat rapproche de ces dernières strophes le passage de Manzoni (strophe 19) : « Belle, immortelle, bienfaisante foi, accoutumée aux triomphes, inscrite encore celui-ci; réjouis-toi: jamais grandeur plus superbe n'humilia son orgueil devant l'opprobre du Golgotha. Maintenant, de ces cendres fatiguées, détourne toute parole amère; le Dieu qui précipite et relève, qui afflige et console, sur sa couche déserte ce Dieu est descendu près de lui »;

2. *Silence!* Lamartine est incapable de haine et même de rancune. Son âme est toujours ouverte au pardon. Cf. *l'Ode à Némésis*; 3. *Ta clémence infinie*. Ms. : Qui peut juger du ciel la justice infinie? — La duchesse de Broglie écrivit à Lamartine, le 28 octobre 1823 : « La dernière pensée est bien belle. Elle répond à un sentiment bien profond, bien intime, à ce besoin de compter sur la miséricorde divine, qui est si impérieux dans votre âme »; 4. *Qui ne fonde pas de vertus*. Dans les premières éditions, cette strophe se terminait ainsi :

Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
 N'est pas une de vos vertus?...

Lamartine modifia ces deux vers, et ajouta le commentaire suivant : « ... La dernière strophe surtout est un sacrifice immoral à ce qu'on appelle la gloire. Le génie par lui-même n'est rien moins qu'une vertu; ce n'est qu'un don, une faculté, un instrument; il n'expie rien, il aggrave tout. Le génie mal employé est un crime plus illustre : voilà la vérité en prose. J'ai corrigé ici ces deux vers, qui pesaient comme un remords sur ma conscience » (Commentaire de 1849); On peut comparer les impressions de Lamartine avec celles de sa mère sur la chute de Napoléon (*Manuscrit de ma mère*, 15 avril 1814) : « La chute de Napoléon est un grand exemple de la justice de Dieu et de sa longue patience. Il est patient parce qu'il est éternel... Toute l'Europe semblait sourire à sa puissance... Tant qu'il a été l'instrument de Dieu, rien n'a arrêté le cours de ses conquêtes, de ses dévastations... Mais attendez, hommes de peu de foi, attendez un moment, et ce protégé sera dissipé, foudroyé, détruit encore plus promptement qu'il ne s'était élevé... ».

- Il est pour la pensée une heure... une heure sainte¹,
 Alors qu'é, s'enfuyant de la céleste enceinte,
 De l'absence du jour pour consoler les cieus,
 Le crépuscule aux monts prolonge ses adieux.
- 5 On voit à l'horizon sa lueur incertaine,
 Comme les bords flottants d'une robe qui traîne,
 Balayer lentement le firmament obscur,
 Où les astres ternis² revivent dans l'azur.
 Alors ces globes d'or, ces îles de lumière³,
- 10 Que cherche par instinct la rêveuse paupière⁴,
 Jaillissent par milliers de l'ombre qui s'enfuit,
 Comme une poudre⁵ d'or sur les pas de la Nuit;
 Et le souffle du soir, qui vole sur sa trace⁶,
 Les sème en tourbillons dans le brillant espace.
- 15 L'œil ébloui les cherche et les perd à la fois :
 Les uns semblent planer sur les cimes des bois,
 Tels qu'un céleste oiseau dont les rapides ailes
 Font jaillir, en s'ouvrant, des gerbes d'étincelles⁷;
 D'autres en flots brillants s'étendent dans les airs,
- 20 Comme un rocher blanchi de⁸ l'écume des mers;
 Ceux-là, comme un coursier volant dans la carrière,
 Déroulent à longs plis leur flottante crinière;
 Ceux-ci, sur l'horizon se penchant à demi,
 Semblent des yeux ouverts⁹ sur le monde endormi;
- 25 Tandis qu'aux bords du ciel de légères étoiles
 Voguent dans cet azur comme de blanches voiles
 Qui, revenant au port d'un rivage lointain,
 Brillent sur¹⁰ l'Océan aux rayons du matin.

- De ces astres brillants, son plus sublime ouvrage,
 30 Dieu seul connaît le nombre, et la distance, et l'âge :
 Les uns, déjà vieillis¹¹, pâlisent à nos yeux;
 D'autres se sont perdus dans les routes des cieus;
 D'autres, comme des fleurs que son souffle caresse,
 Lèvent un front riant de grâce et de jeunesse,
- 35 Et, charmant l'Orient de leurs fraîches¹² clartés,

1. Une heure sainte. Cf. l'Isolément, et le début de la Prière. Pour la description du « moment crépusculaire », voir également Victor Hugo : *Feuilles d'automne*, xxxv, et saison des semailles : le Soir ; 2. Ternis : effacés ; 3. Îles de lumière. Il s'agit des astres réunis en constellations ; 4. Paupière : œil ; 5. Poudre : poussière ; 6. Sur sa trace : sur la trace de la Nuit ; 7. Des gerbes d'étincelles, comparaison reprise au début de l'Infini dans les cieus ; 8. Blanchi de : blanchi par (tournure classique) ; 9. Semblent des yeux ouverts. Cf. Sully Prudhomme « les Yeux », où cette comparaison est retournée ; 10. Brillent, et au vers suivant « brillants » : négligence ; 11. Les uns, déjà vieillis... Cela est scientifiquement exact ; 12. Fraîches : jeunes.

Étonnent¹ tout à coup l'œil qui les a comptés.
 Dans l'espace aussitôt² ils s'élancent... et l'homme,
 Ainsi qu'un nouveau-né³, les salue et les nomme.
 Quel mortel enivré de leur chaste regard,
 40 Laissant ses yeux flottants les fixer au hasard,
 Et cherchant le plus pur parmi ce chœur suprême,
 Ne l'a pas consacré du nom de ce qu'il aime ?
 Moi-même... il en est un, solitaire, isolé,
 Qui dans mes longues nuits m'a souvent consolé,
 45 Et dont l'éclat, voilé des ombres du mystère,
 Me rappelle un regard qui brillait sur la terre⁴.
 Peut-être... ah ! puisse-t-il au céleste séjour
 Porter au moins ce nom que lui donna l'amour !

Cependant la nuit marche, et sur l'abîme immense
 50 Tous ces mondes flottants⁵ gravitent en silence,
 Et nous-même⁶, avec eux emportés dans leur cours,
 Vers un port inconnu⁷ nous avançons toujours !
 Souvent, pendant la nuit, au souffle du zéphire,
 On sent la terre aussi flotter comme un navire ;
 55 D'une écume brillante on voit les monts couverts
 Fendre d'un cours égal le flot grondant des airs ;
 Sur ces vagues d'azur où le globe se joue,
 On entend l'aiglon se briser sous la proue,
 Et du vent dans les mâts les tristes sifflements,
 60 Et de ses flancs battus les sourds gémissements ;
 Et l'homme, sur l'abîme où sa demeure flotte,
 Vogue avec volupté sur la foi du pilote⁸ !
 Soleils, mondes errants qui voguez avec nous,
 Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous ?
 65 Quel est le port céleste où son souffle nous guide ?
 Quel terme assigne-t-il à notre vol rapide ?
 Allons-nous sur des bords de silence⁹ et de deuil,
 Échouant¹⁰ dans la nuit sur quelque vaste écueil,
 Semer l'immensité des débris du naufrage ?

1. *Etonnent*, sens classique : frappent d'admiration ; 2. *Dans l'espace aussitôt*. Lamartine avait écrit d'abord : « Dans la danse céleste » ; 3. *Ainsi qu'un nouveau-né*, se rapporte aux étoiles naissantes ; 4. *Un regard qui brillait sur la terre* : allusion à Elvire ; 5. *Flottants*. Cette épithète qui compare chaque étoile à un navire convient parfaitement à ce qui précède et à ce qui suit : la comparaison se développe avec une belle ampleur et s'appliquera même tout à l'heure à la terre ; 6. *Nous-même* : au lieu de nous-mêmes ; 7. *Vers un port inconnu*. Cf. le début du *Lac* ; 8. *Sur la foi du pilote* : confiant dans le pilote (qui est Dieu) ; 9. *Bords de silence* : bords silencieux. Cf. le *Désespoir* : c'est l'hypothèse pessimiste, la conception matérialiste de la destinée humaine ; 10. *Echouant* : nous échouant.

70 Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage,
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel¹ aborder endormis ?

Vous qui nagez plus près de la céleste voûte,
Mondes étincelants, vous le savez sans doute !

75 Cet océan plus pur, ce ciel où vous flottez,
Laisse arriver à vous de plus vives clartés ;
Plus brillantes que nous, vous savez davantage :
Car de la vérité la lumière est l'image !

Oui, si j'en crois l'éclat dont vos orbes² errants

80 Argentent des forêts les dômes transparents,
Ou qui, glissant soudain sur des mers irritées,
Calme en les éclairant les vagues agitées ;
Si j'en crois ces rayons qui, plus doux que le jour,
Inspirent la vertu, la prière, l'amour,

85 Et, quand l'œil attendri s'entr'ouvre à leur lumière,
Attirent une larme³ au bord de la paupière ;

Si j'en crois ces instincts, ces doux pressentiments
Qui dirigent vers vous les soupirs des amants,
Les yeux de la beauté, les rêves qu'on regrette,

90 Et le vol enflammé de l'aigle et du poète ;
Tentes du ciel, Édens, temples, brillants palais,
Vous êtes un séjour d'innocence et de paix !

Dans le calme des nuits, à travers la distance,
Vous en versez sur nous la lointaine influence⁴ !

95 Tout ce que nous cherchons, l'amour, la vérité,
Ces fruits tombés du ciel dont la terre a goûté,
Dans vos brillants climats⁵ que le regard envie,
Nourrissent à jamais les enfants de la vie⁶ ;

Et l'homme un jour peut-être, à ses destins rendu,

100 Retrouvera chez vous tout ce qu'il a perdu⁷.

Hélas ! combien de fois, seul, veillant sur ces cimes
Où notre âme plus libre a des vœux plus sublimes,
Beaux astres, fleurs du ciel dont le lis est jaloux,
J'ai murmuré tout bas : « Que ne suis-je un de vous !

1. Dans un golfe du ciel. L'image de la navigation céleste se termine ici en méditation philosophique. Cf. de Pomairols : « L'élément liquide fournit à Lamartine le plus grand nombre de ses images. Tous les phénomènes qu'offre la fluidité : cadence, transparence, reflets du ciel, murmures harmonieux..., fugitive inconstance, tous ces caractères de la fluidité se confondent avec les attributs de l'imagination lamartinienne » ; 2. Orbes : cercles (orbis) ; 3. Une larme, il s'agit de l'émotion religieuse ; 4. Influence, ce mot est pris dans le sens qu'on lui donne dans le langage de l'astrologie : action. En : de ce séjour d'innocence et de paix ; 5. Climats : régions ; 6. Les enfants de la vie : les élus ; 7. Tout ce qu'il a perdu, allusion au dogme du péché originel.

- 105 Que ne puis-je¹, échappant à ce globe de boue,
 Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,
 Jonchant² d'un feu de plus le parvis³ du saint lieu,
 Éclore tout à coup sous les pas de mon Dieu,
 Ou briller sur le front de la beauté suprême⁴,
 110 Comme un pâle fleuron de son saint diadème!

- Dans le limpide azur de ces flots de cristal,
 Me souvenant encor de mon globe natal,
 Je viendrais⁵ chaque nuit, tardif et solitaire,
 Sur les monts que j'aimais briller près de la terre;
 115 J'aimerais à glisser sous la nuit des rameaux,
 A dormir sur les prés, à flotter sur les eaux,
 A percer doucement le voile d'un nuage,
 Comme un regard d'amour⁶ que la pudeur ombrage.
 Je visiterais l'homme; et, s'il est ici-bas
 120 Un front pensif, des yeux qui ne se ferment pas,
 Une âme en deuil, un cœur qu'un poids sublime⁷ oppresse,
 Répandant devant Dieu sa pieuse tristesse,
 Un malheureux au jour dérobant ses douleurs,
 Et dans le sein des nuits laissant couler ses pleurs,
 125 Un génie inquiet, une active pensée
 Par un instinct trop fort dans l'infini lancée,
 Mon rayon, pénétré d'une sainte amitié,
 Pour des maux trop connus⁸ prodiguant sa pitié,
 Comme un secret d'amour versé dans un cœur tendre,
 130 Sur ces fronts inclinés se plairait à descendre!
 Ma lueur fraternelle en découlant⁹ sur eux
 Dormirait sur leur sein, sourirait à leurs yeux;
 Je leur révélerais dans la langue divine
 Un mot du grand secret que le malheur devine!
 135 Je sécherais leurs pleurs : et, quand l'œil du matin
 Ferait pâlir mon disque à l'horizon lointain,
 Mon rayon, en quittant leur paupière attendrie,
 Leur laisserait encor la vague rêverie,

1. *Que ne puis-je*. A rapprocher du v. 45 de l'*Isolemit* : c'est la même aspiration, mais qui est ici précisée; 2. *Jonchant*, reprend l'image des fleurs employée plus haut; 3. *Parvis*, employé ici au sens propre : le vestibule du temple; 4. *La beauté suprême* : Dieu (expression platonicienne); 5. *Je viendrais*. Le poète suppose son rêve réalisé : il est devenu un astre; 6. *Comme un regard d'amour*. Il y a ici une comparaison retournée : la comparaison va du concret à l'abstrait (en général, c'est un sentiment que l'on compare à un détail physique); 7. *Un poids sublime* : le poids d'une pensée profonde; 8. *Trop connus* : trop connus de moi; 9. *En découlant* : en tombant goutte à goutte.

Et la paix et l'espoir; et, lassés de gémir,
140 Au moins avant l'aurore ils pourraient s'endormir!

Et vous, brillantes sœurs, étoiles, mes compagnes,
Qui du bleu firmament émaillez les campagnes¹!
Et, cadencant vos pas à la lyre des cieux²,
Nouez et dénouez vos chœurs harmonieux!
145 Introduit sur vos pas dans la céleste chaîne,
Je suivrais dans l'azur l'instinct qui vous entraîne;
Vous guideriez mon œil dans ce vaste désert,
Labyrinthe de feux où le regard se perd!
Vos rayons m'apprendraient à louer, à connaître
150 Celui que nous cherchons, que vous voyez peut-être!
Et, noyant dans son sein mes tremblantes clartés³,
Je sentirais en lui... tout ce que vous sentez!

(Méditation quatrième.)

ISCHIA

Lamartine se maria en juin 1820, et alla rejoindre son poste d'attaché d'ambassade à Naples.

En octobre, il prit avec sa jeune femme quelques semaines de vacances dans l'île d'Ischia (dans la baie de Naples). Le 9 octobre, il envoie à de Virieu les deux premières strophes du poème suivant. Il les accompagne de ces mots :

« Je jouis à l'ombre des figuiers du beau soleil et de ma femme. Nous passons mollement nos jours à ne rien faire, à lire, à errer sous les bois ou sur la mer. Nous nous aimons; nous ne connaissons pas l'ennui. »

C'est dans cette même île d'Ischia que Lamartine, huit ans auparavant, avait vécu l'idylle de *Graziella*.

Ces souvenirs du passé, mêlés aux joies du bonheur présent, à peine traversé de quelques fugitives inquiétudes, inspirent cet harmonieux poème, où les amants, au milieu de ce paysage de rêve, semblent oublier le temps et vivre dans l'extase enchantée d'un songe qui ne doit jamais finir.

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes;
Dans l'horizon⁴ désert⁵ Phébé⁶ monte sans bruit,
Et jette, en pénétrant les ténèbres profondes,
Un voile transparent sur le front de la nuit⁷.

1. *Emailliez les campagnes*, il reprend encore une fois l'image « fleurs du ciel »; 2. *A la lyre des cieux* : suivant l'harmonie et la musique des espaces; 3. *Tremblantes clartés* : il s'agit du scintillement; 4. *L'horizon*, désigne non la ligne où se termine notre vue, mais une vaste étendue (cf. *le Vallon*, v. 22); 5. *Désert* : c'est-à-dire déserté par le soleil; 6. *Phébé* : souvenir mythologique et style noble : la lune; 7. *Sur le front de la nuit*, encore une vieille image classique (cf. *la Prière*, v. 9).

5 Voyez du haut des monts¹ ses clartés² ondoyantes
Comme un fleuve de flamme inonder les coteaux,
Dormir dans les vallons, ou glisser sur les pentes,
Ou rejaillir au loin du sein brillant des eaux.

La douteuse³ lueur, dans l'ombre répandue,
10 Teint d'un jour azuré la pâle obscurité,
Et fait nager au loin dans la vague étendue
Les horizons baignés par sa molle clarté⁴.

L'Océan, amoureux de ces rives tranquilles,
Calme; en baisant leurs pieds⁵, ses orageux transports,
15 Et, pressant dans ses bras ces golfes et ces îles,
De son humide haleine en rafraîchit les bords.

Du flot qui tour à tour s'avance et se retire
L'œil aime à suivre au loin le flexible contour :
On dirait un amant⁶ qui presse en son délire
20 La vierge qui résiste et cède tour à tour.

Doux comme le soupir de l'enfant qui sommeille,
Un son vague et plaintif se répand dans les airs :
Est-ce un écho du ciel qui charme⁷ notre oreille?
Est-ce un soupir d'amour⁸ de la terre et des mers?

25 Il s'élève, il retombe, il renaît, il expire,
Comme un cœur oppressé d'un poids de volupté;
Il semble qu'en ces nuits la nature respire⁹,
Et se plaint comme nous de sa félicité.

Mortel, ouvre ton âme à ces torrents de vie!
30 Reçois par tous les sens¹⁰ les charmes de la nuit :

1. Du haut des monts, dépend d'ondoyantes; 2. Clartés, Lamartine emploie souvent le pluriel pour le singulier; 3. Douteuse : incertaine; 4. Molle clarté. Cf. l'Immortalité (v. 106); 5. Leurs pieds, c'est-à-dire les pieds des rives (lesquelles, à Ischia, étaient escarpées); 6. On dirait un amant. On trouve fréquemment dans les *Secondes Méditations* de ces images d'amour. Cf. de Pomairols : « Les *Secondes Méditations* peuvent être appelées, par excellence, le livre de l'amour. » Ce paysage, volontairement indéci, laisse une impression un peu molle et alanguie; 7. Charme, sens fort : enchante; 8. Est-ce un soupir d'amour... A rapprocher de Vigny : la *Maison du Berger*; 9. Respire rime faiblement avec expire (mots de même racine : négligences assez fréquentes chez Lamartine); 10. Reçois par tous les sens. Lamartine exprime ici très bien la volupté physique et si pleine de suggestions de ce paysage italien tout chargé d'amour. D'autres écrivains évoqueront la douce sensualité de ce ciel et de cette nature d'Italie (par exemple, pour les lacs italiens, René Boylesve dans le *Parfum des îles Borromées*). Lamartine lui-même écrivait à Virieu : « On respire la vie, le soleil, l'amour, le génie, le repos, la rêverie, les parfums de l'âme et des sens ».

A t'enivrer d'amour son ombre te convie;
Son astre dans le ciel se lève, et te conduit.

Vois-tu ce feu lointain¹ trembler sur la colline?
Par la main de l'Amour c'est un phare allumé;
35 Là, comme un lis penché, l'amante qui s'incline
Prête une oreille avide aux pas du bien-aimé.

La vierge, dans le songe où son âme s'égare,
Soulève un œil d'azur² qui réfléchit les cieux,
Et ses doigts au hasard errant sur sa guitare
40 Jettent aux vents du soir des sons mystérieux³ ;

« Viens! l'amoureux silence occupe⁴ au loin l'espace;
Viens du soir près de moi respirer la fraîcheur!
C'est l'heure; à peine au loin la voile qui s'efface
Blanchit⁵ en ramenant le paisible pêcheur.

45 « Depuis l'heure où ta barque a fui loin de la rive,
J'ai suivi tout le jour ta voile sur les mers,
Ainsi que, de son nid, la colombe craintive
Suit l'aile du ramier qui blanchit dans les airs.

« Tandis qu'elle⁶ glissait sous l'ombre du rivage,
50 J'ai reconnu ta voix dans la voix des échos;
Et la brise du soir, en mourant sur la plage,
Me rapportait tes chants prolongés⁷ sur les flots.

« Quand la vague a grondé sur la côte écumante,
A l'étoile des mers⁸ j'ai murmuré ton nom;
55 J'ai rallumé sa lampe, et de ta seule amante⁹
L'amoureuse prière a fait fuir l'aigle.

« Maintenant sous le ciel tout repose ou tout aime;
La vague en ondulant vient dormir sur le bord,

1. *Ce feu lointain*, le poète ne précise pas : il s'agit d'une lampe allumée par une femme qui attend l'homme aimé; 2. *Œil d'azur* : œil bleu, symbole, chez Lamartine, d'une âme aussi limpide que le ciel; 3. *Sons mystérieux*, on les entend pourtant, mais c'est l'ombre de la nuit qui leur communique son mystère; 4. *Occupe*, sens latin de *occupare* : s'est emparé de; 5. *Blanchit* à peine peut-on distinguer la blancheur de la voile qui s'efface. C'est de ces vers que J. Lemaitre a pu dire : « Les vers de Lamartine glissent sans secousse dans un air léger »; 6. *Elle* la voile; 7. *Prolongés*, non pas qui se prolongeaient, mais qui étaient portés et semblaient s'allonger jusqu'au rivage; 8. *L'étoile des mers* : c'est la Vierge Marie (*maris stella*); 9. *De ta seule amante* : de ton amante à elle seule (*seule* convient à *prière* et *amoureuse* à *amante*), il y a ici une transposition d'adjectifs, comme dans le vers connu de Virgile : « *l'ant* obscuri sola sub nocte per umbram »).

La fleur dort sur sa tige, et la nature même
60 Sous le dais¹ de la nuit se recueille et s'endort.

« Vois : la mousse a pour nous tapissé la vallée;
Le pampre s'y recourbe² en replis tortueux,
Et l'haleine de l'onde, à l'oranger mêlée,
De ses fleurs³ qu'elle effeuille embaume mes cheveux.

65 « A la molle clarté⁴ de la voûte sereine
Nous chanterons ensemble assis sous le jasmin,
Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène⁵,
Se perd en pâissant⁶ dans les feux du matin. »

Elle chante; et sa voix par intervalle⁷ expire,
70 Et, des accords⁸ du luth plus faiblement frappés⁹,
Les échos assoupis ne livrent au zéphire
Que des soupirs mourants, de silences coupés.

Celui qui, le cœur plein de délire et de flamme,
A cette heure d'amour, sous cet astre enchanté,
75 Sentirait tout à coup le rêve de son âme
S'animer¹⁰ sous les traits d'une chaste beauté;

Celui qui, sur la mousse, au pied du sycomore,
Au murmure des eaux, sous un dais de saphirs¹¹,
Assis à ses genoux, de l'une à l'autre aurore,
80 N'aurait pour lui parler que l'accent des soupirs;

Celui qui, respirant son haleine adorée,
Sentirait ses cheveux, soulevés par les vents,
Caresser en passant sa paupière effleurée,
Ou rouler sur son front leurs anneaux ondoyants;

85 Celui qui, suspendant¹² les heures fugitives,
Fixant avec l'amour son âme en ce beau lieu,

1. *Sous le dais* : moins familier et plus poétique que « ciel de lit »; 2. *La pampre s'y recourbe*, sans doute une réminiscence du vers de Racine dans *Phèdre* : « Sa croupe se recourbe en replis tortueux »; 3. *De ses fleurs* : avec les fleurs de l'oranger; 4. *A la molle clarté*. Cf. le v. 12; 5. *Misène* : à l'extrémité sud-ouest du golfe de Pouzzoles, près de Naples; 6. *Se perd en pâissant*... Toute cette strophe est bien lamartinienne par sa douceur caressante et son harmonie un peu molle et langoureuse; 7. *Par intervalle*, singulier au lieu du pluriel; 8. *Accords* : sons; 9. *Frappés*, se rapporte à *échos* (et non à *accords*); 10. *S'animer* : prendre vie. Ce vers ne manque pas d'une certaine préciosité; 11. *Sous un dais de saphirs* : désigne la voûte bleue du ciel; 12. *Suspendant*. Cf. la prière d'Elvire dans *le Lac* : « O temps, suspends ton vol! » *Suspendant* : arrêtant.

Oublierait que le temps¹ coule encor sur ces rives,
Sera-t-il un mortel, ou serait-il un dieu?...

Et nous, aux² doux penchants de ces verts Élysées³,
90 Sur ces bords où l'amour eût caché son Éden,
Au murmure plaintif des vagues apaisées,
Aux rayons endormis de l'astre élyséen⁴,

Sous ce ciel où la vie, où le bonheur abonde,
Sur ces rives que l'œil se plaît à parcourir,
95 Nous avons respiré cet air d'un autre monde,
Élise⁵!... Et cependant on dit qu'il faut mourir⁶!

(Méditation neuvième.)

LE POÈTE MOURANT

Une première ébauche de cette poésie remonte à octobre 1817; époque où Lamartine se croyait « condamné à mourir jeune ».

Sérieusement malade en avril 1819, il avait écrit « le Chrétien mourant ». En janvier et février 1820, il se voit une fois de plus sur le bord de la tombe : « Je t'écris peut-être pour la dernière fois pour te dire adieu selon toute apparence, et que je te regrette le plus au monde après ma mère... Il y a un meilleur asile que la mort : c'est le sein de Dieu et sa religion ici-bas. Il n'y a que cela. Crois-moi et fais comme moi; jette-toi là les yeux fermés, vivant ou mourant... je mourrai le meilleur de tes amis... » (Lettre du 19 février 1820, à Aymon de Virieu⁷).

Il est possible que Lamartine ait retouché son poème à Naples, quelques mois plus tard. Il y mit la dernière main en février 1823, à Saint-Point (on lit après la dernière strophe : « Fini S.-P. » (Saint-Point)).

La coupe de mes jours⁸ s'est brisée encor pleine;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine;

1. Oublierait que le temps. Au lieu de déplorer, comme dans le *Lac*, la fuite inexorable du temps, l'être qui aime se donne ici l'illusion qu'il échappe au temps et jouit d'une sorte d'éternité; 2. Aux : sur les; 3. Ces verts Élysées : ce paradis verdoyant. C'est le paradis païen mais, au vers suivant, *Éden* évoquera le paradis biblique; 4. De l'astre élyséen : c'est la lune. Sans doute, un souvenir de Virgile (*Énéide*, vi, 452) : « La lune éclaire aux champs Élysées la forêt de myrtes où errent les ombres de ceux qui sont morts d'amour »; 5. *Elise* : c'est le prénom de la femme de Lamartine, sans doute rapproché à dessein d'*Élysées* et *élyséen*; 6. On dit qu'il faut mourir. Brusque et brève évocation de la mort à laquelle on ne pensait plus dans ce paysage enchanteur où tout, êtres et choses, ne semble fait que pour le bonheur et pour l'amour; 7. Lamartine était, en effet, très souffrant : « Son état a été bien grave et il s'est cru frappé à mort... Il s'est résigné avec calme à tout ce que la divine Providence voudrait décider. Il a demandé un prêtre qu'il a vu plusieurs fois et auquel il a fait une confession générale de sa vie. Dans de cruelles douleurs il ne se permettait pas une plainte; pâle et défiguré, le sourire était constamment sur ses lèvres comme la paix dans son cœur... » (Lettre du duc de Rohan à Joseph Rocher; Paris, 7 mars 1820); 8. La coupe de mes jours... Ce thème du poète mourant en pleine jeunesse était très répandu à la fin du XVIII^e siècle et a été repris souvent par les romantiques (cf. la *Jeune captive* d'André Chénier :

Au banquet de la vie à peine commencé
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.)

Lucrèce avait déjà employé l'expression : *haurire vitam*.

Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter;
 Et l'aile de la Mort, sur l'airain¹ qui me pleure,
 5 En sons entrecoupés frappe ma dernière heure :
 Faut-il gémir ? faut-il chanter² ?...

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre;
 Chantons, puisque la mort, comme au cygne, m'inspire,
 Au bord d'un autre monde, un cri mélodieux.
 10 C'est un présage heureux donné par mon génie :
 Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie³,
 Qu'un chant divin soit ses adieux !

La lyre en se brisant jette un son plus sublime;
 La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
 15 Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer;
 Le cygne⁴ voit le ciel à son heure dernière :
 L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
 Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure ?
 20 Un soleil, un soleil, une heure et puis une heure;
 Celle qui vient ressemble⁵ à celle qui s'enfuit;
 Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :
 Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
 Voilà le jour; puis vient la nuit.

25 Ah! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées
 S'attachant comme un lierre aux débris des années,
 Voit⁶ avec l'avenir s'écrouler son espoir!
 Pour moi, qui n'ai point pris racine sur la terre,
 Je m'en vais sans effort, comme l'herbe légère⁷
 30 Qu'enlève le souffle du soir.

Le poète est semblable aux oiseaux de passage,
 Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
 Qui ne se posent point sur les rameaux des bois;

1. *L'airain* : la cloche (à rapprocher du début de *l'Immortalité*) ; 2. *Faut-il gémir ? Faut-il chanter ?* C'est tout le thème de la méditation qui va se développer dans les strophes suivantes ; 3. *Qu'amour et qu'harmonie*. Dans ce vers, Lamartine définit excellemment son âme et, par suite, ce qui est l'essence même des *Méditations* ; 4. *Le cygne*. Cette image, déjà employée plus haut, se retrouve dans la *Mort de Socrate* ; 5. *Celle qui vient ressemble...* M. Levaillant rapproche ce vers de la plainte du poète symboliste Jules Laforgue : « Ah! que la vie est donc quotidien! » ; 6. *Voit*. Incorrection que Lamartine semble n'avoir pas remarquée. (Il faut un sujet à voir : « qui voit ») ; 7. *Comme l'herbe légère*. Cf. la dernière strophe de *l'Isolément*.

Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,

- 35 Ils passent en chantant¹ loin des bords; et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main² sur la corde sonore

Ne guida dans ses jeux ma main novice encore :

L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel;

- 40 Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain³, retentissant dans sa haute demeure,

Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure

- 45 Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort :
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon âme,
En tirait un sublime accord⁴.

Telle, durant la nuit, la harpe éolienne⁵,

- 50 Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphyr.
Le voyageur s'arrête, étonné de l'entendre;
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs.

- 55 Ma harpe fut souvent de larmes arrosée;
Mais les pleurs⁶ sont pour nous la céleste rosée;
Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas :
Dans la coupe écrasé le jus du pampre coule,
Et le baume, flétri sous le pied qui le foule,
60 Répand ses parfums sur vos pas.

1. *Ils passent en chantant.* Lamartine n'aura pas toujours la même idée du rôle et de la fonction du poète, comme le témoigneront et sa vie, et même ses vers. Cf. *Épître à M. Félix Gaillardet* :

Frère, le temps n'est plus où j'écoutais mon âme
Se plaindre et soupirer comme une faible femme...

2. *Jamais aucune main.* Sans doute Lamartine n'a pas eu de maître, mais il ne faut pas oublier que son génie s'est formé à la lecture de tant de poètes et d'écrivains (Racine, J.-J. Rousseau, Chateaubriand, les poètes du XVIII^e siècle); 3. *L'airain*, comme plus bas le *bronze* : style noble : la cloche. *La haute demeure* : périphrase pour le clocher; 4. *En tirait un sublime accord.* A rapprocher des vers fameux de Hugo : « Mon âme aux mille voix... »; 5. *La harpe éolienne.* Dans la Préface de 1849, Lamartine raconte comment il construisait à Milly de petites harpes éoliennes avec une baguette d'osier sur laquelle il tendait des cheveux de ses sœurs; 6. *Mais les pleurs...* Thème cher à Musset (voir surtout *Nuit d'octobre*).

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon âme;
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme.
Don fatal! et je meurs pour avoir trop aimé!
Tout ce que j'ai touché¹ s'est réduit en poussière :
65 Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère
S'éteint quand tout est consumé.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage :
 Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,
 En serai-je plus grand ? Pourquoi ? Ce n'est qu'un nom
 Le cygne¹ qui s'envole aux voûtes éternelles,

95 Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
 Flotte encor sur un vil gazon ?

Mais pourquoi chantaistu ? — Demande à Philomèle²
 Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
 Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant.

100 Je chantaïs, mes amis³, comme l'homme respire,
 Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
 Comme l'eau murmure en coulant.

sch singe, wie der Vogel singt.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie⁴.

Mortel, de tous ces biens qu'ici-bas l'homme envie,
 105 A l'heure des adieux je ne regrette rien;
 Rien que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance,
 L'extase de la lyre, ou l'amoureux silence
 D'un cœur pressé contre le mien.

Aux pieds de la beauté⁵ sentir frémir sa lyre;

110 Voir d'accord en accord l'harmonieux délire
 Couler avec le son et passer dans son sein;
 Faire pleuvoir les pleurs de ces yeux qu'on adore,
 Comme au souffle des vents les larmes de l'aurore
 Pleuvent d'un calice trop plein;

115 Voir le regard plaintif de la vierge modeste⁶
 Se tourner tristement vers la voûte céleste,
 Comme pour s'envoler avec le son qui fuit;
 Puis, retombant sur vous plein d'une chaste flamme,
 Sous ses cils abaissés laisser briller son âme,
 120 Comme un feu tremblant dans la nuit;

1. Le cygne, reprise, pour la troisième fois, de la même image; 2. Philomèle : le rossignol;
 3. Je chantaïs, mes amis. Lamartine mandait au comte de Saint-Mauris, le 26 juin 1819 :
 « ... Il faut écrire comme on respire, parce qu'il faut respirer sans savoir pourquoi. » Ces trois
 vers sont souvent cités comme une parfaite définition du génie poétique de Lamartine, si spon-
 tant et en même temps si facile, avec tout son charme qui ne va pas sans une certaine négligence,
 trop insouciance parfois de la concision et de l'effort; 4. Voilà toute ma vie : tout au moins la
 première partie de sa vie que ce vers résume admirablement. Plus tard Lamartine se tournera
 vers la politique et l'action; 5. La beauté : la femme, symbole de la beauté; 6. La vierge modeste.
 Cf. les vers d'Ischia :

Celui qui...
 Sentirait tout à coup le rêve de son âme
 S'animer sous les traits d'une chaste beauté..

Voir passer sur son front l'ombre de sa pensée,
 La parole manquer à sa bouche oppressée,
 Et de ce long silence entendre enfin sortir
 125 Ce mot qui retentit jusque dans le ciel même,
 Ce mot, le mot des dieux et des hommes : « Je t'aime ! »
 Voilà ce qui vaut un soupir.

Un soupir ! un regret¹ ! inutile parole !
 Sur l'aile de la mort mon âme au ciel s'envole.
 Je vais où leur instinct emporte nos désirs ;
 130 Je vais où le regard voit briller l'espérance ;
 Je vais où va le son qui de mon luth s'élance,
 Où sont allés tous mes soupirs !

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,
 La foi, cet œil de l'âme, a percé mes ténèbres ;
 135 Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.
 Aux champs de l'avenir combien de fois mon âme,
 S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,
 A-t-elle devancé la mort !

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre ;
 140 Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre.
 D'un peu de sable, hélas ! je ne suis point jaloux.
 Laissez-moi seulement² à peine assez d'espace
 Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
 Puisse y poser ses deux genoux.

145 Souvent, dans le secret de l'ombre et du silence,
 Du gazon d'un cercueil la prière s'élance,
 Et trouve l'espérance à côté de la mort.
 Le pied sur une tombe³, on tient moins à la terre :

1. *Un soupir ! un regret !* Depuis le v. 97 (« Mais pourquoi chantaistu ? ») le poète a expliqué pourquoi il a composé ou plutôt laissé couler ses chants : la prière, la poésie, surtout l'amour l'ont inspiré. Il ne lui reste plus maintenant qu'à mourir et il envisage la mort prochaine avec une sérénité radieuse. Cf. le v. 105 : « A l'heure des adieux je ne regrette rien ! » Rapprocher cette extase de la méditation¹ *Immortalité* ; 2. *Laissez-moi seulement*. A rapprocher de *Milly ou la terre natale* (v. 281) :

Creusez-moi dans les champs la couche que j'envie,
 Et ce dernier sillon où germe une autre vie !

On peut rapprocher également la fin si belle, d'une envolée si pure, de cette méditation de la *Mort de Socrate* : c'est la même inspiration platonicienne ; 3. *Le pied sur une tombe*. Il faut tenir compte ici de l'exagération poétique. Lamartine, en 1823, était malade mais loin d'être mourant (puisqu'il ne mourra qu'en 1869). Pourtant, il y a dans cet appel à la mort et dans cette extase finale autre chose qu'un développement littéraire : le sentiment qui est ici exprimé se retrouve, depuis l'*Isolément*, dans les plus belles des méditations. Lamartine, qui a tant aimé la vie, n'a jamais redouté la mort qu'il a toujours saluée, sinon souhaitée, comme une délivrance.

L'horizon est plus vaste, et l'âme, plus légère,
 150 Monte au ciel avec moins d'effort.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
 Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme :
 Celui des Séraphins va frémir sous mes doigts.
 Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
 155 Je vais guider peut-être, aux accords de ma lyre,
 Des cieus suspendus à ma voix.

Bientôt... Mais de la Mort la main lourde et muette
 Vient de toucher la corde; elle se brise, et jette
 Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
 160 Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre,
 Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre
 Au bruit de vos sacrés concerts!

(Méditation treizième.)

LES PRÉLUDES

« J'étais marié et heureux... La poésie n'était plus pour moi qu'un délassement littéraire; ce n'était plus le déchirement sonore de mon cœur... J'écrivais les *Préludes* dans cette disposition d'esprit. C'était une sonate de poésie. J'étais devenu plus habile artiste; je jouais avec mon instrument. (Commentaire de 1849.)

Cette « sonate », qui a d'ailleurs inspiré au musicien Franz Liszt une symphonie célèbre, est composée de morceaux écrits à des époques diverses. On y reconnaît quatre thèmes principaux, annoncés chacun par une strophe qui en est comme le « prélude » et qui est suivie d'une sorte de récitatif.

L'ensemble est dédié à Victor Hugo auquel Lamartine avait été présent quelques mois auparavant par un ami commun, le duc de Rohan. (Voir I. *Cours de littérature*, Entretien X, 1856.)

Le poème, d'abord intitulé « les Chants » a dû être remanié plusieurs fois avant sa rédaction définitive (1822).

Nous ne donnons ici que la dernière partie des *Préludes*, — la plus belle — celle qui a trait à la vie champêtre et au foyer paternel.

.....

 Silence, Esprit de feu! Mon âme épouvantée
 Suit le frémissement de ta corde irritée,
 Et court en frissonnant sur tes pas belliqueux,
 Comme un char emporté par des coursiers fougueux;
 5 Mais mon œil, attristé de ces sombres images,

- Se détourne en pleurant vers de plus doux rivages¹.
 N'as-tu point sur ta lyre un chant consolateur?
 N'as-tu pas entendu la flûte du pasteur²,
 Quand seul, assis en paix sous le pampre qui plie,
 10 Il charme par ses airs les heures qu'il oublie,
 Et que l'écho des bois, ou le fleuve en coulant,
 Porte de saule en saule un son plaintif et lent?
 Souvent pour l'écouter, le soir, sur la colline³,
 Du côté de ses chants mon oreille s'incline;
 15 Mon cœur, par un soupir soulagé de son poids,
 Dans un monde étranger se perd avec la voix;
 Et je sens par moments, sur mon âme calmée⁴,
 Passer avec le son une brise embaumée,
 Plus douce qu'à mes sens l'ombre des arbrisseaux,
 20 Ou que l'air rafraîchi qui sort du lit des eaux.



Un vent⁵ caresse ma lyre :
 Est-ce l'aile d'un oiseau?
 Sa voix dans le cœur expire,
 Et l'humble corde⁶ soupire
 25 Comme un flexible roseau.



O vallons paternels, doux champs, humble chaumière⁷
 Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux,
 Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre⁸,
 Ressemble au nid sous les rameaux;

1. *Rivages* : régions (latin *oræ*); 2. *La flûte du pasteur*. Ici se prépare et s'annonce le thème bucolique, qui va inspirer la dernière partie du poème; 3. *Sur la colline*, sans doute la colline du Craz qui dominait Milly; 4. *Calmée* : calme; 5. *Un vent*. Ici commence la dernière partie du poème : un développement lyrique sur la vie champêtre et la maison paternelle qui est une bucolique fraîche et mélodieuse, d'inspiration toute virgilienne. Il y évoque les jours heureux et paisibles de son enfance, et rêve de terminer sa vie comme il l'a commencée " au milieu des pasteurs ". Cf. lettre de Lamartine écrivant, le 1^{er} février 1821, de Rome à Genoude : " Je soupire après la campagne, comme j'ai toujours fait : elle adoucit tout. " A rapprocher de *Milly ou la terre natale* dans les *Harmonies*; 6. *L'humble corde* : s'oppose à la corde d'airain de tout à l'heure : c'est la corde de la poésie pastorale; 7. *Humble chaumière*. Lamartine poétise la maison de Milly en la faisant plus humble et pauvre qu'elle ne l'était réellement; 8. *Sous des touffes de lierre*. Cf. Virgile : " *Pauperis et tuguri congestum cespitem culmen* " (*Bucoliques*, 1, 69). Quant au lierre de Milly, il n'existait pas, du moins primitivement. Cf. le *Commentaire* : " ... Le lierre n'existait pas : il n'y avait que de la mousse, des vignes vierges, des pariétaires. Ma mère, qui était la sincérité jusqu'au scrupule, souffrit de ce petit mensonge poétique. Elle ne voulut pas que son fils eût menti, même pour donner une couleur de plus à un tableau imaginaire; elle planta de ses propres mains un lierre à l'endroit où il manquait ".

- 30 Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages,
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi¹,
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
Ouvrez-vous ! ouvrez-vous ! c'est moi.

- Voilà du Dieu des champs la rustique demeure².
35 J'entends l'airain³ frémir au sommet de ses tours ;
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours.

- Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs.
40 Loin de moi les cités et leur vaine opulence !
Je suis né parmi les pasteurs⁴.

- Enfant, j'aimais, comme eux, à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés⁵ jusqu'au soir ;
A revenir comme eux baigner leur blanche laine
45 Dans l'eau courante du lavoir ;

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir⁶ dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir le premier, sous l'aile de leurs mères,
Les tendres œufs des tourtereaux ;

- 50 J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars⁷ gémissant sous leur poids,
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois.

1. Adoré comme un roi. M. Levaillant cite un article du *Journal de Saône-et-Loire* (2 septembre 1840), à la mort du père de Lamartine : « C'était une de nos figures patriarcales... » ;
2. La rustique demeure : l'église ; 3. L'airain : la cloche ; 4. Je suis né parmi les pasteurs. Si Lamartine est né à Mâcon, la vraie patrie de son enfance est bien Milly. Ce vers célèbre caractérise bien une grande part du génie de Lamartine qui n'a pas été le rêveur à nacelle raillé par Musset, mais un fort gaillard débordant de vie et de santé. Il aimera toujours la vie au grand air où il aimera à venir se retremper et reprendre espoir après des découragements passagers : « Je ne suis pas un grand poète, a-t-il dit, je suis un grand vigneron. » Il faut se souvenir de ces origines et de ces goûts de Lamartine pour comprendre son bel équilibre moral, son inlassable énergie et sa vaillance devant les hommes et la vie, son optimisme et sa foi ;
5. Égarés : se rapporte à « comme eux » ; 6. A gravir, employé intransitivement (l'emploi contraire de verbes aujourd'hui intransitifs, avec un complément direct, se rencontre également chez Lamartine) ; 7. Le bruit lointain des chars. Cf. V. Hugo, *Tristesse d'Olympio* (les Rayons et les ombres, 1840) : « Les grands chars gémissants qui reviennent le soir. » Cf. également Virgile (*Géorgiques*, III, 535-536) : « ...montesque per altos Contenta cervice trahunt stridentia plaustra. »

Et depuis, exilé¹ de ces douces retraites,
 55 Comme un vase imprégné² d'une première odeur,
 Toujours, loin des cités³, des voluptés secrètes
 Entraînaient mes yeux et mon cœur.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages!
 Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
 60 Saules contemporains⁴, courbez vos longs feuillages
 Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
 Arbres que dans mes jeux j'insultais⁵ autrefois;
 Et toi qui loin de moi te cachais à la foule,
 65 Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner dans vos rians asiles
 Les regrets du passé, les songes du futur :
 J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,
 Abriter mon repos obscur.

70 S'éveiller le cœur pur, au réveil de l'aurore,
 Pour bénir, au matin, le Dieu qui fait le jour;
 Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore,
 Comme pour fêter son retour;

Respirer les parfums que la colline exhale,
 75 Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts;
 Voir onduler⁶ de loin l'haleine matinale
 Sur le sein flottant des guérets;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
 Ou suspendre la chèvre⁷ au cytise embaumé,
 80 Ou voir les blancs taureaux venir tendre d'eux-même⁸
 Leur front au joug accoutumé;

1. Exilé, encore un tour très libre (se rapporte à l'idée de « moi », contenu dans *mon* et *mes*).
 2. Comme un vase imprégné, la poésie de Lamartine fait souvent appel à ces souvenirs de parfums qui sont le plus souvent des symboles (comme ici); 3. Loin des cités. Cf. Vigny (*la Maison du Berger*, v. 22); 4. Contemporains : contemporains de moi; 5. J'insultais, au sens étymologique : insultare : donner l'assaut. Cf. Boileau (*Épître VI*, 11-12); 6. Voir onduler... l'haleine. Il y a ici une transposition poétique. En fait, ce sont les guérets (c'est-à-dire ici les champs cultivés) dont les moissons ondulent; 7. Ou suspendre la chèvre. Cf. Virgile (*Bucoliques*, 1, 74-80); 8. D'eux-même : d'eux-mêmes (licence poétique).

Guider un soc tremblant¹ dans le sillon qui crie,
 Du pampre domestique émonder les berceaux,
 Ou creuser mollement², au sein de la prairie,
 85 Les lits murmurants des ruisseaux;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
 Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain,
 Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
 Loin des soucis du lendemain;

90 Sentir sans les compter, dans leur ordre paisible,
 Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
 Que ce sable léger dont la fuite insensible
 Nous marque l'heure qui s'enfuit;

Voir de vos doux vergers sur vos fronts les fruits pendre,
 95 Les fruits d'un chaste amour³ dans vos bras accourir,
 Et, sur eux appuyé, doucement redescendre⁴ :
 C'est assez pour qui doit mourir.

* * *

Le chant meurt, la voix tombe. Adieu, divin Génie;
 Remonte au vrai séjour de la pure harmonie!
 100 Tes chants ont arrêté les larmes de mes yeux.
 Je lui parlais encore... Il était dans les cieux.

(Méditation seizième.)

LE CRUCIFIX

- Ceci est une méditation sortie avec des larmes du cœur de l'homme, et non de l'imagination de l'artiste. On le sent : tout y est vrai.
- Je ne relis jamais ces vers ; c'est assez de les avoir écrits !...
- Les lecteurs qui voudront savoir sous quelle impression réelle j'écrivis,

1. *Guider un soc tremblant*. Cf. l'épisode des laboureurs dans *Jocelyn* ; 2. *Mollement*, se rapporte non pas spécialement au verbe « creuser », mais à l'idée générale de la phrase : c'est encore une transposition d'image (creuser les lits des ruisseaux qui murmurent mollement) ; 3. *Les fruits d'un chaste amour* : « *Fructus amoris*. » M. Levaillant rapproche cette strophe de la quinzième méditation, intitulée *Consolation* :

Je verrais de mes fils les brillantes années
 Cacher mon tronc flétri sous leurs jeunes festons.

4. *Redescendre* : redescendre l'autre versant de la vie.

après une année de silence et de deuil, cette élégie sépulcrale, n'ont qu'à lire dans *Raphaël* la mort de Julie. » (*Commentaire* de 1849.)

Ainsi, le poète aurait composé cette pièce vers décembre 1818. Elle aurait donc pu paraître dans les *Méditations* (1820). Mais des raisons de convenances en firent différer la publication : M. Charles vivait encore. Il mourut le 7 avril 1823, et le poème fut inséré dans les *Nouvelles Méditations* qui parurent le 20 septembre de la même année. Ce poème est, du reste, la fusion habile de deux poésies différentes : la première, écrite par Lamartine sur les derniers moments d'Elvire d'après une lettre du docteur Alin et une autre de son ami de Virieu ; la deuxième sortit assez longtemps après (hiver 1822-1823) d'une méditation en prose que le poète avait composée sur le crucifix d'Elvire : ce crucifix lui fut apporté non par de Virieu, mais par un autre ami, Amédée de Parseval, qui le tenait lui-même du prêtre ayant assisté l'agonie d'Elvire : l'abbé de Keranevant.

Toi que j'ai recueilli¹ sur sa² bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint³, don d'une voix mourante,
Image de mon Dieu;

5 Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr⁴,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir!

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme;
10 Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés⁵ d'une auguste beauté,
15 La douleur fugitive⁶ avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,

1. *Toi que j'ai recueilli*. C'est donc par une fiction poétique que Lamartine se met en scène alors qu'en fait, il n'assista pas aux derniers moments d'Elvire; 2. *Sa*. C'est seulement par cet adjectif possessif que Lamartine désigne la morte aimée. Cette discrétion est voulue et le poète la sait plus suggestive qu'une appellation directe (cf. *le Lac* : « Où tu la vis s'asseoir »). De même plus bas : « Son front »; 3. *Symbole deux fois saint*. On retrouve ici l'union du sentiment religieux et de l'amour, chère à Lamartine; 4. *D'un martyr*. On a donné de ce vers deux interprétations différentes : le martyr serait Elvire elle-même, ou plutôt l'abbé de Kéranevant, curé de Saint-Germain-des-Prés, qui administra Julie et, emprisonné sous la Terreur, était de ceux, dit M. Séché, qu'on appelait « les martyrs de la Révolution »; 5. *Frappés* : qui portaient la marque ou l'empreinte de...; 6. *Fugitive*. L'expression de la douleur qui déforme et altère les traits avait disparu. La physionomie ne révèle plus qu'une sérénité grave et majestueuse.

Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée¹
 20 L'ombre des noirs cyprès².

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
 L'autre, languissamment replié sur son cœur,
 Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
 L'image du Sauveur.

25 Ses lèvres s'entr'ouvriraient pour l'embrasser encore,
 Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
 Comme un léger parfum³ que la flamme dévore
 Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
 30 Le souffle se taisait dans son sein endormi,
 Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
 Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
 Je n'osais m'approcher de ce reste⁴ adoré,
 35 Comme si du trépas la majesté muette
 L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... Mais le prêtre entendit⁵ mon silence,
 Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix :
 « Voilà le souvenir et voilà l'espérance⁶ :
 40 Emportez-les, mon fils! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
 Sept fois⁷, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
 Sur sa tombe sans nom⁸ a changé de feuillage :
 Tu ne m'as pas quitté.

1. *Mausolée* : tombeau (style noble). Elvire avait les cheveux très noirs et l'opposition discrètement évoquée entre ses cheveux et la blancheur de son visage est exacte; 2. *Lamartine* avait pu voir *Julie*, non pas morte, mais inanimée, en octobre 1816, lors de la tempête sur le lac du Bourget (*Raphaël*, § XI-XIV) et *Aymon de Virieu* la lui avait décrite, d'après M. Charles lui-même : « Dans certains moments... où sa tête s'égarait..., l'expression de ses traits devenait sublime. Son regard avait quelque chose de surhumain et l'on restait frappé d'admiration et de terreur... Aucun de ses traits n'a été défiguré. Ses chairs sont seulement devenues blanches comme de l'albâtre. Sa bouche était entr'ouverte, ses yeux à demi fermés, et il y avait sur toute sa figure une expression céleste de douceur et de repos »; 3. *Comme un léger parfum*. Il s'agit de l'encens que le feu consume et volatilise avant même de l'embraser; 4. *Ce reste*, singulier au lieu du pluriel; 5. *Entendit* : comprit; 6. *Voilà le souvenir et voilà l'espérance*. Ce beau vers résume à l'avance tout le développement de la méditation; 7. *Sept fois*. De 1817 à 1823 on compte, en effet, « sept fois ». En réalité M^{me} Charles est morte depuis six ans et demi; 8. *Sur sa tombe sans nom*. On ignore où *Julie Charles* est enterrée. Dans *Souvenirs et Portraits* (III, 128) *Lamartine* dit seulement qu'il va tous les ans faire un pèlerinage au cimetière de campagne où elle repose.

45 Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
 Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
 Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
 Sur l'ivoire amolli¹.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
 50 Viens, reste sur mon cœur ! parle encore, et dis-moi
 Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
 N'arrivait plus qu'à toi ;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie²,
 Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
 55 Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
 Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine³,
 Comme un fruit par son poids détaché⁴ du rameau,
 • Notre âme est suspendue et tremble⁵ à chaque haleine
 60 Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
 N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
 Aux lèvres du mourant collé⁶ dans l'agonie,
 Comme un dernier ami :

65 Pour éclaircir⁷ l'horreur de cet étroit passage,
 Pour relever vers Dieu son regard abattu,
 Divin consolateur, dont nous basons l'image,
 Réponds, que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir⁸ ! et tes larmes divines,
 70 Dans cette nuit terrible⁹ où tu prias en vain¹⁰,
 De l'olivier sacré baignèrent les racines
 Du soir jusqu'au matin.

1. *Sur l'ivoire amolli* : amolli de mes pleurs, exagération poétique ; 2. *L'âme recueillie* : l'âme qui se recueille (passif au lieu du réfléchi) ; 3. *Incertaine*, se rapporte à âme, qui ne sait plus si elle appartient au corps ou si elle est déjà envolée ; 4. *Détaché*, participe passé employé au sens du futur : qui va se détacher ; 5. *Tremble*, sens à la fois physique (justifié par la comparaison précédente) et moral (l'effroi de la mort) ; 6. *Collé*, se rapporte à consolateur du v. 67 ; 7. *Eclaircir* : éclairer, illuminer ; 8. *Tu sais, tu sais mourir* ! C'est l'expression même employée par Elvire dans une lettre à Lamartine : « Enfin, je sais mourir » ; 9. *Dans cette nuit terrible*. Lamartine évoque ici les derniers moments du Christ passés dans le jardin de Gethsémani, au pied du mont des Oliviers ; 10. *Où tu prias en vain*. Cette affirmation est-elle exacte ? Cf. les *Évangiles*. A rapprocher de Vigny (*le Mont des oliviers*).

De la croix, où¹ ton œil sonda ce grand mystère,
 Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil²;
 75 Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
 Et ton corps au cercueil!

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
 De rendre sur ton sein³ ce douloureux soupir :
 Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
 80 O toi qui sais mourir!

Je chercherai la place où sa bouche expirante⁴
 Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
 Et son âme viendra guider mon âme errante
 Au sein du même Dieu⁵.

85 Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
 Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
 Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
 L'héritage sacré!

Soutiens ses derniers pas⁶, charme sa dernière heure;
 90 Et, gage consacré d'espérance et d'amour⁷,
 De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
 Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour⁸ où, des morts perçant la voûte sombre,
 Une voix⁹ dans le ciel, les appelant sept fois,
 95 Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
 De l'éternelle croix!

1. Où : sur laquelle; 2. Et la nature en deuil. Cf. l'Évangile : « Depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième les ténèbres se répandirent sur le monde entier »; 3. Sur ton sein. Ce mot a un sens très général, comme souvent chez Lamartine; 4. Sa bouche expirante, expression déjà employée au v. 1. Il y a beaucoup de répétitions, sans doute voulues, dans la fin de cette poésie (bouche expirante, adieu, funèbre couche, sur la bouche, etc...); 5. ... Au sein du même Dieu. Le vœu du poète fut exaucé. Sa nièce Valentine lui présenta, sur son lit de mort, le crucifix qu'avait baisé Julie Charles; 6. Ses derniers pas, se rapporte à la personne évoquée plus haut : « Une figure en deuil. » Le crucifix d'Elvire devient un symbole d'amour et de fidélité qui unit les générations au delà de la mort; 7. D'espérance et d'amour. Le poète reprend les deux idées du v. 39 (amour pouvant être pris dans le sens religieux ou dans celui de fidélité du survivant à l'être aimé); 8. Jusqu'au jour. Évocation du jugement dernier et de la résurrection. Cf. fin de Milly; 9. Une voix : celle des anges qui réveillera les morts. Rapprocher cette fin du passage d'Atala où celle-ci dit à Chactas de prendre et de garder le crucifix qu'elle porte au cou en souvenir d'elle.

JUGEMENTS SUR LES « MÉDITATIONS »

I. JUGEMENTS CONTEMPORAINS (1820-1830).

Je vous renvoie, princesse, avant de m'endormir, le petit volume que vous m'avez prêté hier. Qu'il vous suffise de savoir que je n'ai pu dormir, et que je l'ai lu jusqu'à quatre heures du matin, pour le relire encore. Je ne suis pas un prophète; je ne puis pas vous dire ce que sentira le public; mais mon public à moi, c'est mon impression sous mes rideaux. Il y a là un homme : nous en reparlerons.

Lettre de Talleyrand à la princesse de Talmont.

Peu de temps après son apparition, ce chef-d'œuvre faisait rage en Russie, on s'en disputait les rares exemplaires, on copiait des fragments, on les apprenait; les dames surtout en raffolaient; l'heureux possesseur d'un volume des *Méditations* tenait entre ses mains un moyen de succès.

Mémoires d'Alton-Shée (1^{re} partie, 1826).

M. de Lamartine... est assurément coupable d'une moitié de nos folies; toutes les femmes voulaient être des Elvire; ses vers nous ont fait attraper bien des rhumes en regardant la lune au bord des lacs, ou sous les grands arbres, par les nuits fraîches et limpides... M. de Lamartine et lord Byron ont fait tourner la tête au quart, pour le moins, de la génération féminine de leur temps.

Comtesse Dash,

Mémoires des autres (II).

On a osé me dire beaucoup de mal de Lamartine et je l'ai défendu avec votre suffrage autant qu'avec le mien. On l'appelle le poète des prosateurs et l'on ne se doute pas de l'éloge que renferme ce jugement... Lamartine est un géant.

Soumet,

Lettre à J. de Rességuier et à Guiraud (5 juillet 1820).

M. Andrieux fut un des rares réfractaires à l'enthousiasme général : « Ah ! pleurard, disait-il à l'auteur absent, tu te lamentes; tu es semblable à une feuille flétrie et poitrinaire. Qu'est-ce que cela me fait à moi ? Le poète mourant ! le poète mourant ! Eh bien ! crève, animal; tu ne seras pas le premier. »

Cité par Maurice Albert,

La littérature française sous la Révolution et l'Empire (p. 177-178).

Lamartine a trouvé des accents touchants; mais dès qu'il sort de l'expression de l'amour, il est puéril; il n'a pas une haute pensée

de philosophie ou d'observation de l'homme; c'est toujours et uniquement un cœur tendre au désespoir de la mort de sa maîtresse

Stendhal,

Lettre à M. Stritch de Londres, Correspondance (T. II).

Victor Hugo, au lendemain de la parution des *Méditations* s'écria : « Voilà enfin des poésies qui sont d'un poète, des poésies qui sont de la poésie. » Et ailleurs il l'appelait : « Le dernier des classiques. »

Dans les tableaux de Lamartine, il y a toujours beaucoup de ciel; il lui faut cet espace pour se mouvoir aisément et créer de larges cercles autour de sa pensée. Il nage, il vole, il plane; comme un cygne se berçant sur ses grandes ailes blanches, tantôt dans la lumière, tantôt dans une légère brume, d'autres fois aussi dans des nuages orageux, il ne pose à terre que rarement et bientôt reprend son essor à la première brise qui soulève ses plumes. Cet élément fluide, transparent, aérien, qui se déplace devant lui et se referme après son passage, est sa route naturelle; il s'y soutient sans peine durant de longues heures et de cette hauteur il voit s'azurer les vagues paysages, miroiter les eaux et pointer les édifices dans un vaporeux effacement.

Théophile Gautier,
Journal officiel.

Il a donné à l'âme ce qu'il a ôté à l'imagination et à l'esprit ce qu'il a ôté aux sens.

Le Conservateur (mars 1820).

Sans un esprit droit, sans un cœur pur, sans une âme noble et élevée, il n'est point de véritable poète. Si Chénier est romantique parmi les classiques, Lamartine est classique parmi les romantiques.

Le Conservateur littéraire (15 avril 1820).

— L'écueil de Lamartine, c'est la facilité des réminiscences.

Revue encyclopédique (octobre 1820).

M. de Lamartine a fait sans doute de beaux vers, mais il veut toujours paraître avoir rêvé sur une autre planète que la nôtre. Lamartine est un « charlatan poétique »; ses conceptions sont « des nains revêtus d'habits de géants ».

La Minerve littéraire (T. II, p. 246).

Lamartine a eu tort dans les *Nouvelles Méditations* de vouloir être différent de lui-même et de « varier ses accords ». Si on y trouve des pages plus originales que dans le premier recueil « il a semé en foule les défauts et n'a pas toujours respecté son talent. »

La Muse française (octobre 1823).

II. JUGEMENTS POSTÉRIEURS (après 1830).

L'élégie éplorée y soupire près du cantique déjà éblouissant... Le miroir complet qui réfléchit le côté métaphysique et le côté amoureux est le *Lac*. Le *Lac*, perfection inespérée, assemblage profond et limpide, image une fois trouvée et reconnue par tous les cœurs. Rien ne saurait donc être plus achevé en soi que le premier volume des *Méditations*.

Sainte-Beuve,

Revue des Deux Mondes (1^{er} octobre 1832).

Vers d'une harmonie que Racine même n'a pas connue. Poésie de rêve qui « reste sur le seuil de beaucoup de choses ». Le français y devient « une langue musicale comme celles de l'antiquité ».

Nisard,

Histoire de la littérature française (T. IV).

« Cette vague figure que l'on n'avait entrevue qu'à la clarté des étoiles, en devenant plus précise, resterait-elle aussi élevée et aussi pure? Ne vaut-il pas mieux, lorsqu'une émotion universelle s'est produite autour d'un être idéal, ne pas trop en rapprocher l'objet? »

Sainte-Beuve,

Causeries du lundi (29 octobre 1849).

Sainte-Beuve écrira encore à Verlaine, le 19 novembre 1865 : « Quelle puissance voilée sous leur harmonie éolienne! Les Méditations apportaient avec elles le souffle nouveau. Notre point de départ est là... On passait subitement d'une poésie sèche, maigre, pauvre, ayant de temps en temps un petit souffle à peine, à une poésie large, vraiment intérieure, abondante, élevée et toute divine. D'un jour à l'autre, on avait changé de climat et de lumière, on avait changé d'Olympe : c'était une révélation. »

Lamartine vint à l'heure « où la phtisie intellectuelle, les vagues langueurs et le goût dépravé d'une sorte de mysticisme mondain attendaient leur poète. Il vint, chanta et fut adoré ».

*Plus tels us were about L. de L. Leconte de Lisle,
than about Lamartine.* *Le Nain jaune* (1864).

Les *Méditations* furent la révélation soudaine et imprévue d'une poésie nouvelle. C'était un Byron adouci sans révolte et sans amertume; un René plus jeune et moins orageux que le premier.

De Mazade,

Revue des Deux Mondes (1^{er} avril 1870).

Tout ce qu'il y a de musical dans la versification française venait de subir une profonde rénovation. Le mouvement de la strophe

était dans cette poésie le mouvement même de l'âme... C'était le génie enfin : la nature créant par sa créature.

Sully-Prudhomme,

Inauguration de la statue de Lamartine (7 juillet 1886).

Il y a du peintre chez Victor Hugo, de l'orateur chez Alfred de Musset, du philosophe dans Alfred de Vigny. Lamartine est un pur poète. Il ne suit pas de là qu'il soit le premier de tous : mais à coup sûr, il est unique.

Paul Bourget,

Etudes et Portraits (1886).

Dans les *Méditations*, il y a la source et le flot, l'harmonie large et continue, une spontanéité, une facilité de rime et une beauté simple d'images... grandes, non détaillées, non situées dans le temps.

Conception platonique de l'amour, spiritualisme ardent, amour de la nature, voilà ce que Lamartine semblait apporter aux hommes, ce dont il faisait de suaves mélanges et ce qu'on eût dit qu'il inventait à force de fervente candeur... Ce qu'il y avait dans son premier recueil, c'était « la tradition la plus pure de l'humanité, la fleur de spiritualité des plus nobles races et des plus beaux siècles ».

J. Lemaitre,

Les Contemporains (VI, 1896).

Les sentiments y sont aussi généralisés que dans la tragédie racinienne. Sous une forme classique, l'âme moderne se révèle dans l'inquiétude religieuse et dans la mélancolie : mais ce lyrisme est plein de virilité et d'énergie.

Jean des Cognets,

La Vie intérieure de Lamartine.

La Grèce... eût fait de ce mortel... un personnage mythique, un autre Orphée, car il a dompté de toutes les bêtes la plus féroce. l'homme... Pour nous il est l'exemplaire, le représentant le plus noble de l'humanité, le héros moderne... Il est le premier parmi nos poètes qui ait eu le sentiment de l'infini. Sa poésie est simple, essentiellement religieuse. Elle monte comme un chant. Il a tout spiritualisé, la nature, l'homme, ses passions, le rêve lui-même. Il est sans art, a dit un lettré subtil. Mot profond qui explique ce génie si spontané qu'il semble inconscient... V. Hugo est, au sens antique, le Poète, le faiseur de vers par excellence. Lamartine est l'Aède, le chanteur sacré qu'inspire un Dieu...

De Heredia,

Discours de réception à l'Académie.

I. QUESTIONS SUR LES « PREMIÈRES MÉDITATIONS »

L'ISOLEMENT.

— Le paysage lamartinien d'après les quatre premières strophes : ce qui s'y mêle à la fois d'impression directe, de souvenirs biographiques et de souvenirs littéraires. Vérifier ce jugement : « *L'Isolément* est un composé troublant d'Ossian, de Werther, de Pétrarque, de Rousseau, de Millevoye, de Chateaubriand, de Lamartine aussi, sans doute. »

— Étudier la composition du poème. Montrer l'enchaînement et la progression des trois parties depuis l'évocation du paysage jusqu'à l'élan vers le bien idéal. Tout le poème n'est-il pas annoncé déjà dans les premières strophes ?

— Le sentiment de l'isolement chez Lamartine et chez Chateaubriand (passage célèbre de *René*). Comment il y a plus d'attitude chez Chateaubriand, plus de sincérité chez Lamartine.

— La mélancolie chez Lamartine est-elle une mélancolie sans cause ? Insister sur le vers célèbre qui, avec beaucoup de discrétion, dévoile la solitude du poète.

— Le sentiment de l'Infini chez Lamartine : comment diverses influences se fondent en lui sans altérer ni diminuer la sincérité de son élan. Comment a-t-on pu dire que Lamartine « portait l'infini en lui-même » ?

— La langue et la versification de Lamartine dans *l'Isolément*. Les traditions classiques et l'originalité du poète.

L'HOMME.

— Essayer de définir le romantisme byronien, auquel Lamartine fait allusion pour essayer d'en corriger les excès.

— Étudier la composition du poème et en marquer les divisions principales.

— Rappeler les différents emprunts faits par Lamartine, et montrer comment il les a utilisés.

— La philosophie de Lamartine d'après *l'Homme*. Comment les effusions sentimentales du poète n'excluent pas un raisonnement et une dialectique d'une réelle vigueur et d'une rare élévation. Comment ce poème mérite vraiment le nom de « méditation ».

— Montrer comment Lamartine a su concilier dans ce poème le christianisme et le déisme.

— Expliquer les vers célèbres :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Comment Lamartine y résume, en une formule frappante, les différentes théories ou tendances spiritualistes sur la nature et le destin de l'homme.

— Expliquer le sens donné par Lamartine au mot *raison* (par exemple au v. 148) qui est pour lui à la fois la faculté logique qui lie les idées et l'acte de foi qui amène à la certitude par l'évidence intérieure. Rapprocher, à ce point de vue, Lamartine et J.-J. Rousseau.

— Les mérites littéraires de cette méditation : en montrer les différentes sources de poésie (la beauté et l'ampleur de certaines images, l'éloquence passionnée). Lamartine et Pascal.

— Étudier notamment l'hymne d'adoration qu'entonne le poète à la bonté de Dieu (v. 149) : « Gloire à toi dans les temps et dans l'éternité ! »

— *L'Homme* et *l'Isolément* : montrer combien les deux poèmes diffèrent par l'inspiration, par les conclusions et par l'accent.

LE SOIR.

— Étudier la composition du poème. Quel est l'élément nouveau qui, à la quatrième strophe, agrandit la rêverie du poète ?

— Chercher dans l'œuvre de Lamartine d'autres invocations à la lune.

— Quelles sont les « ombres chéries », auxquelles le poète fait allusion à la fin du poème ?

— Montrer dans ce poème la spiritualisation du souvenir chez Lamartine. Comment le fantôme d'Elvire s'y confond avec le frissonnement d'un feuillage ou le rayonnement de la lune.

— La part des souvenirs littéraires et la part de l'originalité dans cette poésie.

— Étudier la forme rythmique de ce poème. Ces quatrains à mètres octosyllabiques n'avaient-ils pas déjà été employés ?

— Étudier le contraste des rimes entre les trois premières strophes et les suivantes. Montrer comment cette progression vers la légèreté et l'harmonie était voulue par le poète : les effets qu'il en attendait.

L'IMMORTALITÉ.

- Étudier la composition du poème.
- Quels rapprochements peut-on faire entre l'*Immortalité* et l'*Homme*?
- Les influences subies par Lamartine. Dans quelle mesure elles apparaissent dans ce poème.
- Lamartine et Rousseau : comment tous deux font davantage appel au sentiment qu'à la raison.
- Lamartine et la science : montrer combien il s'intéresse aux problèmes scientifiques qu'il se posait à son époque.
- Les souvenirs d'amour dans ce poème philosophique. Comment les derniers vers notamment jettent dans la discussion abstraite et générale une émotion toute personnelle.
- Rapprocher l'*Immortalité* et la *Mort de Socrate*. Quelle est la comparaison que développe plus tard Lamartine?
- Comparer l'*Immortalité* de Lamartine et la *Mort et le Malheureux* de La Fontaine.
- Les manières différentes dont Lamartine, Hugo et Vigny ont compris la mort.
- Le sentiment de la mort chez Lamartine et chez Leconte de Lisle.

LE VALLON.

- La composition du poème : les différents sentiments qui y sont exprimés tour à tour (mélancolie, oubli et apaisement, enfin consolation suprême : Dieu).
- Comment Lamartine a renouvelé le thème ancien (et déjà biblique) de la lassitude de la vie.
- La transposition de sentiment chez Lamartine : comment il mêle à ses propres émotions celles de son ami Virieu, alors malade et mélancolique.
- Le sentiment de la nature dans le *Vallon* et l'*Isolement*. Comment il y est exprimé différemment. Montrer l'apaisement que trouve Lamartine ici dans la nature, la grande consolatrice.
- Les comparaisons et les images dans le *Vallon*. Le symbolisme de la poésie lamartiniennne. Quelle est, dans ce poème, l'image la plus symbolique et la plus chargée d'émotion?
- Commenter ce jugement de Pomairols en prenant vos exemples dans le *Vallon* : « Les comparaisons interviennent dans ce style poétique, non pas comme d'insistantes et serviles copies de la réalité, mais comme les allusions légères d'un esprit qui plane sur la réalité. »
- La poésie du souvenir dans le *Vallon* (à rapprocher de Hugo et Musset).
- Étudier le rythme et caractériser la mélodie de ces strophes, et discuter à ce sujet le jugement de Leconte de Lisle : « Le vers des *Méditations*, ample et mou, n'a ni ressort ni flamme. La lymphe en gonfle les contours onctueux. Son énervement le contraint de s'en remettre à des vers qui le suit du soin de le soutenir et tous fondent l'un dans l'autre, à pleine strophe... »
- Montrer comment la dernière strophe contient l'esquisse de la Méditation : la *Prière*.
- En quoi cette pièce mérite-t-elle, avec l'*Isolement*, d'être considérée comme le type de l'élegie sentimentale des *Méditations*?

LE DÉSESPOIR.

- La poésie pessimiste chez Lamartine. Lui est-elle naturelle? La réussit-il aussi bien que la poésie de la consolation et de l'espoir?
- Le *Désespoir* de Lamartine et l'*Espoir en Dieu* de Musset.
- Étudier la composition, assez flottante, de cette poésie.
- Opposer les idées du *Désespoir* à celles de l'*Homme* et de l'*Immortalité*. Cette comparaison ne prouve-t-elle pas que le découragement de Lamartine n'était et ne pouvait être chez lui qu'un état passager et tout à fait provisoire?
- Rapprocher la dernière strophe du poème bien connu de Leconte de Lisle (*Tires ira*)
- Comment, malgré les inégalités de ce poème, pouvez-vous expliquer cette opinion de M. Desjardins (*Revue bleue*, 10 juillet 1886) qui, parmi les pièces des *Méditations* qui ne vieilliront pas, ne compte guère que le *Désespoir*?

SOUVENIR.

- Montrer comment Lamartine, dans cette poésie, a renouvelé un thème très ancien.
- Montrer dans le *Souvenir* l'harmonieuse fusion de l'émotion religieuse des Psaumes, des réminiscences littéraires (en particulier de Pétrarque) et des souvenirs très personnels.
- Commentez ce jugement de M. Lanson : « Assurément, le *Souvenir* est plus près d'Elvire que le *Soir*. Mais quelle distance tout de même du dernier à l'*Isolement* ! Comme la douleur est adoucie, l'image estompée dans le *Souvenir* ! »

— Le sens de la dernière strophe. Comment s'explique le reproche que le poète s'adresse à lui-même?

— Le rythme et la musique des vers dans *Souvenir*.

LE LAC.

— Relire, dans la *Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau (iv, 7) le récit de la promenade aux rochers de Meillerie, sur le lac Léman, et le rapprocher du *Lac* de Lamartine. Ce que Lamartine doit à Rousseau et ce qu'il ne doit qu'à lui-même.

— La composition du *Lac*. Distinguer nettement les quatre parties. Montrer comment la dernière partie (la réconciliation de la nature et de l'homme) est particulièrement originale.

— Expliquer ce mot de J. Lemaitre : « Lamartine agrandit l'épicurisme traditionnel jusqu'aux étoiles. »

— Le paysage dans le *Lac*. Montrer ce qu'il a de « classique », c'est-à-dire de général et d'indéterminé. La nature spiritualisée.

— La scène et les portraits. Montrer tout ce qu'ils ont, par la volonté même du poète, de vague et d'imprécis. Elvire symbole de l'amante idéale et de l'éternel féminin.

— Comment, dans le *Lac*, Lamartine, à travers un souvenir personnel, sait atteindre à une émotion générale et humaine. Pourquoi tous ceux qui aiment ou qui aimeront peuvent-ils également se retrouver et se reconnaître dans cette élégie d'amour?

— Le *Lac* et le sentiment de l'amour. Comment Lamartine a renouvelé ce sentiment en lui donnant quelque chose de religieux, par une sorte de communion mystique avec la nature.

— Le sentiment de la nature dans le *Lac* et dans la *Maison du Berger*. Marquer l'opposition entre les deux états d'âme.

— La poésie du souvenir dans le *Lac*. Comparer avec la *Tristesse d'Olympio* de Hugo et le *Souvenir* de Musset.

— Quels sont les poèmes des Parnassiens et des Symbolistes qu'on peut également rapprocher du *Lac*?

— L'harmonie et la mélodie des vers dans le *Lac*. Dans quelle mesure peut-on appeler ce poème « une romance sans paroles »? Insister sur la nature et la qualité des images.

— Comment ce poème, écrit pendant la maladie d'Elvire, prend plus d'émotion encore du fait qu'il a été publié après sa mort et qu'il évoque un grand amour fini pour jamais.

LA PRIÈRE.

— Montrer comment cette poésie peut être, avec l'*Immortalité*, considérée comme le type de la méditation philosophique et religieuse.

— Montrer la régularité et la plénitude de la composition (introduction, définition, démonstration par différentes preuves tirées de la raison et du cœur de l'homme, et aussi de son besoin d'espérance). Comment on trouve dans la *Prière* le commentaire des trois vertus théologales : foi, espérance, charité.

— La foi dans l'immortalité est-elle présentée ici avec les mêmes arguments que dans le poème l'*Immortalité*?

— Essayer de caractériser la religion de Lamartine d'après la *Prière*. N'est-il pas plus déiste encore que chrétien?

— Le lyrisme de cette poésie : en étudier le mouvement et le ton.

— La description du coucher du soleil au début du poème. Comparer avec le début du *Moïse* de Vigny et aussi, avec d'autres clairs de lune dans les *Méditations*.

— La description des nuages dans la *Prière*. Comparer avec les passages connus de Bernardin de Saint-Pierre et surtout de Chateaubriand.

L'AUTOMNE.

— L'automne chez les poètes du XVIII^e siècle et chez Lamartine. Que trouve-t-il de consolant et d'apaisant dans la mélancolie de l'automne? Comparer en particulier l'*Automne* de Lamartine et le passage célèbre de René de Chateaubriand.

— Montrer comment ce poème est bien, comme le dit le *Commentaire* de Lamartine, une lutte entre « l'instinct de tristesse » et « l'instinct de bonheur ». Analyser la complexité des sentiments qui inspirent ces strophes.

— L'*Automne* et l'*Isolément*. Caractériser la différence entre les deux mélancolies.

— Commenter ce mot de M. Lanson sur « l'Automne » : « L'idée de la mort paraît dominer dans l'*Automne*, tandis qu'en fait, le poète ne songeait qu'à vivre. »

— L'automne chez Lamartine et chez Verlaine.

— Étudier le rythme du poème.

II. QUESTIONS SUR « LA MORT DE SOCRATE »

- Étudier la composition, l'inspiration et la pensée dans *la Mort de Socrate*.
- Lamartine et Platon. Ce que le poète a retenu du *Phédon* de Platon, et ce qu'il a ajouté.
- Socrate chez Platon et chez Lamartine. Comment il a transformé Socrate en un philosophe spiritualiste et chrétien. Peut-on reprocher à cause de cela à Lamartine d'avoir défiguré Platon? (édition du *Phédon* par Couvreur). — N'êtes-vous pas, au contraire, de l'avis de M. Faguet : « Lamartine traduit Platon en homme qui est du pays. »
- Rapprocher *la Mort de Socrate* de certaines Méditations (et notamment de l'*Immortalité*).

III. QUESTIONS SUR LES « NOUVELLES MÉDITATIONS »

- Que pensez-vous de cette affirmation de Lamartine (Préface des *Nouvelles Méditations*, *A un ami : M. Dargaud*) : « Vous m'avez demandé pourquoi les secondes *Méditations* n'avaient pas excité d'abord le même enthousiasme que les premières et pourquoi ensuite, elles avaient repris leur rang à côté des autres : je vous ai répondu : « C'est que les premières étaient les premières, et que les secondes étaient les secondes. »
- Êtes-vous de l'avis de Vigny sur les *Nouvelles Méditations*? (voir son jugement dans l'introduction).

BONAPARTE.

- Pourquoi Lamartine a-t-il intitulé ce poème « Bonaparte » et non « Napoléon »?
- Comment vous expliquez-vous la célébrité de ce poème?
- Quels sont les sentiments que Lamartine professe pour Napoléon, d'après ce poème? En montrant la complexité.
- La composition du poème (distinguer les cinq parties).
- Lamartine initiateur de la poésie napoléonienne.
- Rapprocher en particulier ce poème de l'*Expiation* de Victor Hugo. La sévérité de V. Hugo a-t-elle les mêmes causes que celle de Lamartine?
- Comparer *Bonaparte* et *Napoléon II*.
- Dans le détail même, n'y a-t-il pas chez Lamartine des strophes dignes de Victor Hugo? Lesquelles?
- Montrer, d'après ce poème, la générosité d'âme et la puissance de pardon chez Lamartine. Comment s'explique chez lui cette impuissance à haïr?
- Les descriptions dans *Bonaparte*. Ampleur et qualité des images.

LES ÉTOILES.

- Comparer la description crépusculaire chez Lamartine et chez Hugo (*Feuilles d'automne*, xxxv).
- Étudier la composition du poème.
- Étudier, d'après *les Étoiles*, le symbolisme lamartinien : comment Lamartine se plaît à retrouver dans la disposition des étoiles des êtres ou des spectacles terrestres (comparer avec la poésie de Hugo, *les Feuilles d'automne*).
- Si les étoiles sont des âmes, montrer comment, par une ascension naturelle, l'âme du poète veut devenir une étoile. L'idéalisme de Lamartine qui sent sa vraie patrie dans le ciel.
- Montrer la sympathie universelle de Lamartine pour toute la création.
- Comment cette poésie caractérise à la fois l'imagination et l'âme de Lamartine.
- Sous une douceur et une nonchalance apparentes, montrer ce qu'il y a de vigoureux, d'ardent et de généreux dans l'inspiration de ce poème.

ISCHIA.

- Comment l'inspiration de « Ischia » s'oppose à celle du *Lac*. Comment sous les suggestions d'un paysage de rêve, les amants arrivent à oublier le temps et à vivre un beau songe d'éternité. Association intime du paysage et du sentiment ardent de l'amour et de la vie.

- Montrer comment les souvenirs du passé se mêlent aux joies du bonheur présent dans l'inspiration de cette poésie harmonieuse.
- La description du clair de lune dans *Ischia* (comparer avec *l'Isolement* et *la Prière*). La peinture du soir.
- L'évocation du paysage napolitain d'après ce poème.
- Montrer comment Lamartine a su fondre et unir les impressions pittoresques et les impressions musicales.
- Les images et les comparaisons dans *Ischia*.
- Étudier la mélodie de cette poésie et en particulier, du chant d'amour.
- L'évocation de la mort dans le dernier vers. Quelle est, dans ce poème d'amour et de bonheur, sa signification?

LE POÈTE MOURANT.

- Comment Lamartine a repris et rajeuni encore ici un vieux thème lyrique du XVIII^e siècle et du premier romantisme.
- Quelle idée Lamartine se fait-il du poète dans les premières strophes? Restera-t-il toujours fidèle à cette conception de la poésie?
- Dans quelle mesure Lamartine prend-il ici une attitude? N'exagère-t-il pas sa maladie? N'exagère-t-il pas non plus la spontanéité de son génie poétique?
- Montrer pourtant comment le fameux vers : « Je chantais, mes amis, comme l'homme respire », reste vrai pour caractériser le génie lamartinien.
- Que peut-on reprocher à la composition de ce poème?
- Rapprocher l'appel à la mort de *l'Immortalité* et de *la Mort de Socrate*.

LES PRÉLUDES.

- La composition du poème. Quels sont les quatre développements principaux sur quatre grands thèmes (l'élégie amoureuse, la monotonie de la destinée humaine, la description d'une bataille, évocation bucolique des souvenirs d'enfance et de la vie champêtre)?
- Montrer comment le poème garde des traces de plusieurs remaniements successifs et de certaines additions de poésies antérieures (par exemple un extrait de *Clovis*). N'y a-t-il pas pourtant une certaine harmonie dans la composition du poème?
- Montrer la correspondance entre l'âme du poète et l'âme de l'univers. Comment, pour lui, l'harmonie est le grand lien du monde aussi bien dans la nature que dans le cœur de l'homme. *Les Préludes* et *les Harmonies* (mêmes correspondances).
- La dernière partie des *Préludes*, n'est-elle pas la plus émouvante? Montrer à la fois la précision et la douceur de ces souvenirs d'enfance.
- En quoi cette élégie bucolique mérite-t-elle l'épithète de « virgilienne »?
- *Les Préludes* et *Milly ou la Terre natale*.
- Étudier les variations du rythme dans *les Préludes*. Comment le poète a voulu traduire des sentiments différents par ces changements dans le mode rythmique et l'expression musicale.
- Étudier les comparaisons dans *les Préludes* (surtout avec les sons, la brise et les parfums) Le symbolisme lamartinien dans ce poème.
- *Les Préludes* sont-ils, comme le voulait Lamartine, « une sonate de poésie »?

LE CRUCIFIX.

- La part de vérité et d'idéalisation dans *le Crucifix*.
- Étudier la composition du poème (après le prélude, la partie narrative et descriptive, puis le sentiment qui jaillit des deux mots : le souvenir et l'espérance). L'idéalisation progressive.
- On a vu parfois dans *le Crucifix* le chef-d'œuvre de Lamartine. Êtes-vous de cet avis?
- Quelle partie préférez-vous? la première (description) ou la dernière (le souvenir d'amour menant le poète à Dieu)?
- Comparer *le Crucifix* et la mort d'Atala (Chateaubriand).
- Cette union de l'amour et du sentiment religieux est-il exceptionnel chez Lamartine? En connaissez-vous d'autres exemples dans son œuvre poétique?
- Le crucifix dans ce poème. Comment le modeste crucifix d'Elvire s'élève, de strophe en strophe, à la hauteur d'un magnifique symbole qui unit les générations à travers la mort.
- Comparer la dernière strophe (évocation de la résurrection des corps) et la fin de *Milly*.
- Les comparaisons et les images dans *le Crucifix* : leur sobriété et leur répétition voulues.
- Montrer comment, d'un bout à l'autre du poème, le style s'idéalise lui-même et s'épure avec le sujet. La beauté de l'évocation finale.

SUJETS DE DEVOIRS

A. *Narration.*

« Hier, Lamartine a lu des vers chez V. Hugo. Il faisait presque nuit. Cependant le ciel gardait encore une suffisante clarté. Lamartine s'était adossé à la fenêtre. Sa tête se détachait en silhouette sur le ciel, qui lui servait de fond. Il semblait une statue de bronze, et, parfois, on eût dit qu'il allait prendre place parmi les astres... » (David d'Angers.)

Vous raconterez plus amplement la scène.

B. *Lettres.*

— Les *Méditations* de Lamartine parurent en mars 1820, et furent accueillies avec enthousiasme. Vous supposerez qu'un jeune Parisien, écrivant à un ami de province, lui parle du poète nouveau, du succès que son livre a obtenu et des raisons pour lesquelles il l'admire.

— Lamartine, en séjour au château de Pupetières, en Dauphiné (juin 1819), peu de mois avant la publication des *Méditations*, écrit à un de ses amis. Il dit la mélancolie des lieux et celle des souvenirs évoqués, et aussi la consolation qu'insinue doucement dans son cœur blessé le renouveau de l'immortelle nature :

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime.

Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours.

— Quand Lamartine était au collège de Belley, un de ses professeurs, le père Béquet, lut un jour en classe quelques pages du *Génie du christianisme*. Lamartine fut enthousiasmé par cette lecture. Il a écrit à ce propos : « Nous aurions voulu que le temps n'eût plus d'heures : le grand peintre d'impressions et le grand musicien de phrases avait enlevé le sentiment du temps écoulé... » Après être sorti du collège, Lamartine, durant les années qu'il passa chez lui à Mâcon et à Milly (1807-1811) lut les œuvres de Chateaubriand, qui firent sur lui une impression profonde, en particulier *René*.

Vous supposerez qu'en 1810, Lamartine, âgé de vingt ans, écrit à son ami de Virieu après une nouvelle lecture de Chateaubriand, et qu'il lui fait part des impressions qu'il a éprouvées au cours de cette lecture.

— Lamartine jeune écrit à son ami Guichard (19 août 1809) sur l'*Emile* de Rousseau : « Je veux faire de ce livre mon ami et mon guide. » Moins enthousiaste, son ami le met en garde contre ce qu'une telle lecture a de séduisant à la fois et d'insuffisant moralement. Il marque dans quelle mesure l'influence de Rousseau peut être saine et féconde sur un jeune poète qui doit s'efforcer avant tout de rester lui-même.

— Dans un article du *Globe*, le critique Rémusat avait dit des *Méditations* : « Elles ne sont que l'hymne du découragement, du scepticisme et de l'inaction. Les conséquences rigoureuses en seraient : en religion la mysticité sans conviction et sans pratique ; en morale la sensibilité sans vertu ; en politique la soumission sans examen. »

Vous supposerez qu'un abonné du *Globe*, dans une lettre à Rémusat, essaie, textes en main, de lui démontrer ce qu'il y a de sévère, d'inexact même dans ces appréciations.

C. *Dissertations.*

— Par quels caractères les *Méditations* de Lamartine marquent-elles une révolution dans notre littérature ?

— « Cela ne ressemble à rien ! », s'écria l'éditeur Firmin Didot après avoir lu le manuscrit des *Premières Méditations*, que lui avait soumis Lamartine encore inconnu. Le jeune poète, loin de s'en offenser, se montra très fier de cette exclamation. Expliquez le jugement de l'éditeur et le sentiment du poète.

— Commentez ce mot d'Émile Faguet : « Lamartine fut un Chateaubriand en vers. »

— Expliquez et, s'il est nécessaire, discutez le mot fameux de Sainte-Beuve : « Lamartine est un ignorant qui ne sait que son âme. »

— Lamartine définit ainsi la poésie : « C'est la langue complète, la langue par excellence, qui saisit l'homme par son humanité tout entière, idée pour l'esprit, sentiment pour l'âme, image pour l'imagination et musique pour l'oreille. »

Expliquez cette définition. Lamartine, d'après vous, l'a-t-il réalisée pleinement ?

— Que pensez-vous de cette opinion de M. Lanson : « Le romantisme est bien plus classique qu'il n'a cru et qu'on n'a dit ; il a su conserver l'essentiel de la tradition et du génie français. »

Vous essaieriez de montrer en quoi consiste le « classicisme » des *Méditations*.

— Distinguer dans les *Méditations* de Lamartine ce qui est imité et ce qui est original, par où il se rattache encore au XVIII^e siècle et ce qu'il a apporté de nouveau.

— Étudier la filiation entre Rousseau, Chateaubriand et Lamartine. Montrer le fonds commun de sentiments, et en même temps l'originalité de chaque auteur. Montrer comment Lamartine a brassé ensemble divers éléments (souvenirs personnels et réminiscences littéraires) et les a animés et renouvelés par son émotion et par sa foi. Expliquer comment toutes ses lectures ont été moins pour lui des thèmes d'imitation pieuse qu'une atmosphère favorable aux élans et aspirations de son propre cœur.

— Expliquer ce mot de Lamartine sur lui-même : « J'aurai toujours pour moi les jeunes gens et les femmes. »

— Discuter ce mot de Lamartine : « La poésie pleure bien, chante bien, mais elle décrit mal. » Ce mot peut-il s'appliquer aux *Méditations*?

— Examiner cette vue de Lamartine sur la poésie : « La poésie n'a jamais su exprimer le bonheur comme elle exprime la douleur, sans doute parce que le bonheur est un secret que Dieu a réservé au ciel. »

(*Nouvelles Méditations*, XXIV. — *Commentaire*.)

— Marquer l'idée différente que Lamartine (*Préface des Méditations*) et V. Hugo (*Fonction du poète*) se font du rôle du poète.

— Lamartine, sollicité en 1823 de donner son avis sur la querelle romantique, a écrit : « Classique pour l'expression, romantique dans la pensée, à mon avis, c'est ce qu'il faut être. » Comment entendez-vous cette phrase ? Prenez vos exemples dans les *Méditations*.

— Commentez cette opinion de Sainte-Beuve, qui, séparément et dans le détail trouvait les secondes *Méditations* souvent supérieures aux premières : « Comme ensemble, écrivait-il le 1^{er} octobre 1832, comme morceau définitif, j'aime mieux les premières. »

— Commentez ce mot d'un critique contemporain : « Lamartine est plus qu'un poète, c'est la poésie toute pure. »

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE LAMARTINE.....	4
NOTICE SUR LES « MÉDITATIONS ».....	5
SONNET A LAMARTINE.....	12
L'ISOLEMENT.....	13
L'HOMME.....	16
LE SOIR.....	26
L'IMMORTALITÉ.....	29
LE VALLON.....	36
LE DÉSESPOIR.....	39
LE SOUVENIR.....	44
LE LAC.....	47
LA PRIÈRE.....	51
L'AUTOMNE.....	55
LA MORT DE SOCRATE.....	57
LES NOUVELLES MÉDITATIONS — NOTICE.....	65
BONAPARTE.....	67
LES ÉTOILES.....	73
ISCHIA.....	78
LE POÈTE MOURANT.....	82
LES PRÉLUDES.....	88
LE CRUCIFIX.....	92
JUGEMENTS SUR LES « MÉDITATIONS ».....	97
QUESTIONS SUR LES « MÉDITATIONS ».....	101
QUESTIONS SUR « LA MORT DE SOCRATE ».....	104
QUESTIONS SUR LES « NOUVELLES MÉDITATIONS ».....	104
SUJETS DE DEVOIRS.....	106

PUBLICATIONS LAROUSSE POUR L'ÉTUDE DU FRANÇAIS

Larousse du XX^e siècle. Le grand dictionnaire encyclopédique de notre temps et le répertoire le plus complet de la langue française. Six toits volumes grand in-4^e (32×25 cm.), 7 000 pages, 235 640 articles, 46 641 gravures, 866 cartes et planches en noir et en couleurs.

Nouveau Larousse Universel, en deux volumes (21×30,5 cm.), 2 000 pages, 180 000 articles, des milliers de gravures, de nombreuses planches et cartes en noir et en couleurs.

Nouveau Petit Larousse illustré. Un volume de 1 772 pages (13,5×20 cm.), 6 400 gravures, 360 planches et cartes en noir et en couleurs.

Grammaire Larousse du XX^e siècle, publiée avec la collaboration de F. GAIFFE, professeur à la Sorbonne, et de grammairiens éminents. La grande grammaire du français d'aujourd'hui. Un volume de 468 pages (13,5×20 cm.).

Traité moderne de ponctuation, par J. DAMOURRETTE. Un volume (12×18,5 cm.).

Comment on prononce le français, par Ph. MARTINON. Traité complet de prononciation pratique. Un volume (12×18,5 cm.).

DICTIONNAIRES LAROUSSE POUR LA PRATIQUE DU FRANÇAIS

Dictionnaire d'ancien français, par R. GRAND-SAIGNES-D'HAUTERIVE, contenant non seulement tous les mots de l'ancienne langue qui n'ont pas survécu de nos jours, mais même les mots encore en usage dans le français moderne dont la signification s'est modifiée depuis le moyen âge et la Renaissance. Un volume de XII-592 pages.

Dictionnaire des synonymes de la langue française, par René BAILLY, permettant de choisir, entre plusieurs mots voisins, *le mot juste*, celui qui exprime la nuance précise de notre pensée. Un volume de 640 pages.

Dictionnaire analogique, par Charles MAQUET, permettant de trouver immédiatement *les différents termes capables d'exprimer une idée donnée*. Un volume de 600 pages.

Dictionnaire étymologique de la langue française, par Albert DAUZAT, indiquant *l'origine des mots*, la date de leur apparition dans la langue, *leurs différents changements de forme ou de sens*, et permettant ainsi d'en connaître *la valeur exacte* et de les employer à bon escient. Un volume de 800 pages.





CLASSIQUES LAROUSSE

SUITE

XVIII^e siècle

BEAUMARCHAIS : Le Barbier de Séville, 1 vol. Le Mariage de Figaro, 2 vol.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie.

BUFFON : Pages choisies.

CHÉNIER (André) : Poésies.

CONDILLAC : Traité des sensations.

DIDEROT : Œuvres choisies, 2 v.

L'Encyclopédie (Extraits).

FLORIAN : Fables choisies.

FONTENELLE : Extraits.

LESAGE : Turcaret. Gil Blas (Extraits). 3 vol.

MARIVAUD : Le Jeu de l'Amour et du Hasard.

MONTESQUIEU : Pages choisies, 2 v.

ORATEURS DE LA RÉVOLUTION. Abbé Prévost : Manon Lescaut.

REGNARD : Le Légataire universel. Le Joueur. 2 vol.

RIVAROL : Discours.

ROUSSEAU (J.-J.) : Émile. 2 v.

La Nouvelle Héloïse, 2 vol.

Dialogues, Réveries, Correspondance. Les Confessions.

Lettre sur les spectacles. 7 v.

SEDAINE : Le Philosophe.

VAUVENARGUES : Choix.

VOLTAIRE : Œuvres philosophiques. Œuvres critiques

et poétiques. Siècle de Louis XIV. Charles XII.

Lettres. Zaïre. Contes. 8 vol.

XIX^e siècle

BALZAC : Eugénie Grandet, 2 vol. Le Père Goriot, 2 vol.

BAUDELAIRE : Pages choisies.

CHATEAUBRIAND : Génie du Christianisme. Atala, René, Les Natchez. Les Martyrs. Mémoires d'Outre-Tombe. 4 vol.

A. COMTE : Cours de philosophie positive (Extr.).

B. CONSTANT : Adolphe (Ext.).

COURIER (P.-L.) : Pages choisies.

FLAUBERT : Madame Bovary.

GAUTIER (Th.) : Pages choisies.

LAMARTINE : Méditations. Harmonies. Recueils. 3 v.

MÉRIMÉE : Colomba. Carmen. 2 vol.

MICHELET : Extraits, 2 vol. Jeanne d'Arc.

MUSSET (Alfred DE) : Poésies

choisies. Œuvres en prose.

Fantasio. On ne badine pas

avec l'Amour. Il ne faut jurer de rien. Lorenzaccio. 6 v.

NERVAL (G. DE) : Pages choisies.

SAINT-BEUVE : Port-Royal (R.).

SAND (George) : La Petite Fadette, 2 v. La Mare au Diable.

Lettres d'un voyageur.

M^{me} DE STAËL : De la Littérature. De l'Allemagne.

STENDHAL : Racine et Shakespeare. Le Rouge et le Noir, 2 v.

La Chartreuse de Parme.

THIERRY (Augustin) : Récits des temps mérovingiens.

Conquête de l'Angleterre.

VERLAINE et les poètes symbolistes.

VIGNY (Alfred DE) : Poésies choisies. Chatterton. 2 vol.

En vente chez tous les libraires.

Un indispensable instrument de travail

LE DICTIONNAIRE LAROUSSE

L'ouvrage que vous consulterez avec profit sur toutes les questions. Remarquablement documentés au point de vue littéraire, historique, artistique, etc., les *Dictionnaires Larousse* vous donneront notamment tous les renseignements dont vous pourrez avoir besoin au cours de vos lectures et vous aideront à lire avec fruit les chefs-d'œuvre des grands écrivains. Vous aurez utilement recours à eux pour tout ce qui concerne la langue française; l'histoire des littératures, etc., etc.

Nouveau Petit Larousse Illustré, en un vol. 1775 p. (13x20).
Petit Dictionnaire français Larousse, en un v. 820 p. (13,5x10).
Larousse du XX^e siècle, en six vol. 7000 pages (32x25).

TROIS OUVRAGES

qui vous rendront de précieux services dans vos études

Par Daniel MORNET

professeur de littérature française à la Sorbonne

Histoire générale de la Littérature française
exposée selon une méthode nouvelle, en deux parties : *Précis de littérature française*; — *Histoire des grandes œuvres*. Un fort volume de plus de 500 pages f^o 13,5x20 (les deux parties peuvent être achetées séparément).

Cours pratique de composition française

La technique de l'art d'écrire : comment il faut composer une rédaction, chercher les idées à développer, construire le plan, etc. Un volume (13,5x20).

**La Littérature française
enseignée par la dissertation**

400 sujets passant en revue toute la littérature, avec des conseils pour faire une bonne dissertation. Un vol. (13,5x20).

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13 à 21, rue Montparnasse, Paris-6^e

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES